

JEAN DE SAINT-SAMSON

Le cabinet mystique adressé aux âmes plus illuminées. (Pages choisies dans sa première partie de Divers traités ou exercices proportionnés aux différents états de la vie contemplative.)

Extraits du *Vrai Esprit du Carmel*.

Présentation de Jean de Saint-Samson (1571-1636) et de ses disciples.

Florilège établi par Dominique Tronc

« Le cabinet mystique adressé aux
âmes plus illuminées. »

Pages choisies dans sa « Première
partie contenant divers traités ou
exercices, proportionnés aux
différents états de la vie
contemplative. »

Chapitre Premier. Des attrait qui disposent plus prochement l'âme à la vie contemplative. Et de l'amour nu et essentiel.

[...] Cette âme est élevée et tirée en Dieu, d'une si simple et si vive manière, qu'elle est déjà en quelque façon au-delà des discours, qui expriment les grandeurs et les perfections divines. Son présent état et d'élévation en quelque simple unité d'esprit : ce qui fait en elle un repos et une quiétude, en simple et nue contemplation de Dieu, lequel l'entendement regarde de son œil simple, vivement pénétré par ses fréquentes lumières et par ses divins atouchements.

Ceci a fait diverses impressions au cœur et dans l'âme, en quelque unité d'esprit, par-dessus le discours sensible ; l'opération conforme à un tel état étant savoureuse et secrète, et beaucoup plus spirituelle et essentielle, que sensible : car elle est par-dessus les discours dont on se sert pour s'élever en Dieu par considérations et méditations, même de l'amour divin. Cet état dis-je, et sa simple opération consiste en un regard d'esprit nu et simple, qui tenant l'œil de l'entendement ouvert, n'a besoin que d'un peu d'effort très simple et très subtil, pour demeurer en vigueur.

Toute l'âme suit ainsi cet attrait d'une lumière très spirituelle, qui surpasse totalement le sensible ; et dans sa nudité, elle est plus attentive à regarder et contempler continuellement son objet, qu'à parler à lui ; d'autant qu'elle voit et sent bien que ses discours la distraient plutôt de lui, qu'ils ne l'en approchent. Car étant si subtilement tirée, pénétrée et agie, elle se sent être en une tout autre région, que celle du sens ; à savoir en la région des purs et simples esprits, sous laquelle est tout l'amour sensible, toutes ses considérations, méditations et directions. De sorte qu'elle n'a plus de nécessité de s'occuper de ces matières, ni même des vertus comme vertus ; n'ayant rien que l'amour simple et nu, à qui elle doit satisfaire.

Tout cela se passe en certaines âmes, ainsi affectées et pénétrées, plus par les diverses irradiations et splendeurs des divins attraits, que par ordre de méditations, dirigées pour pouvoir se disposer le cœur et les puissances intérieures aux attouchements divins. C'est par ces attraits divins, que tant de splendeurs, et de si subtiles et secrètes connaissances lui ont été montrées à tour et retour, qu'elles-mêmes n'en sauraient rien exprimer, cela excédant sa capacité. Ces âmes n'ont point d'autre terme pour cela que *l'ineffable*. En quoi on peut voir qu'elles sont élevées par-dessus toutes les similitudes que les hommes peuvent concevoir pour appréhender Dieu dans les premiers états de la science mystique.

[...]

Les ravissements de la volonté sont infiniment meilleurs pour nous que ceux de l'entendement, ceux-ci étant sujets à grandes illusions et tromperies.

En effet l'état que nous avons ici exprimé est une sorte de vrai ravissement, puisqu'il attache son sujet à Dieu continuellement vu, quoiqu'imparfaitement. Car il a ouvert l'œil simple de l'entendement médiocrement illuminé, pour la nue contemplation. En quoi le divin Esprit, qui ravit et tire en quelque façon tout l'homme inférieur à soi, se délecte plus qu'on ne le saurait penser. Il est vrai qu'en cet état, on ressent bien la pesanteur des croix par le dehors, mais n'importe ; l'âme ne court point là, non pas même pour voir, ni pour découvrir qui c'est qui lui donne les coups, ou de quelque part les choses lui arrivent. Car elle est très certaine que cela lui vient de la paternelle main de Dieu, et que telle croix lui est très nécessaire, pour la tenir en son devoir d'amour mutuel et réciproque envers Dieu.

Dans cette pratique, l'âme vraiment fidèle à Dieu, se ravit de plus en plus en son amour, ce qui l'enfoncé et la perd en l'abîme de son objet, où elle ne voit ni fond ni rive, et où elle se repose en très grand plaisir, cependant que le corps est affligé ; et plus il

est l'affliction, tant mieux il est à l'âme. Ainsi tout l'homme est illustré, soit en l'amour sensible, soit par-dessus le sens, d'une façon digne de Dieu, qui fait cela par ses opérations très secrètes. En quoi certes l'âme est revêtue d'une singulière beauté et perfection, en tout sens et manière ; et elle est rendue de plus en plus digne de la jouissance infinie de Dieu, et qu'il jouisse d'elle pleinement à très grand plaisir. Les douceurs et contentements qui se goûtent ici, ne se peuvent comprendre ni concevoir de celui qui n'en a rien expérimenté ; et on voit assez que nous exprimons choses grandes, merveilleuses, et très secrètes ; aussi est-ce de ce fond si merveilleux, que tout bien sort incessamment à son effet.

Or je dois dire ici que Dieu nous demande la sortie hors de nous aux œuvres extérieures, telles qu'elles puissent être, selon notre état et condition, et en l'ordre de l'obédience des supérieurs. Si la condition est de travailler manuellement il le faut faire divinement, comme chose ordonnée et voulue de Dieu ; n'appliquant que le corps à cela, tandis que l'esprit repose doucement dans le sein amoureux de Dieu. Il faut bien se donner de garde de travailler avec trop d'empressement, ce qui ne se pourra faire, si l'âme se trouve de longue main recueillie, et perdue en Dieu son objet ; car alors tout l'homme inférieur est sujet à l'esprit, et partant toutes les actions des sens sont esprit ; et tout cet ordre étant si unique et si un, a la force de le ravir au-dedans, en sorte qu'il ne sent plus de contrariété entre l'une et l'autre de ces parties.

Les exclamations d'une telle âme entièrement perdue au fond de son esprit, comme nous la supposons, s'y tant est qu'elle en puisse encore former, pourront être celles-ci : O Amour ! ô grandeur ! ô Majesté ! ô Beauté ! [...]

Mais celui qui se persuadant être en cet état serait encore attaché à quelque exercice, comme beau et excellent, ceci ne lui conviendrait point : vue que ceci suppose l'entière mort, et perte

d'un homme totalement divin, d'une façon très sur-mondaine et très mystique ; quoi que ce ne soit pas encore ici un état de suréminence en soi-même, mais seulement une très proche disposition à la vie suréminente. [...]

Or pour retourner à mon sujet, les personnes de cet exercice sont revêtues d'une souveraine discrétion et prudence ; toujours également composés en leurs mœurs, gestes, et paroles ; et tout plein de lumière et de sagesse. Leur modestie reluit merveilleusement à l'édification de tous. Enfin l'homme qui est arrivé à cet état, vivant par-dessus toutes choses en la vie de Dieu, n'a qu'à aller toujours son chemin, par la pratique de quelque bonne voie d'esprit. Néanmoins il n'y doit ni tendre, ni penser de soi-même ; mais s'il s'y trouvait tiré, il le devrait dire à quelqu'un consommé en la science mystique des esprits ; de peur d'être trompé, prenant le chemin de soi-même, pour le chemin de Dieu. Que si le pouvant faire commodément, il ne se voulait découvrir à personne des maîtres de cette divine science, sans doute dès là même il serait trompé. Toutefois il faut bien regarder à qui d'entre eux on se découvre.

Ces hommes ici doivent donner suffisamment les nécessités à leurs corps, tant la nuit que le jour. Car comme la différence qui est entre les parfaits et les sensuels, consiste en ce que ceux-ci donnent le moins qu'ils peuvent, il faut que la discrétion soit toujours leur sûre guide partout. [...]

Que si le regard intérieur de l'âme est si vif et pénétrant, il ne lui sera pas besoin de former des actes beaucoup étendus, auquel son appétit et son cœur répugnent ; d'autant qu'elle a mieux et plus que cela. Mais il faut bien être attentif à cet ordre, pour voir si on peut et quand on peut former des actes étendus et dilatés ; car sans cette attention et pratique, on serait plus oisieux d'esprit qu'actif.

Si comme j'ai dit, l'appétit rebouche trop à ses actes, c'est un signe évident qu'il n'en a pas besoin pour lors ; d'autant que la

force de son regard le tient attentif et recueillir en esprit, en la contemplation de son objet, qui est Dieu. Mais si ce regard n'est acquis de longue main, il ne sera que passager et subit ; et n'élèvera l'âme à la contemplation de son objet, qu'autant qu'il durera. [...]

Elle doit suivre son amour qui est Dieu, selon la voie par laquelle il la tire à soi ; c'est-à-dire qu'elle doit accommoder son cœur à la sorte d'affection vers son objet, dont elle se sent touchée, tirée, et vivement enflammée de lui. Que si elle ne sent rien de cela, elle se doit occuper vers son objet, dans le plus pur amour qu'il lui sera possible.

Car c'est à la bonne âme désireuse de suivre fidèlement son amour nu, d'aimer nullement et essentiellement, c'est-à-dire sans sentiment, et sans consolation d'amour sensible, autant qu'il faudra. Elle doit mourir dénué de tout, et aux dépens de tout ce qu'elle est, rendant ainsi sa vie totalement outrée plus de l'amour de son objet que de douleur ; et si d'aventure on se sent porté volontairement à chercher sa consolation en soi-même, et par les sens, qu'on sache que l'on ne vaut rien. Quoique quand on l'aurait fait, on ne doit pas perdre courage, mais seulement recommencer tout de nouveau à se convertir à Dieu, et reprendre son exercice accoutumé. C'est de quoi je ne veux point parler, non plus que de ce qui ne convient pas au vrai amoureux, dominé de longue main de l'amour divin, en la pure nudité de son simple fond ; auquel Dieu réside pour soi-même, et pour la créature qui y est réduite, pour y vivre nuement à très grand plaisir.

J'avertis aussi qu'il se faut ici abstenir de rien dire de ses sentiments, bons ou mauvais : cela ne peut être attribué qu'à puérité et à légèreté ; d'autant que le vrai amoureux doit être inconnu, et doit cacher soigneusement ses secrets plus intimes. [...]

C'est la pratique de tous les infidèles mercenaires, qui ne serviraient Dieu, s'ils n'en espéraient la récompense. Telle est la

différence entre l'amour de grâce et l'amour de nature, qui se ressemblent en sentiment de goût, mais leurs intentions sont infiniment contraires. Car les uns tendent incessamment à Dieu par un ardent amour ; et les autres regardent soi-même, ne servant Dieu que pour leur propre amour et repos.

À mesure donc que le vrai spirituel s'avance en ceci, il doit infiniment craindre et éviter ces propres recherches, et observer soigneusement les subtils appétits, et des inclinations de la nature spiritualisée, à se chercher partout, si on manque de mourir incessamment. C'est pourquoi tout ce qu'on désire beaucoup tant bon et saint puisse-t-il être, doit être rejeté : non que la chose soit mauvaise en soi, mais parce que la nature la voudrait pour sa proie et sa satisfaction.

Donnez-vous garde de tirer à vous ce que vous verrez et entendrez des créatures, afin de n'empêcher de la liberté de votre cœur par les formes et images dont il serait dépeint ; ce qui serait une grande faiblesse et défaut d'esprit, spécialement si vous cherchiez ces sujets-là de vous-même. Que si d'aventure vous vous y trouviez engagé par obédience, laissez tout cela au-dehors, comme chose qui est indigne de vous, et que vous abhorrez comme la mort. Néanmoins il faut laisser Dieu pour Dieu, et on n'y perd rien ; parce que l'âme peut lui être si attentive en son introversion, que tout ce qui frappera ses sens par le dehors, n'entrera nullement au-dedans. C'est pourquoi avec fort peu d'effort raisonnable, on leur ferme l'entrée, et cependant que telles choses dures, on ne demeure pas moins attentif à Dieu au dedans, que si rien ne se passait. Il est vrai que cela suppose qu'on s'est exercé l'esprit de longue main ; car ce désordre est la très grande peine des commençants, et c'est là qu'ils se ruinent par leur effort désordonné.

Chapitre 2. Des rigueurs de l'amour, de la caliginosité divine ; et de la suressence des mystiques.

Il y a un temps indéterminé, auquel le bonheur de l'amour même, consiste en l'infélicité de la créature, quoiqu'en cela même elle soit très heureuse au total de l'amour. L'ordre de l'amour en l'amour même est tel ; et dès là la créature est si déiforme, qu'on ne saurait jamais la trouver au-dehors ni ailleurs. Que dis je ? Ce mot de *Déiformité*, est trop peu à notre concept très bas et très faible ; car elle est remplie de Dieu surcomblément, en toute son infinie étendue et plénitude. Là ne se trouve rien d'elle, et elle est engloutie par-dessus toute la fécondité du même amour, qui va sortant d'unité, et rentrant en sa même unité, où l'âme est totalement refuse et refluee en l'effet et en l'effort du même amour. C'est sans doute la merveille des merveilles que la félicité, en quelque façon pleine et consommée, puisse être avec la même misère, en même temps, et en même sujet. Mais si l'amour incréé est si près, et néanmoins si éloigné ; par ce que son infinie plénitude ne peut être atteinte que d'une infinie distance : cette vie si suréminente et si perdue, ne doit aussi être atteinte ni comprise de ce qui est sensible, quoique que d'ailleurs il semble être très spirituel.

Que si l'expression et la sortie de ces sublimes états est si noble et si excellente, à raison de la clarté, profondeur, et délices suprêmes de son flux ; combien sera ineffablement ineffable la réduction, plongement, la totale submersion, et transfusion en l'ordre et en la vue de tout ceci, à quiconque le verra, l'entendra, et le goûtera ? Mais cela ne sera jamais d'aucune créature, qu'elle ne soit cette même mer.

Il faut référer toutes ces vérités en profond étonnement et admiration. Les sages et bien sensés le feront facilement et sans peine, et plus ils seront avancés en la vie de l'esprit, plus aussi tout ceci et toutes choses semblables les raviront. C'est ici la vie de l'esprit très pur et très séparé ; dont on ne peut rien dire ni

comprendre ; parce ce que ce négoce amoureux est d'autant plus éloigné du sensible, et de l'intelligible, que c'est Dieu qui le fait en la créature par-dessus elle, au total de soi-même. Je ne pensais pas passer si avant, ni parler de cette perdue mysticité, mais comme je m'y suis vu entrer, j'ai pensé de poursuivre mon entrée, afin que celui qui y est, se puisse voir et observer fidèlement par le moyen de ceci, et du reste de mes écrits. Celui qui n'y est pas, qu'il pleure la misère des pauvres hommes, qui ne se plaisent qu'à ramper, et qui à peine arrivent jamais seulement au lustre de l'être moral. [...]

Il se peut trouver des personnes tirées de Dieu d'abord assez fortement, dans le brouillard mystique, qui dans leur suspension et obscurité, sont plutôt contemplant la divinité, par une opération mystique, que faisant purement oraison. Mais comme il se fait qu'en cette suspension ils se trouvent angoissés, et plus ou moins mourant au-dedans ; à peine leur saurait-on persuader où ils sont, ni ce qu'ils sont. La raison est que la nature veut toujours sentir, et savoir ; et ce n'est le propre que des saints consommés s'il faut ainsi dire, de se perdre entièrement par une totale indifférence d'avoir ou de n'avoir pas, d'être ou de n'être pas. [...]

Il faut que nous nous avançons de plus en plus en ses incompréhensibles et inaccessibles abîmes. Ces abîmes ne sont autres que la *surescence* de telles âmes, qui semblent être toutes pénétrées de cette surescence, dans le débord de tout son flux amoureux, qui les inonde et les pénètre totalement en tout leur fond et essence. Mais l'âme est infiniment au-delà une seule chose, au tout infini de toute l'étendue de sa surescence ; ou à mesure et proportion de l'abyssale et infinie profondeur de son flux unique et simple, perçu en ineffable saveur et plaisir, et à mesure que cet état s'améliore en l'ordre des divers succès convenables à une telle suréminence, l'âme qui en est là, vient peu à peu, et comme par degrés, à diminuer ces premiers embrasements, et toutes ces légères corruscations et splendeurs

précédentes, très mystiques, et très déiformes. De sorte qu'elle demeure peu à peu sans perception, discernement, ni distinction de tout cela.

Cependant l'âme continue toujours de suivre d'une course très rapide et subtile le feu de son amour suressentielle, très unique, très éternel, et très présent, ou enfin elle se trouve arrivée au suprême point de sa félicité en cette vie. Félicité qui est le repos très simple, unique, large et suréminent, lequel est l'effet de la totale et irrécupérable perte de tout son sujet au tout de sa suressence. Le sortir explicite de l'art, si simple, si unique, si large, et si suréminent qu'il puisse être, est vécu et senti comme rien, et est autant éloigné que le moyen, de sa fin. C'est alors que cette consommation béatifique se commence, laquelle s'accroît et s'augmente jusqu'à son suprême lustre et accomplissement, par le suréminent repos, et en l'abîme du même repos.

Alors l'âme se perd infiniment au-delà de ses premiers abîmes de transfusions et transformations, de splendeurs, et de sciences et notions mystiques, toutes très convenables à un état si suréminent. Si bien que désormais ainsi fondue en tout ce même feu, au-delà de tous ces effets, elle est devenue totalement ignorante de l'exercice si suavement amoureux de tout ce divin jeu, activement exercé de toute elle en tout Dieu. Ici son simple, unique et suprême repos lui suffit abondamment, par-dessus toute la connaissance et perception que jamais elle a eue, au flux débordé, et au très impétueux et très rapide effet du feu très actif de tout Dieu en tout elle, et de toute elle en tout Dieu. Enfin elle jouit de tout Dieu en tout lui-même, d'une manière incomparablement plus noble que jamais, en l'éminence de son regard, et de son repos fruitif, qui est simple, unique, et ineffablement ineffable, tant en vue qu'en saveur.

C'est là et ainsi que tous les saints et amoureux esprits se sont entièrement perdus, à vive force de fluer sans cesse en cette suressence infiniment infinie et spacieuse ; où tout le créé et toute fruition n'est et ne fait au-dehors qu'un très petit ruisseau, et au-

dedans n'est que cette même suressence, et comme une seule chose dedans le tout de son abîme incréé, sans fond, sans rive, sans bornes, sans terme, sans nom, sans compréhension, ni pénétration d'autre que d'elle-même ; par-dessus toute opération active, jouissants de tout et en toute son étendue, en repos et délices totalement convenables à son infini félicité. [...]

Seulement veux-je dire ici, qu'il n'y a que le vrai mourant ou le vrai mort, qui puissent soutenir le vrai repos, (qui est l'effet du regard divin) en vraie et sainte oisiveté, à laquelle seul convient éternellement mourir en son objet. L'âme qui est en cet état de sainte oisiveté, peut seule, et non autrement que par sa fidélité à mourir, soutenir l'effort très douloureux et presque insupportable de ce repos hors de soi, où elle va suivant à tels frais le regard, qui secrètement l'attire à soi. Si bien qu'à mesure que l'âme se consume par les morts mystiques, qui semblent devoir supprimer toute la vitalité de nature, le pur esprit, ou mieux dire, tout le fond où toute l'âme est réduite, reçoit nouvelle constitution, et nouvelle force et vigueur. Si bien qu'en cet ordre de suréminence merveilleuse, toute l'âme est forte toujours de plus en plus, pour appéter, suivre et chérir son repos, en son éternel et indéficient regard : ce qui est toujours infailliblement suivi de toutes les vertus occurrences. Si bien que ce qui n'est plus n'a rien, et Dieu infini est et a tout là-dedans. Et à mesure que la consommation se fait, toute l'âme étant plus forte, par cela même ; le repos est aussi plus facile, et la jouissance de son divin objet est aussi plus grande et plus étendue.

Chapitre 3. De l'amour brûlant et consommant.

D'autant que ce que nous disons ici, appartient à la vie suréminente, il faut remarquer que ceux-là seuls sont propres pour entrer en cette sorte de vie, qui ont épuisé toutes leurs forces, et leur pouvoir actif à force d'aimer, et de correspondre en bon ordre aux opérations, et aux attouchements de Dieu, qui en suite de ces opérations divines, se trouvent en un état d'amour pur, s'y étant disposé avec la grâce de Dieu, par un amour fidèle et réciproque aux siens ; qui après un long temps de travail, sont enfin devenu amoureux, dans un état plus passif qu'actif. [...]

Mais quand l'objet touche l'âme par soi-même si vivement et si profondément qu'elle succombe à son pouvoir amoureux, sous l'effort impétueux qui la ravit au total de cet infini objet : alors elle ne voit en lui qu'immensité de feu, d'embrasement, d'excellence, de bonté, et de perfection, toutes essentielle à l'objet même. Car tout cela n'est que lui-même en lui-même ; et l'âme lui est déjà si étroitement et inséparablement unie, qu'elle a quelque sorte de communion à toutes ses perfections, en toute sa déité. Car elle est pleine de Dieu selon la capacité présente de son vaisseau, qui n'en peut davantage contenir en son présent état. [...]

Ici l'âme meure et expire pour jamais, au désir de sa compréhension : tout son plaisir étant l'incompréhensibilité infinie de son amour, lequel on comprend infiniment milieu en mourant d'amour, qu'en languissant du même amour. J'exprime choses grandes en mes termes, il n'y a remède, me comprendra qui pourra, lesquels termes je désire laisser en leur énergie, sans m'étendre trop largement à les expliquer à la manière de plusieurs mystiques, qui s'étendent et sortent à plus de paroles et au dehors, que leur conception n'en peut porter.

[...]

L'âme qui est vraiment parvenue à tout ceci doit laisser ses actes, ses soupirs, ses regards, ses subtils mouvements, et sa très simple aspiration, pour se laisser désormais mouvoir et ravir passivement à Dieu, en l'enceinte de son immense et dévorant feu. C'est un état si nouveau à l'âme, à cause des ineffables effets qu'il produit en l'unité, en la vue, et en la fruition de son objet, que toute sa jouissance compréhensive précédente est du tout évanouie et effacée, par le succès de celle-ci. Car cet état la rend feu dedans le même feu de Dieu, qui l'engloutit et la dévore en soi, dont les délices ineffables sont proportionnées à la jouissance présente, voire dès la première et très rapide attraction, de tout le sujet en l'objet, s'il faut ainsi dire.

Ce que l'âme a ici à faire, c'est de jouir en ineffable largeur et saveur de son objet, qui de plus en plus la ravit en toute son immensité, pour désormais être et vivre tout seul en elle sans elle ; sans pourtant qu'elle désiste de sa vie naturelle. Mais comme cette ineffable perception et jouissance ne dure pas toujours en même largeur, et saveur abyssale, ce feu immense diminue peu à peu l'effet de son flux rapide, dans l'ensemble des hautes et basses puissances. Et même cela se fait et se sent diversement, ce feu agissant plus de temps aux uns qu'aux autres. Aussi est-il beaucoup plus vif et plus actif à embraser certaines âmes, et à les consommer : ce qui procède de la diverse disposition que Dieu a mise en la créature pour cela, tant pour répondre à toute cette immensité, que pour la soutenir plus ou moins de temps.

Alors la créature est rendue si simple, si large, et si ineffable, par la vive opération de ce feu très simple et très délicieux, qu'il lui semble vraiment être lui-même, sans distinction ni différence. Car il pénètre par sa vivacité très simple et très vive toute la substance de l'âme, si bien qu'elle se sent comme substantiée [substantivée] en la substance du même feu, qui l'embrasse, la consomme, et l'étend rapidement et suréminent âme en son total, pour n'être plus que lui-même. La créature semble être alors en jouissance de la gloire de Dieu, et quoi qu'elle vive encore dans

un corps mortel, il lui semble néanmoins que ce n'est plus, tant ce feu la remplit de lumière, d'amour, et de délices. Elle est si une, si simple, si uniforme, qu'elle n'est plus qu'esprit très pur, séparé de la vie et de l'usage de ses sens, lesquels même participent souvent à cette fête si solennelle, qui se fait en plénitude de jubilation, l'âme jouissant alors, ainsi que j'ai dit, de la gloire des bienheureux selon son état présent, et à sa manière possible.

[...] Là toutes les intellections et les formes créées sont aussi parfaitement anéanties, que si elles n'avaient jamais été. Vérité très assurée, vu la fruition et jouissance de cet état de profonde extase, dans laquelle on ne fait autre chose que soutenir et regarder son objet immense dans son infinie fruition. Et même s'il arrive qu'on fasse quelque chose de l'usage de ses membres par acte commandé de la raison, c'est par cela que toute l'âme se perd et s'extasie de plus en plus en l'abîme de son infini objet béatifique.

Or cet ordre et cet usage d'action ne sont jamais choisis de l'âme pour cet effet ; car déjà elle vivrait en elle et pour elle-même, et non pas en Dieu. Son ordre et sa règle est la volonté de Dieu qui lui est manifeste, soit pour agir conformément au bon usage, et au bien-être de son corps, soit pour le bien-être et le bon exemple d'autrui : hors de là, la solitude de ce corps est le propre lieu de semblables créatures. Au reste, supposé que le feu qui brûle ici, n'embrase et ne brûle pas toujours d'une pareille manière, et qu'il diminue son ardeur et son action par degrés successifs : en cela même l'âme se sent moins violentée et agitée ; et cela se fait et se sent fort diversement, si bien que le feu par succession de temps, est tellement éloigné de l'âme, qu'il semble enfin être du tout éteint.

[...]

Néanmoins en tout ceci les paroles et les concepts n'ont point de force, ni de vérité, par manière de dire. Ici il n'y a ni terme ni nom, ni éternel ni éternité, tout est réduit en la très une, très

simple, et très heureuse essence de Dieu, un en Trinité de personnes, ce que les mystiques plus excellents et plus perdus déduisent très éminemment, et moi sans comparaison d'eux, j'en ai écrit conformément à mon état. On ne me comprendra pas, mais n'importe ; ceux qui seront de mon état et de ma pratique, me verront et me comprendront assez. Enfin l'esprit suit toujours les attractions et les attouchements du feu d'amour, voire en ce qui lui en reste, pour l'attirer éternellement en sa très sainte, infinie et suressentielle immensité.

[...]

Parfois Dieu la frappe doucement au plus profond d'elle-même, et étant excitée par cet attouchement très bref et subit, elle est toute renouvelée au-dedans, et remplie de force et d'esprit, d'amour et de délices. Dieu semble lui dire par ce sien attouchement si fréquent : *Me voici dedans toi, ne crains point de me perdre*. Ce qui est si admirable, que la foi de l'objet et de son regard en l'âme, lui est continuellement renouvelée par cet aiguillonnant et excitant regard, et par cette touche très délicate, très vive, et très suave. Ainsi elle est de plus en plus assurée de son objet, et mourant toujours à sa propre vie, elle s'abîme et se perd irrécupérablement en lui ; afin qu'il soit et qu'il vive tout seul en elle, sans elle. Alors l'amour n'a plus d'être, de vie, ni d'opération comme pour elle, mais désormais son infini objet qui est Dieu, vit, agit, et pâtit en elle en tout sens et manière, et en tous événements. L'âme dis-je, en cet état ne vit que de la vie, et en la propre vie de Dieu. Elle a atteint sa similitude avec Dieu par-dessus la même similitude ; elle a atteint son image et son exemplaire en son propre fond originaire, et elle est entièrement transfus [transfusée] en son immense amplitude, par-dessus toute démonstration possible, conformément à ce que j'en ai dit ailleurs avec les mystiques.

Il est à propos que nous voyons l'ordre que nous devons tenir en nos opérations extérieures, car il n'en faut point dans les intérieures, si faire se peut, et autant qu'il est en nous, au moins

pour l'entendement agent et actif. Pour donc faire vivre Dieu en nous, il faut que nous mourions totalement ; et comme cela ne doit et ne peut être naturellement devant le temps de notre dissolution, il faut que nous mourions en la foi et en la créance du rien de toutes choses, et de nous-mêmes au respect de Dieu. Il est assez facile de le faire en spéculation ; mais l'abyssal amour qui nous a anéanti en lui volontairement et librement de notre part, est infiniment autre en foi et en nous, que cette pure, quoique véritable spéculation ; soit naturelle, soit surnaturelle en amour actif et mystique.

Cette foi est en nous une habitude surnaturelle, et un moyen mystique pour ceci, spécialement lorsqu'elle est précédée par des pratiques expérimentales que les mystiques ont réduites en certaine méthode, distinguant en nous l'anéantissement en actif et passif. L'anéantissement passif est quand, soit par dedans soit par dehors, il n'y a aucune autre opération de l'âme, que de regarder et contempler Dieu purement en repos ; et ils appellent très à propos telle action passive, par ce que nous ne faisons tout ce temps-là qu'endurer l'action divine, en force, joie, et repos d'esprit.

Au contraire, ils appellent anéantissement actif, lors qu'il nous faut faire raisonnablement tant intérieures qu'extérieures, quelque chose nécessaire à notre bien naturel ou moral, et que tout cela dans notre vue et sentiment n'est rien, comme s'il n'avait jamais été. Or pendant cette action nécessaire que Dieu fait plutôt en nous, que non pas nous-mêmes, si ce n'est instrumentalement ; Dieu ne désirant pas que nous perdions notre regard par infidélité passe au-dedans de notre esprit à guise d'un foudre et d'un éclair pénétrant, et se manifeste à nous d'une manière admirable. Mais il s'en trouve peu qui ne soient longtemps douteux et chancelants sur tout ceci, ne se voulant pas entièrement perdre, ni se donner en proie à Dieu.

Souvent les Maîtres plus expérimentés en cette divine science, ne sont pas encore assez éclairés pour résoudre leurs disciples,

qui cherchent et demandent doctrine, instruction, lumière et remède. Mais Dieu merci, il s'est trouvé des mystiques qui ont pris la peine d'écrire toutes ces raisons, et il est plus à propos d'y envoyer nos disciples, que de nous peiner à les leur fournir. Si la vive voix doit avoir plus d'effet, nous pourrons l'y ajouter d'une manière plus réduite, plus concise, plus unique, et plus essentielle.

J'ai brièvement et succinctement écrit de ces moyens purgatifs et illuminatifs, en mes exercices, comme choses très expérimentées, ou par moi-même, ou par ceux qu'il m'a fallu conduire en toute cette voie. Car il importe beaucoup d'écrire, puisque cela peut réussir au très grand bien et avancement de la postérité, et de ceux qui présentement en ont besoin.

[...]

C'est ici que le perpétuel expirer et mourir convient éternellement à l'âme, afin de suivre par ce moyen en ignorance et sans connaissance, ce qu'il lui semble ignorer et ne voir pas. Son inclination active et jouissante qui la met dans un très simple, très suréminent, et très perdu repos de fruition, est l'effet de son regard très unique, très simple, et très perdu. Si bien que l'un vient par infaillible conséquence de l'autre. En cet endroit tant plus la créature sent son être, tant moins il y en a pour elle, en la vérité de sa foi très stable et très arrêtée, qui la rend immobile et inaltérable en son infini objet éternel, auquel elle est entièrement et de tout point refuse, et pour dire plus, totalement transfuse, comme ayant passé et repassé souvent d'abîme en abîme.

Tous ce qui se pense et qui s'explique de ce fond très concis et très réduit, si haut et si perdu qu'il puisse être, ne montrent que le large et l'étendue de la très éloignée circonférence de tout ce degré. Et quoi que ceci semble se terminer au *rien* par paroles ; il montre toutefois le suprême centre final, et l'éternel objet du bonheur et du plaisir de Dieu même, et par conséquent de tout ce qui a été éternellement en lui, comme dans son principe idéal ;

où tout cela n'est qu'une seule chose, au tout de cette unité, laquelle surpasse toutes formes créées.

L'âme qui est ici établie, est perdue et fondue en l'immensité de ce feu consommant, qui meut tout, sans être mû ; et qui arrête tout rapidement en son ineffable contemplation, laquelle on peut dire totale, en attendant mieux. Et ce mieux ne sera que le succès du présent état, continué en la très simple et très présente éternité du moment très éternel où tous les vaisseaux seront surcomblés en toute la plénitude de l'objet, jusqu'à regorger admirablement le même bonheur, et la même gloire en très grande abondance ; ce qui comblera ineffablement la béatitude, tant essentielle qu'accidentelle de chacun. Comme donc le meilleur et le plus intime de tout ce bonheur, est possédé de l'âme dès ici-bas, en la manière que je l'ai amplement déduit ailleurs, c'est au maintenant de tout ceci qu'elle doit vivre, comme ce qui n'a jamais eu vie pour soi, et demeurer comme ce qui n'a jamais sorti. C'est à mon sens, voir et comprendre des déductions infinies de très suréminentes vérités : et qu'on ne dise pas que c'est trop voir et trop entendre ; car il est impossible d'être tout dans le *Tout* est pour le *Tout*, à moins de cela.

Chapitre 4. De la hauteur, longueur, largeur, et profondeur des mystiques ; et quelques enseignements pour leur conduite.

[...] le haut n'est que l'atteinte du pouvoir de l'entendement actif ; à cause de quoi ses formes et conceptions, même les plus perdues, ne sont rien pour ceci ; non plus que la manifestation de tout ce fond et de cette mer infinie. Il est pourtant vrai qu'encore qu'on n'exprime rien de ceci en particulier, on exprime ce semble tout ce fond et cette mer, en faveur et en sentiment ineffable ; et cela est l'effet de l'ineffable fruition et jouissance qu'on a de cette même mer incompréhensiblement vue, et pénétrée ineffablement, sans bornes et sans limites. Là ne se trouve ni passé ni futur ; et toute cette jouissance nous remplit de tout bien, et d'indicible plaisir, comme il est convenable à la félicité des âmes totalement consommées en cette mer suressentielle, autant qu'il est possible dans l'état de viateur.

Il est donc vrai que le *profond* est ici excellent, et qu'il se conçoit et se produit en ces formes avec un goût et une saveur très exubérante. Néanmoins le *large* flux qui en l'exubérance du très Saint Esprit va s'écoulant du large infini de toute cette mer, semble être la même mer, et le même fond, pour sa simplicité ineffable. Aussi un tel flux ou écoulement ne fait autre chose que montrer à son Agent pâtissant, toute l'excellence de son infini objet au total de lui-même ; si bien qu'en fluant, on entre au fin fond d'iceluy d'une manière plus ineffable et mystique, que concevable.

C'est en semblables déductions que les hommes doctes et de pure nature sont grandement trompés, lesquelles ne concevant que le *haut*, par leur intelligence et raison humaine, sont tous vides de cette science et connaissance. Leur connaissance n'est que naturelle et temporelle ; et quoiqu'ils en fassent grand cas, elle n'est qu'appréhension humaine. De sorte qu'en matière d'atteindre Dieu en lui-même, on la peut comparer aux bras d'un

enfant d'un jour, pour atteindre le ciel empyrée. Voilà qu'elle est l'effet de la pure spéculation naturelle, dans les hommes qui ne vivent que de la raison humaine.

[...] [...]

C'est en cet état qu'on jouit du *haut* et du *large*, du long et du profond dedans le total du simple infini, c'est-à-dire en tout Dieu. Et cela se fait mieux et tout autrement sans agir, que par le flux et action de la créature, qui doit être morte à elle-même. Si néanmoins on veut dire qu'il n'importe pas d'agir, je n'y contredis pas ; seulement dirai-je, que ce que j'avance ici est très véritable en mon sens, et que notre jouissance est si excellente en cela même, que c'est un tout autre état, faisant tout autre constitution et arrêt, conformément à ce que j'en ai déduit ailleurs. C'est pourquoi il nous faut mettre toute pleine de demeurer vraiment morts, sans que la moindre altération se trouve en notre vie.

Au surplus, celui qui voit et perçoit quelque moyen pour ceci, est affecté de ce moyen, et partant il est éloigné d'être en cet état, autant que le moyen tel qu'il soit, est éloigné de la dernière fin, laquelle excède infiniment tout moyen. Les très subtiles pénétrations d'ordre et de lumière, vue et pénétrée même dedans le dernier moyen, ne sont rien pour tout ceci, et ne servent que pour donner satisfaction à l'âme. Plusieurs y sont grandement trompés, qui voyant les hautes, profondes, et larges pénétrations, déduites selon toute la fécondité de ce fond, croient que c'est là la cime de la très perdue contemplation, et fruition de Dieu. Mais cette contemplation est par-dessus toute fécondité sortie, et n'est autre chose que le même objet très ravissant en lui-même, et qui est au-delà de toute forme sortie et sortante. De sorte qu'il y a une différence infinie entre la vraie contemplation, et ces pénétrations ou lumières dont j'ai parlé ci-devant.

C'est ce divin objet qui ravit éternellement toute l'âme, d'une très douce et presque imperceptible rapidité, par son très simple et très affectant regard, lequel arrête tout le sujet en éternelle

fruition de son objet infiniment aimable et délicieux. Cette âme a toujours son très grand vaisseau, surcomblé et plein de l'infinie mer de ce divin objet, ou pour mieux dire, elle et son vaisseau sont totalement perdus en l'immensité infinie de cette mer, en toute plénitude de fruition, de plaisir, et d'ineffable repos ; qui est le plus pur, et le plus simple état de tout ce bienheureux ordre de fruition d'ineffables délices. Voilà ce que notre âme va suivant éternellement de mieux en mieux, et de plus en plus : c'est là qu'elle se perd sans ressource, et n'en sort jamais, ni n'en saurait sortir ; ce qui est être le même objet au total de lui-même : d'où les formes spécifiques sortantes sont menteuses, même au respect de sa fruition et jouissance, pour la félicité du sujet.

Cela étant ainsi, ce que l'on doit faire, c'est se perdre toujours là-dedans, ainsi que j'ai dit, autant qu'il sera possible, par plongement et pénétrations ineffables repos moyen duquel, au-delà de tout moyen ne se transformera de mieux en mieux en son même objet ; et on ira de plus en plus pénétrant sa profondeur et son immensité de dans le fin fond de son infinie substance suressentielle, au-delà de tout ce qu'elle fait pour se communiquer à sa créature, et la rendre totalement bien heureuse. Appréhendant ainsi sa Majesté infinie au fin fond d'elle-même, dedans son total, on voit à même temps tout ce qui est jamais sorti et peut sortir d'elle, totalement refus en elle, en la félicité de l'objet et du sujet en soi-même. Mais d'autant que la circonférence de tout ceci est infinie, de là est que le sujet ici arrêté très stablement, demeure immobile en soi-même, pour l'arrêt de tout soi en cette constitution très suréminente, très perdue, et très simple ; en laquelle il a et possède tout, comme en la propre source et principe du Tout, et s'en va incessamment recoulant toutes ses forces à son éternel principe.

Ici donc on se délecte plus à se perdre irrécupérablement en cette mer infiniment spacieuse, qu'à parler de ses effets sortants, et de ses ravissantes propriétés, qui toutes remplissent l'univers d'infinie perfection. Nous ne nous délectons même plus comme

autrefois, à tirer toutes les émanations et propriétés distinctes de la Trinité, tant au-dehors, qu'en elle-même ; et dans notre constitution présente, nous sommes comme forcés (en amour et liberté infinie) de nous laisser ravir et emporter à la fruition de l'essence à nous très suressentielle, par-dessus toute la personnalité et sa distinction.

Notre paradis étant là, nous ne saurions désirer en détourner notre œil simple, dont le plaisir et la fruition ravissent notre total très subtilement, d'une activité douce, très simple, et très continuelle. Aussi les âmes que ce flux ne ravit point sont-elles très éloignées de cet état, et même de ces derniers et plus proches moyens ; voire encore leur pourrais-je donner un lieu plus bas en cette circonférence d'infinie étendue, comme leur étant plus convenable. Mais quoi que cela soit ainsi, il faut trouver ici le propre lieu de tous, et laisser à chacun la fruition de son objet, en l'ordre et exigence de son propre lieu, et décret de suréminence.

Celui qui sort facilement et subtilement à la manifestation et déduction de ceci, même en ses moyens, est sans doute très excellent mystique comme mystique, et jouit de son objet en sentiment divin. Mais un tel flux n'est mystique que selon la violente activité du feu, qui agit et ravit ses sujets en fort grande différence de degré de sentiments et de goûts. Car le sujet se devant consommer dedans ce feu, il se fait que tant moins le feu est violent par l'agitation et effort du sens, tant plus le sujet est devenu le même objet en consommation, et en immense fruition et félicité très présente, très large, très une, très ineffable, très unique et très éternelle, de sorte que le sujet est là réduit (ce lui semble) à un très petit point, lequel néanmoins est cause de toute cette félicité si perdue et si ineffable. Ceci a ordre d'infinies vérités secrètes dedans la créature, lesquelles elle ne doit nullement communiquer. Il est vrai que quand elle le ferait, il n'importerait pas, mais ce ne serait que paroles non comprises, et de nulle impression, de sorte qu'on en ferait pas l'état que le mérite ce secret, vu sa perdue suréminence.

Tout ceci ne sera rien à celui qui n'est pas perdu ; mes termes et mes concepts lui seront comme chose de néant. Aussi comment serait-il possible que celui qui n'a jamais été même jusqu'à l'éminence de son être, par la perte et abandonnement de tout soi, peut avoir quelque impression de ce flux si simple et si perdu ? Car mes concepts si perdus et si mystiques, semblent infondre la mer ; comme de vrais ils le font à celui qui en a été plusieurs fois et de longtemps la propre enceinte, et qui pour cela est accoutumé à en recevoir le flux et le reflux en son infinie capacité ; lequel flux noie et perd en soi tout ce qui lui est contraire et étranger, ainsi que s'il n'avait jamais été. C'est ainsi que la mer invoque la mer, comme un abîme invoque un autre abîme, et comme la sphère du feu invoque la sphère du même feu. [...]

Mais ce n'est pas tant de quoi il s'agit ici, que de nous plonger *profondément* en notre mer suressentielle, pour jouir là-dedans de notre félicité en la sienne infinie. Que si rien n'est jamais sorti, il ne faut pas aussi que cet ordre s'altère de si loin que ce soit de notre part, dont l'intelligence est aux vrais mystiques. Nous devons nous perdre en la plus haute manière possible, demeurant ici arrêtés par continuel plongement, selon la très simple activité et tendue de notre suréminence. Nous révérons tout ce qui s'écoule de ce fond par l'organe des mystiques, faisant la due et convenable distinction de leur flux en chacun d'eux, lequel affecte diversement l'esprit, selon l'éminence du moyen plus ou moins noble. Car chaque moyen a sa constitution, son ordre, et son flux compréhensible, qui affecte directement son sujet.

[...]

Il faut savoir que la créature en cet état est encore grandement éloignée de sa consommation, tandis qu'elle est capable de recevoir quelque chose en la lumière divine, soit pour la simple spéculation, soit pour le goût, soit pour l'extase ; qui sont choses toutes différentes. Car sa consommation ne doit et ne peut être que la fin et le succès de tous ces moyens mystiques. De sorte

que si le sujet a été trouvé fort, tout cet ordre de mysticité moyenne a eu son succès, par une abondance d'effets si prodigieux, si mystiques et si laborieux, que le seul souvenir en est très plaisant au vrai et perdu mystique. Mais ce qui est resté de ceci à l'âme perdue en Dieu, est toute autre chose ; et c'est ce qui la ravit imperceptiblement, et en quoi s'accroît et s'augmente de plus en plus sa très simple et ineffable jouissance. Bonheur qu'elle possède en son repos ineffable, très simple et très unique ; qui lui fait expérimenter qu'on ne peut aller ni passer outre. Car ici la compréhension de la créature, son goût, et toute sa jouissance et par-dessus toute expression.

Nous avons déduit et exprimé le plus éminent et le plus simple de tout cet état en notre *Désert de la solitude*, et ailleurs ; je n'en produirai pas davantage, sinon que nous jouissons en vérité de tout le *simple fécond et unique*, c'est-à-dire de tout Dieu en son unité et fécondité, en la source infinie de l'Amour qui flue également de la fécondité des deux personnes, comme de son simple, présent, et originaire principe.

[...]

Pourquoi le celer ? ce que nous n'osons dire est vrai. Ce qui est Tout ici-bas (en un sens) doit aussi après cette vie être Tout et totalement, en tout ordre, et en tout sens et manière. Que si toute notre vie avec ses dépendances ne peut être arrêtée ailleurs, il faut de nécessité qu'au jour très éternel et très, car, elle soit regorgeante de tous les biens et joies de la vitale vie de toute vie ; et cela avec un avantage infini, par-dessus de tout ce qui n'a vécu qu'en sa propre vie et pour-soi. Croiront autrement ce serait chose du tout éloignée de la vérité.

Il faut donc que sans empêchement de notre part, Dieu qui est éternellement vivant en soi-même, et sa bienheureuse vie, ne reçoivent jamais la moindre altération en nous ; et tout ce qui peut intervenir d'empêchement à notre imparfaite et non pleine

fruition, ne doit nullement entrer, ni faire en nous la moindre impression.

[...]

Chapitre 5. De la transfusion de l'âme en l'unité suréminente de Dieu.

Supposé que vous soyez passés et transfus en simplicité d'essence en l'abîme objectif de la charité, qui est l'essence divine même, vous vous trouverez comme sans sentiment, tant de vous que de Dieu même, et sans pouvoir ni vouloir agir par saintes aspirations, qui supposent action formée. Ni même par regards simples et subtils, qui supposent quelque pouvoir d'agir, et par conséquent quelque désunion et entre-deux de simple et subtil moyen, dont on se sert pour se transformer davantage et plus parfaitement dans l'essence même de l'époux..

L'on commence déjà ici à voir Dieu simplement, sans formes et sans images, par-dessus le sens et les formes actives. Tout cela est anéanti avec la propre vie de l'âme, en ce fond vigoureux et suressentiel, dans lequel elle est transfuse ; et son appétit actif étant entièrement supprimé par la force de son simple amour, elle commence à jouir de l'époux à pur et à plein en simple essence, par le moyen même de ses simples attouchements, qui la dilatent et l'étendent tout autrement en simplicité, que jamais elle n'avait sentie.

Là les simples délices sont si profondes, et simplifient tellement l'âme qui les ressent, qu'il lui semble être passé en l'étendue de l'essence de Dieu, qui est le fleuve d'où s'écoulent ces mêmes délices. Et Dieu se délecte singulièrement d'en inonder toute l'âme, pour l'unir à soi tout autrement que jamais, en l'union d'unité. En quoi on peut dire que l'âme est Dieu en Dieu même, non par nature, mais en amour et par amour ; d'autant qu'elle a et possède ce qu'il possède, d'une tout autre amplitude, largeur et profondeur, qu'elle ne faisait aux unions simples et profondes de son action précédente. Car celle-ci est union au-delà de l'union, en l'unité suressentielle de soi-même, comme on pourrait dire que l'unité de l'âme et du corps fait un

même de deux parties unies et conjointes d'un lien et d'un amour inséparable.

Je crois que j'exprime naïvement par cette similitude, autant qu'il est possible, cette déification profonde et suressentielle de l'âme, déjà acquise en ce premier degré, dans lequel elle est si pleinement regorgeante des délicieuses et efficaces actions de Dieu, tant en dehors que dedans, qu'elle ne perçoit ni ne sent autre chose que cela en cela même. De là vient que sans son su et sans son action, elle s'enfonce et s'abîme de plus en plus dedans son fond abyssal, qui la ravit puissamment et efficacement, par la douce et rapide force du torrent de ses très efficaces et submergeantes délices, à quoi l'âme répond puissamment, au plus secret de son esprit. Et cela lui est manifeste et évident, en ce qui lui est comme impossible de vouloir fait résistance à l'effort et l'action vigoureuse de Dieu en elle.

C'est ici que se fait et se possède abondamment dès cette vie, la béatitude objective ; selon que l'amour a été vigoureux et impatient en son action sensible. Car à proportion de cela, Dieu prend plaisir de venir à l'âme par nouvel avènement, en distinction d'abîme et de profondeur de soi-même et de ces mêmes délices : de sorte que l'âme qui en est comblée, se voit étendue en la Dèité même, par-dessus la différence et la distinction personnelle.

Là il n'y a point d'instant. Là l'amour spiré tire et ravit tout au lien d'unité suressentielle, où l'essence est oisive et en repos ; et cela se fait en amour, et en des délices infinis de toute la distinction tirée et réduite à l'unité, par la douce et infinie force de l'amour ; qui jouit de soi-même en soi-même, en l'unité unique du propre et égale distinct, hors de distinction et de différence. De la personnalité distincte sort à sa propre et béatifique action en la compréhension de tout elle-même et de tout le distinct ; entrant par la force du même amour spiré, en unité et repos d'amour jouissant, où la jouissance d'amour et de délices est au-

dessus de la compréhension de l'unité, de ce qui est hors de cette même unité, c'est-à-dire de toute créature existante et possible.

Cet amour et ces délices consistent dans le suprême regard que cette même essence fait sur toute la simple étendue, d'où le créé n'approche que d'une distance infinie : c'est à savoir du créé à l'incréé. Ainsi l'étroite connexion des personnes est tirée uniquement, et faite unique en unité, et elle sort derechef (sans sortir) à la distinction et compréhension béatifique de tout elle-même nuement et (156) suffisamment, au-delà de la compréhension de toute créature.

Or les délices communiquées au créé, c'est-à-dire à l'âme, par cet être, éternel en soi-même et en sa simple étendue, sont si douces, si savoureuses et si profondes, par-dessus les délices de l'action, ou pour mieux dire, en comparaison des précédentes unions objectives, qu'elles tirent et ravissent tout leur sujet en admiration, causée non par l'ignorance, mais par la simple et suprême connaissance objective que l'âme a de l'abîme très profond de son béatifique Objet ; dont l'amour unique et les savoureuses délices la comblent et l'inondent entièrement, jusqu'à les regorger bien souvent aux autres.

[...]

Or encore que Dieu ne fasse rien ici que s'établir lui-même en la créature, cela se fait tout autrement en elle-même, je veux dire, par-dessus elle-même, par-dessus les sens, et par-dessus sa compréhension. C'est cette très nue et très simple action divine qui l'agite, l'attire, l'enfonce, et la perd totalement au plus profond de l'abîme de son compréhenseur non compris, dedans le fond interminable et sans fond, où elle est en éternelle fruition et possession de son dit compréhenseur, soit en délices et en vue, soit par-dessus les délices, en la très simple vue d'icelui, soit en perception ou imperception. Néanmoins dans ce sublime et souverain degré de plongement et approfondissement imperceptible, que l'âme fait nuement en la suessence de son

objet béatifique ; elle jouit d'une entière certitude, science, et assurance ce qu'elle voit, qu'elle est, et qu'elle possède en son simple suprême repos objectif, et de son degré suprême.

Or avant que d'arriver à la consommation, qui est le dernier et suprême état de cette foi, et qui comme les autres, contient plusieurs degrés de suréminence ; il faut que l'âme passe une infinité de détroits, tantôt de douleurs internes et indicibles, tantôt de pauvretés et misère, par les retraites que l'époux fait du sens, et non jamais de l'esprit ; tantôt d'abstraction d'elle-même et des choses créées, et tantôt d'indicible lumière extatique, qui extasie profondément l'âme en abstraction d'elle-même et du créé. Ceci se fait en distinction perceptible en divers temps, et en divers degrés : et puis ces extases cessant et se perdant, l'âme revient tout à soi pour librement agir et faire ses fonctions, et alors l'état de sa consommation se commence, en l'éminence de ce degré.

[...]

Or ce fond est si admirable, si vigoureux, et si fécond, et le plus souvent si obscur, qu'il ne peut être atteint de l'entendement humain, que d'une infinie distance ; et pour lors l'entendement se voit et se sent totalement perdu là-dedans, sans en vouloir jamais sortir vivant ; nonobstant les détresses qui puissent arriver au commencement de ceci, par l'action de Dieu même.

[...]

Chapitre 6. Et mort pénible de l'amour consommant, du gibet pénible d'amour, et du regard divin.

[...]

Ce que je dirai seulement est qu'à mesure qu'on monte et parvient à ces degrés d'amour, les destitutions, privations et langueurs sont plus pénibles, et paraissent intolérables. Car comme les souverainement parfaits se voient privés de délices de la présence objective de l'amour tout lumineux et radieux, je veux dire de Dieu même accompagné de ses dons ; ils meurent et expirent en ces croix, de mortelles langueurs, et outrés de languides et angoisseuses souffrances plus cruelles qu'on peut penser.

La raison est qu'à proportion que l'âme a été remplie des lumières et des délices divines, et que par ce moyen elle a pleinement perçu et connu l'infinie amabilité et excellence de Dieu son objet. Cela dit, redouble de plus en plus la grièveté de ses mortelles croix, en la pauvreté et misère où elle se voit réduite par l'absence de son objet béatifique, délicieux et lumineux, ressenti, et perçu pleinement en la réplétion, ou plutôt en l'inondation de toutes ses puissances hautes et basses. Car le moindre intervalle de temps de la désunion et séparation sensible de ces deux sujets également ravis de l'amour l'un de l'autre, est une mort cruelle à l'âme qui ne vit et ne respire qu'en la jouissance de son plus qu'aimable objet.

[...]

Pour ce qui est du regard divin, lequel demeure pour jamais dans l'âme, l'agitant et la ravissant par son active impétuosité, très simple et très subtile ; ce n'est autre chose que Dieu même, au-delà de tout être et non-être, transformant l'âme par sa très spirituelle agitation, actuelle et en suessentielle unité ; qui fait que l'âme qui est tirée et agitée n'est plus en soi, et n'a plus rien de soi, ni des choses créées. Elle est Dieu même en quelque manière,

vû qu'elle est entièrement anéantie, tant à elle qu'à toutes choses ; et transformée par l'acte continu de Dieu même, en sa mêmeté suressentielle, et est comme impossible à une telle âme, d'en être distraite, ni tant soit peu séparée.

Ce regard ne peut être compris que de Dieu même qui le fait, tirant et élevant l'âme en lui-même. De sorte que l'on doit plutôt dire qu'il est entièrement de Dieu, qu'en partie de l'âme : sinon en tant que l'âme pâtit l'action de ce divin regard en la suprême pointe de son esprit, tirant, élevant, et transformant le sien en Dieu. On le doit dis-je, plutôt dire être Dieu même, que quelque autre effet particulier. Car comme Dieu infini se comprend lui-même tout et totalement, en sa suprême plénitude suréminemment distante de toute plénitude ; ainsi se comprend-il soi-même par soi-même en l'âme qu'il élève, ravit, et agit activement, tirant et ravissant le regard de l'âme au sien et par le sien, pour jamais n'être plus séparé de son être suréminent, qu'on peut appeler non-être, par excellence de négation.

Cela se trouve parfaitement véritable, en ce que l'âme ne connaît et ne discerne nullement ce regard, ou pour mieux dire, ne discerne point Dieu en ce regard. Que si elle ne l'ignorait pas, mais qu'elle le vit et le comprit dans le cercle de sa capacité intuitive, il serait autant éloigné de la nature de Dieu, comme la capacité de la nature intellectuelle créée, est éloignée de celle qui est infiniment au-dessus de toute nature, telle qu'elle soit et puisse être, émanée et tirée en évidence à elle-même du sein de la suressentielle unité. Ainsi ladite âme qui est en Dieu par-dessus toute perception, serait autant éloignée de la suressentielle unité, que les sentiments et notions intellectuels créés en sont éloignés.

Cela étant ainsi, il faut donner à l'âme une règle expresse, pour l'assurer qu'elle est toujours en Dieu, non jamais distraite de ce regard ; et que par le moyen dudit regard elle est passée, séparée, et perdue à son être, et divinement plongée, absorbée, engloutie, et totalement transformée en être propre de Dieu. Cette règle sera que quand quelque mouvement, angoisse ou

passion que ce soit, se fera ressentir en la nature, le simple désir d'agir et de se jeter en Dieu, sans acte formé, la devra assurer qu'elle a son regard aussi fixe, quoique très simple, que jamais elle n'eût. Partant, le désir d'agir, et l'acte formé, lui seront même chose ; et le temps auquel elle pourra ainsi désirer, sera celui que nous avons spécifié ; ou bien quand par assoupissement de la nature abattue en elle-même, elle craindrait être distraite, quoiqu'elle ne le soit (163) aucunement, comme nous avons dit, ce qui est très assuré et véritable...

[...]

Chapitre 7. De la vraie liberté des esprits plus perdus en Dieu.

[...]

Mais ceux qui sont perdus pour la vie de l'esprit le sont entièrement, pour vivre totalement de Dieu, en parfaite mort et abstraction. Tout leur est une seule chose en l'abîme de la vie, en laquelle ils se perdent et engloutissent toujours de plus en plus : et ainsi la liberté active et sortante des personnes saintement libres, voile et couvre l'humilité, la patience, la mortification, et la haine de soi-même dedans ces actes sortis. Et quant à ce que l'on dit, que le mouvement corporel et la foi de l'esprit, et que ses habitudes se connaissent par ses mouvements, cela est vrai, et s'entend de ceux qui n'ont que la vie de la nature, bonne ou mauvaise.

[...]

En ce point gît la difficulté ; car ceux à qui on sort, sont pour l'ordinaire si éloigné de l'esprit, que ceux qui sont spirituels, sont obligés de s'exciter raisonnablement, pour leur faire voir la pureté et nécessité de leurs motifs, ordres et pratiques, en la vue de l'ordre de Dieu. Et comme il faut que cela se fasse plus ou moins activement, pour donner suffisant poids à leurs vérités, et par cela même arrêter et affecter la raison, l'esprit, et même le cœur de ceux avec lesquels on traite : cela fait que l'excitation des agents est plus ou moins vive, fort, et de longue haleine, s'il est nécessaire ; afin que par le moyen d'une vive, forte, lumineuse et pénétrante impression, on grave fortement et profondément sa vue et son concept en autrui, et afin de faire voir combien les concepts présents sont importants.

Toutefois quand les esprits sont égaux, ils s'illuminent l'un l'autre, ils se pèsent et s'étendent lumineusement en impression savoureuse et délectable, sur leurs sorties, et pour mieux dire sur leurs manifestations : d'autant que d'égal à égal les concepts ne

sont point appris sorties, mais manifestation de lumière et de vérités, laquelle touchant de soi le sujet qui la reçoit, entre au même instant en son entendement et en sa raison, et l'affecte par une vive, pénétrante, large, savoureuse et délicieuse impression. Que si quelqu'un ne reçoit pas sitôt l'esprit et l'intelligence du concept de l'autre, cela peut être pour avoir été trop cherché, raisonné, et tiré à vive pointe de spéculation. Cela fait qu'on n'est pas sitôt touché de telles manifestations, et qu'il faut s'y appliquer par spéculation. Ces vérités ne sont pas semblables à celles qui sont infuses, quoiqu'elles ne soient pas sans affecter et illuminer la raison, non plus que sans saveur et délices ; mais ce n'est pas en comparaison des manifestations internes purement infuses, qui fluent simplement et facilement d'un sujet en l'autre, telles qu'elles ont été reçues de Dieu, source de toute lumière et vérité¹.

Néanmoins rien de ceci ne doit contrarier à la simplicité du fond, de si loin que ce soit ; car autrement on sentirait des obstacles et des empêchements pour la liberté du cœur, et pour la libre introversion du fond : ce qui serait être bien éloigné d'être attaché à Dieu, puisque semblables entre eux sont séparation et obstacle. Aussi est-il vrai que celui qui durant son action se sent divisé et multiplié en soi-même, par l'attraction des espèces tirées à lui, et qui lui font impression, n'est pas simple, unique, pur, ni abstrait, pour n'avoir encore reçu les vives touches et opérations de Dieu en ses puissances hautes et basses.

[...]

¹ Paragraphe cité dans les *Justifications*, clé 21. Fécondités spirituelles, §1, avec l'extrait suivant du commentaire par madame Guyon : « On écrit que saint François d'Assise et sainte Claire se communiquaient de la sorte dans leur contemplation mutuelle. Ces communications sont d'une si grande pureté que la moindre chose les ternit et les arrête. »

Chapitre 8. De la vraie vie en unité sans différence.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent de l'excellence des âmes plus hautement déifiées de Dieu en Dieu, présuppose qu'on a surpassé toute action, toute passion, et toutes les plus hautes élévations qui se puissent atteindre, tant en l'action qu'au-delà de l'action. [...]

Je dis donc que ces âmes sont toutes perdues en l'unité jouissante, qui en tant qu'unité, n'opère point ; mais est oiseuse. De cette unité les personnes de la Trinité sortant chacune à sa propre action, se béatifient et se bien-heurent infiniment par un seul acte perpétuel, qui est au-delà de toute compréhension, et intelligence créée. Là il n'y a ni temps ni éternité, mais infiniment au-delà, cette essence sursentielle réside et demeure tout en soi et par soi ; se comprenant toute et totalement en sa suprême plénitude : et cela par un regard très fixe et immobile qu'elle fait sur toute son infinie étendue et plénitude, sans distinction de personnes.

C'est en cette plénitude et étendue que les âmes dont nous parlons sont transformées en Dieu, et très largement étendues, au-delà de toutes bornes et limites créées et créables. Elles sont, dis-je, Dieu même dans un sens véritable, soit en caliginosité, soit en lumière ; soit en passion, soit en surpassion, soit en ignorance, soit par-dessus l'ignorance. Et nous expérimentons que cela est ainsi par les perceptions sans connaissance, voire par-dessus cela même : ce qui nous porte bien loin au-delà de toute connaissance

[...]

On peut encore dire pour notre regard, que comme nous connaissons sans connaître, et percevons sans percevoir ; ainsi en ce même état, nous expirons sans expirer, mourrons sans mourir, et vivons sans vivre. Que nous sommes transformés en Dieu, et sommes lui-même au-delà de tout ce qui s'en peut dire ou concevoir ; vu que Dieu est infiniment au-delà de ce qui se peut

nommer. Que dans cette science infiniment suressentielle unité, il jouit sans éternité, et sans temps, de tout soi, en soi et par soi-même. Qu'encore que nous soyons lui-même, nous différons pourtant infiniment de cette suressentialité suressentielle, d'autant qu'elle est et n'a rien de créé ni de créable, pour sa propre félicité surinfiniment étendue.

Cependant nous sommes divinement transformés en elle par-dessus toute raison et appréhension ; notre être créé nous demeurant toujours : car croire autrement, ce serait chose étrange, et du tout absurde. Là, dis-je, bien loin au-delà de toute fruition perçue, nous sommes ce que Dieu est, nous avons ce qu'il a, nous possédons ce qu'il possède ; et cela en notre amour tout surpassé, ou plutôt en son amour activement actif, et continuellement enduré. C'est en cela même qu'il vit, qu'il agit, qui pâtit, qu'il entend et connaît, et qu'il se meut en nous. Bref, nous sommes lui-même, en nous-mêmes ; et pourtant sans nous-mêmes.² Car comment serait-il possible que cette infiniment noble et divine substance peut très hautement béatifier tant de très excellentes substances créées, par une force active d'une plus qu'admirable bonté et amour, si en lui-même il n'était infiniment au-delà de toute béatitude et félicité, qu'il puisse communiquer en sa très haute, très étroite, et très parfaite union à toute excellence d'être créé et créable ?

Il n'y a donc que lui en lui, il y a que son être essentiel en sa suressentialité, et il n'y aura et il n'y eût jamais aucun être créable, qui nonobstant toute la jouissance compréhensive qu'il a de lui, en lui, et par lui, lui puisse être uni et conjoint, sinon d'une infinie distance. Car s'il était et pouvait être autrement, cet être créé serait une substance divine et incréée. Que si par impossible, il pouvait arriver que quelque substance créée en approchât, par passion excessive d'union jouissante, au-delà du degré et des bornes et limites de sa capacité créée, je dis en excessive

² Affirmation nette d'une déification possible dès ici-bas.

abondance d'influences, ou bien en excessive destitution, au plus profond de l'esprit ; cette substance créée serait au même instant réduit à rien.

Ainsi on peut facilement voir comme quoi Dieu, infiniment au-dessus de ce qu'on peut dire ou concevoir, est différent en lui-même de toute créaturalité, en sa substance infiniment abstraite ; en laquelle il est et réside ; ce comprenant tout et totalement soi-même en nous-mêmes, sans nous et au-delà de nous. Ce qu'il fait par la force active de son regard amoureux ; ou pour mieux dire, de son continuel amour actif, qui va ravissant et agitant (169) nos âmes, bien loin au-delà de leur propre essence, et de toute essence créée. Car c'est son unité jouissante et oisive qui la ravit ainsi en sa plénitude superessentielle ; en laquelle comme nous avons dit, il n'y a aucune distinction de personnes, mais seulement toute essence infiniment abstraite de tout ce qui est, de tout ce qui n'est pas, et de tout ce qui peut être.

En cet état l'âme se trouve tout autre qu'elle-même ; toute et totalement anticipée de chacune des personnes distinctes, qui (comme nous avons dit) sortent à leur propre action béatifique, sans sortir de leur commun repos et jouissance possédée, et de cette leur et nôtre noble commune unité suressentielle. Toutefois leur repos personnel excède le nôtre, d'autant plus et d'une infinie distance, que leur nature, leur personnalité, et leur substance divine excèdent la créaturalité, et capacité de nos âmes, tant active que suractive, tant passive que surpassive. Lesquelles néanmoins, parce qu'elles sont là consommées par une entière consommation de tout elles-mêmes, sont transformés en Dieu, bien loin au-delà de tout ce que les hommes peuvent concevoir par ce nom, je dis même en leurs perceptions perçues, et en leurs imperceptions perçues.

Voilà à mon avis en quoi la déiforme déification de la créature, qui a excédé toute créaturalité est différente de la totale déité, infiniment abstraite de tout ce qui est créé, non créé, ou

créable. Si suessentiellement suessentielle, et suréminemment éminent qu'il puisse être ; se connaissant et se comprenant toute elle-même, en soi, par soi et pour soi.

Ce que je dirai encore des âmes déifiées par transformation, en toute la manière exprimée ci-dessus ; c'est que ce qui semble à présent procéder de leur vie propre, de leur propre action, et de leur passion, n'est que Dieu, qui vit, agit, et pâtit en elle [énergie] ; dans l'essence duquel étant entièrement consommées, perdues, et totalement transformées, elles sont Dieu même au-dessus de tout nominalité de Dieu, comme nous avons dit ci-dessus. [difficile expression de l'expérimental, témoignage qui fait la valeur, etc.] De sorte que l'on peut dire, et on le doit croire, que ce que l'on désire et demande de telles âmes, est au même instant sans instant, fait et ordonné, non tant par elles, que divinement et de Dieu même, soit en action ou suraction, soit en passion ou surpassion, soit en perception ou imperception, en l'ignorance ou par-dessus l'ignorance.

Cela s'expérimente ainsi en nos perceptions, et plus hautement et divinement encore en nos imperceptions perçues, et encore beaucoup mieux en notre ignorance, et infiniment mieux au-delà de notre ignorance. Car là il semble qu'il n'y a et qu'il n'y subsiste que cette infiniment simple essence en tout soi et pour soi-même, au-delà de tout, et sans nous. Ceux qui expérimentent ce que je dis m'entendent bien, et seuls savent si je dis vrai.

Je dis encore que tant en perception qu'en imperception, tant en notre connaissance qu'en notre ignorance, étant entièrement transformés, et étendus dans l'essence suessentielle de ce bien infini et incréé, nous n'avons et n'admettons ni différence, ni distinction, ni temps, ni éternité. Et que colloqués et surétendus au-delà, en cette même suessentielle unité, au plus haut degré de transformation, nous sommes tout ce qu'il est, non en partie, ni en inégalité. Bien moins encore en distinction ou différence, excepté la différence que nous avons donnée ci-dessus. Car il est

ici ni tout ni parties, mais tout Tout, bien loin de toute partie ; et cela par excès d'action et de passion, et encore bien loin au-delà de la suraction et surpassion : sans différence, en différence, et bien loin de toute différence.

Là le vide est tout plein, mais par différence du plein, et sans différence du plein. Là le vide ou indigent, non vide ni indigent, et surcomblé du plein, du plus plein, du très plein, voire de la même plénitude, au-delà de la plénitude. Cela se fait par excès non d'action ni de passion, mais bien loin au-delà, par excès de passion et de surpassion : ce que je dis sans prétention de contrarier à tout ce que j'ai exprimé ci-dessus.

Chapitre 9. La consommation du sujet en son divin objet, ou la souveraine consommation de l'âme en Dieu par amour.³

[...]

C'est ici la mysticité même, possédée en repos et en jouissance active du Simple, je veux dire de Dieu en lui-même ; et cela moyennant l'activité de ses simples écoulements, fluant rapidement au simple fond du simple créé, pour son entière consommation, et pour sa perpétuelle jouissance, en repos consommé, par-dessus la compréhension et la foi de cela même ; tout n'étant ici que jouissance expérimentale pour jamais, sans qu'il en puisse être autrement, par manière de dire.

Or Dieu, simple unique possédant ainsi son sujet par l'activité de son rapide flux, le rend en distinction sans distinction de soi-même. Il le fait fluer, sans sortir ni franchir son simple fond originaire, et refluer en son même simple unique fond, comme en son propre lieu et abîme ; là où il est jouissant par-dessus la jouissance, hors de tout le créé et le créable. C'est ainsi que le simple fonds du simple créé, s'enfonce et s'abîme en son simple

³ La fin de la première partie du *Cabinet mystique* (ce chapitre et le suivant) serait à mettre en relation avec le témoignage suivant qui en laissa plusieurs perplexes : « ... ledit compagnon traita et communiqua fort avec lui [Jean de Saint-Samson] et fort longtemps et lui demanda s'il avait vu les écrits du P. Jean de la Croix, il lui répartit que oui et qu'ils étaient fort excellents, mais qu'il y avait encore une vie par-dessus cela. » (rapporté par le P. Joseph, Rennes, boîte 9 h 39, liasse n. 4, 131).

La scène se situe aux environs de 1629. Je crois qu'il faut prendre l'affirmation de Jean de Saint-Samson telle qu'elle se présente, sachant par ailleurs que toute l'œuvre du premier Jean ne nous est pas parvenue (on dispose cependant de la *Vive flamme*, str.3, § 78).

fond originaire, sans cesser l'activité de sa pénétration, ou pour mieux dire, de son flux jusqu'à ce qu'il est franchi les dimensions de ce flux, qui va simplement pénétrants son simple fond originaire.⁴ La étant arrêté et établi, il est fait identité de son même fond vigoureux, simple, et originaire ; et cela se fait et se contient en éminence d'une double fécondité, fait unique en unité du simple fond vigoureux, qu'il a produit en la force active de sa simple éminence. Car le simple fond du simple créé, se dilate et se perd à même temps totalement au-dedans de l'abîme de son fond originaire, qui est Dieu, allant à cet effet, et s'enfonçant là-dedans comme de plénitude en plénitude, et d'abîme en abîme, jusqu'à ce qu'il soit arrivé, comme nous avons dit, au dernier point de même et d'identité possible. Ce que nous entendons toujours dire, sauf la distinction et la différence qui demeure toujours entre l'être incréé et le créé.

Suivant donc ce que nous avons dit, le simple créé est du tout rendu simple, par la force active et rapide de son simple objet, qui ensevelit en soi et avec soi les âmes qui le comblent de ses simples inondations de point de manière que la créature ainsi faite simple, ne peut jamais désirer sortir de là, pour se faire autre, à cause du bonheur qu'elle a d'être rendue même esprit avec lui.

Toutefois ce mort enseveli dedans le vaste de son simple fond, pourrait se ressusciter, et sortir de là à soi-même : mais à vrai dire, si cela était, il n'y aurait plus pour lui ni simple, ni simplicité ; et il serait dès là même, tout autre pendant tout ce temps-là. C'est pourquoi il lui faut une grande force d'esprit pour n'en revenir jamais à ce point. Cela est et se fait ainsi quelquefois, à cause de sa simple nudité, qui fait que tout ce qui procède du dehors l'atteint et le pénètre vivement, jusqu'à son fond ; et à cause que sa vie n'est pas supprimée ni supprimable en sa racine.

Mais l'esprit généreux se tient ferme, il s'attache pour lors à la science certaine et à ses maximes ; et de deux temps qu'il se

⁴ Ceci loin de n'être que charabia exprime une circulation de l'Énergie divine.

figure, il prend le vrai et le certain, et laisse toujours l'autre, comme ne lui convenant pas. Il a ses moyens pour se maintenir en nudité, comme je l'ai dit, demeurant en cela et pour cela même, non pas insensible aux traits qui frappent par le dehors, mais également immobile et inaltérable dedans l'abîme de son simple fond, qu'il possède à pur et à plein, en simple et profonde jouissance de tout soi, tant en perception qu'en imperception. Néanmoins d'ordinaire, en cet état, cette possession et jouissance réciproque se fait presque toujours en imperception. De là vient que dans ce même état, et dans cette jouissance imperçue et imperceptible, Dieu n'inonde que rarement la créature de son flux divin. Mais quand cela se fait, elle est alors jouissante perceptiblement de son fond simple vigoureux ; avec des délices plus simples et plus efficaces, qu'on ne le peut exprimer.

Or tant en ceci, qu'en la simple nudité on se donne bien de garde de simplifier le simple, dedans la simplification du sens : ce qui est beaucoup comprendre. Car Dieu seul doit produire cet effet, et non autre que lui-même. C'est pourquoi parlant à cette heure de ce qui doit maintenir le saint immobile en son origine, je dis que c'est l'abstraction qu'il doit avoir en toutes choses, pour demeurer comme nous avons dit, ainsi que le mort en sa sépulture, ne désirant jamais ressusciter, que son simple vivant, qui est Jésus-Christ, ne lui apparaisse. Et alors il apparaîtra avec lui vivant et glorieux, en l'abîme de la vie et de la gloire d'icelui même, quant au créé. Alors le simple créé aura pleine fruition du simple incréé ; et cette jouissance et fruition perçue, tant en naissance qu'en réflexion, abîmera le créé en l'incréé.

De ce que dessus on collige facilement que celui qui est vraiment simple, est supérieur à toutes choses, et à tout soi-même. C'est lui et non autre qui en tous événements, et en toutes choses, atteint puissamment d'une fin à l'autre : car la lumière luit en ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent pas. Mais s'il arrive que les ténèbres disparaissent par la radieuse et éclatante lumière,

qui a force de les dissiper, les ténèbres alors sont comprises, et totalement dissipées.

[...]

Il faut encore savoir que tous ceux qui pensent avoir atteint ce degré de consommation simple dans le simple n'y sont pas arrivés. Attendu que telle consommation n'est jamais entière et parfaite que par la totalité nudité de son sujet ; ce qui est dire et comprendre choses grandes. Au surplus, la mort de ces âmes ainsi consommées sont très vive

[...]

Que si les doctes en la scolastique, et qui sont mystiques (ce qui est bien rare) procédaient ainsi par une simple vue et appréhension de raison illuminée ; spéculant simplement et tout d'un coup par dehors, sans s'arrêter à discourir là-dessus avec l'entendement actif, ils ne désisteraient point d'être mystiques. Quelques-uns disent qu'il n'importe pas de spéculer les choses naturelles ou surnaturelles, comme surnaturellement, et en la simple et nue foi, par laquelle on est attachée en ce temps-là simplement à son divin objet. Mais ils ne remarquent pas assez que l'action de l'entendement lui donne vie peu à peu, pour d'essencié, simple et surpassé qu'il était totalement, le rendre peu à peu sensible et naturel.

[...]

Il y a une différence presque infinie entre le simplifié au-dehors, et le simplifié au-dedans. La simplification du dehors procède toujours d'objets qui sont au-dehors. Au contraire, la vraie simplification du dedans procède toujours des objets intérieurs, qui montrent évidemment son simple et intime Objet, en l'éminence de soi-même, conformément à ce que l'on est, et à ce qu'on a en cela même.

Ces âmes se donnent bien garde de blesser ni offenser leur transcendance en parlant trop servement et activement ;

d'autant que cela les atterrerait et les rabaisserait aux sens. Elles ne font rien au-dehors ni au-dedans, qui soit contraire à la vraie simplicité. Et quand ces âmes semblent admirer quelque chose des choses divines, telles admirations ne sont au-dehors, pour la même raison que j'ai déduite en pareil sujet.

Finalement c'est ainsi que le simple fond du simple créé est agi de Dieu, et de son acte continuel, par-dessus soi, je dis hors de soi, non tellement quellement en l'unité de ses simples puissances, mais tiré et ravi par le rapide et simple flux de cette activité, en la très simple unité du Simple second et unique, d'une manière autant ineffable, qu'elle est divine de la part d'un tel Moteur. Ce qui se fait ainsi en la suprême pointe de l'esprit, en la puissance séraphique, par le moyen de la scintille imperceptible, qui n'est autre que le simple même ; lequel par elle et en elle, ou pour mieux dire par-dessus elle, ou du tout hors d'elle-même, et de tout le créé, tire et ravit tout le sujet à soi et en soi, l'éclairant et l'enflammant en simple amour, et d'une simple clarté, en toute la manière que nous avons exprimé à notre pouvoir, et du tout autrement qu'il ne nous est possible de l'atteindre.

C'est en cela même que nous sommes satisfaits, et totalement contents en l'incompréhensibilité de notre actif compréhenseur ; et ce notre repos jouissant est toujours désiré, quoiqu'on le possède. Que si nous le comprenions, il ne pourrait, ce me semble, jamais nous satisfaire, au contraire il nous serait tourné en continuelle inquiétude [recherche]. La raison aucunement illuminée touche facilement cela. Mais tout ceci est tout autre, tant en sentiment qu'en profondeur de lumière, en l'abîme du simple incréé, où le simple fond du simple créé est totalement englouti et perdu à soi-même, approfondissant son simple fond originaire de plus en plus, et par une plus simple action proportionnée à l'éminence son état, et de son pouvoir ; et toutes ses délices sont de ce qu'il sait et voit que ce simple fond objectif et fructif ne doit et ne peut jamais être compris ni atteint du

simple créé consommé en Dieu. En cela consiste sa suprême félicité.

[...]

C'est encore ici que l'âme du simple voit et connaît toute la fécondité sortante au-dehors, laquelle opère diversement en toutes choses, sans diversité, tout d'un seul acte, et sans sortir d'elle-même : et ce en action et opération commune, en simplicité et uniformité absolue de tout soi ; conservant ainsi l'admirable fond de cette âme, et le comblant de sa perfection, par ses secrètes et invisibles opérations. Ici elle obtient et possède son image idéale en similitude, non toutefois si parfaitement au-dehors qu'au-dedans ; et qu'il ne se puisse davantage. Car cela est totalement dû à l'humanité sainte de notre Seigneur. Mais nonobstant, cet état diffère grandement de la gloire que nous attendons, comme j'ai dit.

[...]

Ces personnes ici agissent et pâtissent toujours tranquillement et de tout soi, soit aux actions passives, soit aux souffrances mortelles, avec une acceptation entière et totale, qu'elles en font à leur abord. Cependant elles demeurent toujours également tranquilles, paisibles, et immobiles en la suprême jouissance et contemplation de leur souverain bien objectif, qui se contient et se possède en l'unité simple du même Simple unique. Je n'entends pas dire que la vie de telles personnes soit supprimée en ses racines ; car cela ne peut être, et sans cela le sujet même ne subsisterait pas quant à soi. C'est assez qu'il se voit reformé, par son bienheureux retour en son simple et unique principe, auquel et avec lequel il est devenu un en identité et mêmeté, par amour consommé.

[...]

Il sera facile de voir ensuite de tout ceci, combien l'homme est misérable, pris et laissé en lui-même, et tandis qu'il suit à bride abattue le train de sa corruption. Et combien au contraire

l'homme est grand, qui rejetant ce misérable joug, s'élève autant qu'il lui est possible, vers son Rayon originaire, jusqu'à son identité, en fruition unique de sa simple unité. Tout ceci se possède et se contemple perpétuellement et infiniment au-delà de l'admiration ; laquelle ne peut ni ne doit avoir lieu, sinon dans les premiers traits et attraits, dont la vivacité et la simple efficace fait que l'âme commence à expérimenter les inondations rapides, et les savoureuses délices de la simplicité du Simple incréé en lui-même, tout à l'entrée de cette voie.

Il n'est pas toujours à propos de demander l'avis des choses plus importantes au fait de la souveraine discrétion, à ceux qui sont plus hautement illuminés ; et ce pour plusieurs raisons. La principale est, que les choses dont il les faudrait consulter, sont trop multipliées, soit par nécessité, soit autrement, dans la spéculation ou dans les choses extérieures, qui sont trop proches des sens, et qui abattent et éloignent trop l'esprit de la simple et abstraite lumière du discernement. Cela ferait qu'étant ainsi offusqué, abattus et ténébreux en eux-mêmes, et ne leur restant presque que l'effort du sens raisonnable, ils ne pourraient discerner les vérités plus intérieures, secrètes et lumineuses.

Mais quand on les pourra remarquer simplifiés et illuminés, tirés et étendus au-dedans, en tranquille et paisible jouissance de la lumière divine, par eux discernée et reconnue ; alors ils seront propres à juger des vérités plus intérieures et divines, dont on les pourra consulter.

[...]

De plus, ce qui fait que telles gens, à mon avis, ne mettent rien de leur esprit ni de leur sentiment perçu au-dehors, que c'est que la simple lumière de raison simplement illuminée, est comme submergée et suffoquée par telles inondations de lumière sortie et écoulée ; qui est cause que telle lumière est autre que simple (je veux dire, simple en vue et en perception de simple intimité) et que telle lumière est plus propre à recréer, remplir, et simplifier

les sens, que le pur esprit. De tout ce que dessus on jugera facilement que ceux-là sont très capables de juger des plus secrètes vérités infuses, et que si d'abord ils semblent n'en pas toucher l'esprit, c'est parce qu'ils sont bien loin au-delà de telles vérités ; attendu que la jouissance en imperception, est infiniment au-delà de toutes vérités perçues et imperçues.

Mais à ce propos je veux éclaircir plus au long la différence très vraie des illuminés, et de ceux qui ne le sont pas. Les non illuminés sont très divisés, épars, et multipliés hors d'eux-mêmes, par la force de l'inclination naturelle de leurs sens intérieurs et extérieurs, qui leur fournit toutes ces diverses figures et images au-dedans. De sorte qu'on voit ces gens-là parler et discourir des choses les plus hautes. Mais parce que tout ce qu'ils ont, et tout ce qui sort d'eux, n'est entré que par l'effort de leurs sens et de leur appétit naturel, étant infiniment éloigné de l'unité surnaturelle de l'esprit ; et parce qu'ils ne sont nullement touchés de l'esprit de Dieu, et n'ont ni l'excellente charité ni les vertus infuses ; ils se montrent tels en tout le reste de leurs œuvres, qu'ils se sont fait connaître en leur discours ; et ne saurait jamais adresser, non pas même les moins illuminés, par leurs instructions à l'unité d'esprit.

Cela fait que les illuminés les fuient comme le plus grand empêchement et détournier de leur lumineuse unité.

Les illuminés sont au contraire ; car ils sont tirés, stables, arrêtés, et immobiles au-dedans de leur esprit, toujours également paisible, tranquilles et sereins ; simplifiés et étendus par la force lumineuse et active des rayons du soleil de justice ; et tirés à l'unité surnaturelle et suessentielle de l'esprit. Là ils sont doués des qualités infuses du même esprit divin ; là ils voient, contemplent, et jouissent de ce même esprit, qui les daigne si hautement qualifier, enrichir, et honorer de soi-même, accompagné de ses dons lumineux et délicieux ; surtout de cette vie de sagesse, attribuée à la seconde personne de la sacrée et très Sainte Trinité.

Ces personnes sont si submergées de lumières et de délices, qu'elles versent à ceux qui les entendent un esprit simple et lumineux, adressant et tirant par sa subtile et lumineuse force infuse, ceux qui sont déjà illuminés davantage et plus profondément au-dedans, à l'unité surnaturelle. Et quant à ceux qui ne sont pas illuminés, le même esprit versé par ces divins canaux, dissipent en quelque manière quelque chose (sinon tout) des brouillards et des ténèbres dont ils sont environnés, en la force de tous leurs sens actifs. Nous parlons ici des parfaitement illuminés, qui le sont et pour eux et pour les autres ; et quant à ceux qui n'ont pas suffisante lumière pour eux, ils ne peuvent illuminer les autres par leurs instructions, aussi ne désirent-ils pas sortirent au-dehors pour cela.

Ceux aussi qui sont arrivés au brouillard caligineux, après avoir passé tous les degrés qui précèdent celui-ci, des illuminations divines infuses, et qu'il vont regorgeant souvent d'eux-mêmes pour l'illumination des autres ; ceux-là ne peuvent en ce brouillard caligineux, ou en ce degré de suréminente élimination, désirer sortir au-dehors ; d'autant qu'ils sont très doucement, simplement, et profondément tirés à l'unité surnaturelle de l'esprit, ou leur œil simple et toujours également ouvert, pour toujours également voir en oisiveté et cessation d'action, par-dessus toutes formes et images, la lumière de l'esprit lumineux, versant toute lumière par divers degrés d'amour et d'illumination divine. Ceux-là dis-je, ainsi profondément abstrait et ravis hors d'eux-mêmes au plus profond de l'esprit, ne désirent nullement sortir par extroversion, sous quelque prétexte que ce soit : car les délices objectifs de l'essence divine, incessamment reçue et versée en leur entendement par la sagesse incréée du Fils, leur sont si douces et savoureuses, que les sortir hors de là, leur sont des morts.

Je ne veux pas dire que ceux qui sont arrivés à ce degré d'illumination, soient du tout destitué d'action, ni de moyens d'union, et de transformation : mais leur action et leurs moyens

sont si simples, si subtils, et si éloignés des sens, qu'il semble n'y en point avoir. Car il y a des degrés d'amour et d'illumination en ce divin sabbat et repos, sans comparaison plus haut que celui-ci ; ou les moyens et les actions entre Dieu et nous sont entièrement supprimés. Ceux qui sont parvenus à ce degré, sont revêtus de Dieu même et de ses divines lumières, qui transforme toutes les puissances, l'esprit, et l'essence même de l'âme beaucoup mieux, que dans les précédents degrés d'illumination. Elles les transforment, dis-je, en Dieu, qui est le très pur centre, repos unique, et toute la félicité de tous les esprits illuminés, tant en la grâce que dans la gloire.

Il fait bon converser avec cette sorte d'esprits, spécialement quand ils sont extraordinairement touchés, tirés et étendus par la lumineuse et divine influence, qui pour lors regorgent d'eux, sans quasi qu'ils s'en aperçoivent ; à cause de la grande facilité et simplification dont ils coulent à guise de flot, par leurs paroles très simples, très lumineuses, et illuminantes, lesquelles vont simplifiant ceux qui ont le bonheur de participer à ces divins torrents de délices.

[...]

Or pour reprendre notre premier fil, il faut encore dire, que l'âme transfuse en l'unité suréminente de Dieu, selon que nous l'avons dit, est unique, et par-dessus la fécondité personnelle ; contemplant son objet béatifique ineffablement. Ceci se fait par plusieurs degrés, et en innombrables manières. Car comme ainsi soit que les manifestations essentielles et personnelles de Dieu en l'âme, se fassent de moment à autre, elles paraissent néanmoins et se font voir diversement, par des effets de différent goût et saveur, et par diverses lumières et vérités infuses au plus secret de l'esprit qui en est pénétré ; de sorte qu'il est en cela même très profondément tiré et extasié hors de soi et de tout le créé, par une attraction efficace, qui en même temps et par cette même action, l'enfonce et l'abîme de plus en plus en l'essence suressentielle de son simple objet.

Là repose doucement l'âme par son simple, fixe et indéficient regard, et elle est totalement, pour ainsi dire la mêmeté de son image et exemplaire, infiniment au-delà de sa similitude ; et cela se possède hors de l'être créé en l'Être simple, contenant tout. Il y a longtemps que les négations de ceci ont succombé ; et les soustractions, les interceptions, et les ignorances mêmes sont présupposées à la plus haute et plus éminente élévation de cet état. Et comme dit saint Denys, suit la connaissance des êtres en la jouissance vraie et réelle de l'Être simple et unique, totalement abstrait et séparé de l'être et du non-être, par éminence de négation. Mais comme cette voie est du tout éminente en ses moyens, vues, et sentiments ; aussi a-t-elle selon cela plusieurs degrés et états, comme nous l'avons dit.

[...]

Disons maintenant que ce que c'est que Théologie mystique. Ce n'est autre chose que Dieu ineffablement perçu, lequel ne peut qu'ineffablement sortir ; n'ayant autre entrée ni sortie de lui que lui-même, en ceux qui en simplicité d'essence sont un avec lui, en plénitude de consommation. Ici on voit la lumière illuminante sortie de la lumière, n'être pas la lumière, mais lumière de lumière : laquelle montre la lumière, non à ses possesseurs, mais à ses indigents. [C'est en cela que la profonde et suprême mysticité en sa pure simplicité, n'admet rien hors du *très-Simple*. Et pour ce elle ne doit pas être jugée selon ses paroles, mais en sa simplicité tant sortie que non sortie, et en son infinie étendue lumineuse, en laquelle elle voit tout sans être vue, et juge tout sans être jugée.

[...]

Chapitre 10. Suite du précédent sujet, en forme de supplément ou d'appendice

§ 1 *En quoi consiste l'état de la souveraine consommation de l'âme en Dieu par amour. Oisiveté simple.*

Cet état consiste en une élévation d'esprit, par-dessus tout objet sensible et créé ; par laquelle on est fixement arrêté au dedans de soi, à regarder Dieu, qui tire l'âme en simple unité et nudité d'esprit. Cela s'appelle Oisiveté simple, par laquelle on est possédé passivement par-dessus toute espèce sensible en simplicité de repos : duquel repos on jouit toujours également, soit que l'on fasse quelque chose au-dedans de soi, ou bien au-dehors, par action ou discernement raisonnable.

La constitution de celui qui est en cet état est simple, nue, obscure, et sans science de Dieu même. En cette nudité et obscurité, l'esprit est élevé par-dessus toute lumière intérieure à cet état, en quoi il ne peut agir de ses puissances internes ; parce qu'elles sont toutes unanimement tirées et arrêtées, par l'efficace de leur unique et simple objet, qui est Dieu ; lequel les arrête nuement et simplement en suréminence de vue et d'essence, au plus haut de l'esprit par-dessus l'esprit. Tout cela dis-je, se fait en la nudité et obscurité du fond du tout incompréhensible ; et là tout ce qui est sensible, spécifique et créé, est fondu en unité d'esprit, ou plutôt en simplicité d'essence et d'esprit. Alors les puissances sont fixement arrêtées au-dedans, toutes attentives à fixement regarder Dieu : il les arrête toutes également à le contempler ; les ravissant et les occupant simplement par l'opération de son continuel regard qu'il fait en l'âme, et que l'âme fait mutuellement en lui.

Ceci est le continuel regard de l'esprit purement agi d'une manière passive, et qui ne fait rien qu'envisager son objet, et le contempler perpétuellement en sa nue, profonde et simple jouissance. Et plus cela est ignoré du patient, tant mieux, pour la profondeur et l'excellence de cet état. Bref en cette constitution,

il n'y a ni créé ni créature, ni science ni ignorance, ni tout ni rien, ni terme ni nom, ni espèce ni admiration, ni différence de temps passé ou futur, ni même présent ; non pas même le maintenant éternel. Tout cela est perdu et fondu en cet obscur brouillard, lequel Dieu fait lui-même ; se complaisant ainsi dans les âmes, en qui il lui plaît de faire cette noble opération.

§2. *Fidélité de l'âme requise en cet état.*

[...]

§3. *L'âme en cet état passant en Dieu d'une manière inconnue devient Lui-même et en jouit ineffablement.*

C'est en cette très noble, simple et attrayante opération, que les forces de l'âme sont intimement tirées, et fixement arrêtées en cet abîme objectif qui est Dieu même ; lequel les tire et les ravit ainsi continuellement par sa très noble et pénétrante action. Là, l'âme profondément arrêtée à contempler fixement son simple, unique, et abyssal objet, le savourer et le goûter en très simple et unique repos, et en plénitude de fruition, s'il faut ainsi dire ; à cause des très simples et très efficaces délices de Dieu même, son objet ; qui est et qui fait ce même repos en lui-même, en l'abyssale et ravissante unité de toute sa fécondité. Bref, il n'y a là que vue, que science, en ignorance ; que clarté et lumière en obscurité ; qu'amour très simple, en très pure et très simple charité ; qu'ineffable expérience au-dessus de cela même que nous en pourrions exprimer.

Il n'y a aucun moyen humain, pour pouvoir véritablement concevoir, et encore infiniment moins pour exprimer la ravissante saveur, et la savoureuse joie que fait et contient ce très unique et simple repos, qui n'est autre que Dieu ; duquel l'âme jouit en cela même, autant qu'il est possible. Et cela s'expérimente et se possède d'autant mieux hors de soi, et par-dessus les puissances de l'âme en la totale et très Sainte ignorance, et nudité d'esprit ; que ce divin objet est lui-même pour lui-même

souverainement le comble de son total bonheur, et son paradis, pour sa propre et totalement totale félicité.

C'est ce qui abîme l'âme en son propre fond, non tellement quellement, mais en l'essence totale de toute la divinité : pour n'être plus que lui-même, de lui, et en lui. Là où entièrement perdue par une totale refusion des puissances et d'appétit, elle jouit parfaitement de sa félicité selon qu'il est possible à une substance créée, en ce corps mortel. À laquelle félicité elle est totalement arrêtée et attentive ; pour de plus en plus, et de mieux en mieux la contempler, et en jouir à son aise, d'une manière ineffable.

À cette suressentielle contemplation, l'âme se sent très secrètement ravie par la très simple, très unique, et très secrète opération ; qui se fait du fond, au fin fond de la même unité et essence divine, pour elle, et pour son infini et total repos. Et ainsi l'âme qui est entièrement abîmée en sa divine fruition objective, jouit de ses mêmes délices objectives ; qui lui sont toutes présentes en expérience de goût et de saveur ineffable, au-dessus de cela même qui est exprimé par ce nom *d'ineffable*. D'où on voit qu'il faut et par nécessité, et par révérence due à ces divines opérations, que la créature se taise, et ne passe pas outre les termes de son propre rien, au fait de son imbécile et très inutile pouvoir, à vouloir comprendre et exprimer ces abîmes qui sont sans fond et sans rive.

§4. De l'inondation et dégoisement d'amour, où l'âme est surcomblée de délices divines

C'est ici que le paradis s'écoule quelquefois en l'âme : qui la noie de délices divines, de simple amour, et de lumière en toutes ses puissances, plus suavement, plus intensivement, et plus uniquement qu'on ne peut concevoir. Il s'en trouve néanmoins à qui cela n'est jamais arrivé, et n'arrivera jamais, si ce n'est à l'article de la mort ; lesquels cependant sont ici placés et arrêtés, à fixement regarder Dieu en lui-même, par leur simple et nue foi,

et en toute la manière susdite ; vivant de foi sur la terre comme justes qu'ils sont, voire même au milieu de leurs pénibles morts.

Mais il y en a d'autres, de plus excellentes lumière et perfection, à qui le paradis se manifeste plus souvent ; et à d'autres très souvent. Dont ils demeurent tellement illustrés par toutes sortes de bonheur, et de perfection : qu'on les en voit entièrement comblés, jusqu'à facilement le regorger aux autres par le dehors. Néanmoins le plus haut et le plus intime état en ceci, consiste en dans la très simple et très intime opération de Dieu, et de l'esprit ; à laquelle il contemple Dieu incessamment, en imperception, par manière de dire, de ce qu'il voit et qu'il sent. Et toutefois il sait et voit bien qu'il contemple en arrêt et stabilité ferme et immobile, son divin objet en lui et par lui-même ; duquel il est ainsi secrètement satisfait en esprit : et il n'en peut être autrement, au moins pendant que l'âme demeure fidèle à son introversion, et attention très simple et très unique.

Tout ce qui se pourrait dire de plus que tout ceci, serait beaucoup moins que ce qui en est. C'est pourquoi il le faut taire, puisque c'est l'effet des divines splendeurs en elles-mêmes, ou pour mieux dire en leur propre sujet ; et que ceci se passe en un très secret silence ; où Dieu est contemplé, et tout ce qui est en lui, et de lui. De vrai, cette simple jouissance et cette étincelle de très pure, très simple, et continuelle contemplation, est du reste de la gloire précédente, reçue en la pure et totale substance de l'âme ; lors qu'elle a été totalement fondue et consommée au feu vif et tout dévorant de la même Déité, qui a allumé et fait ce feu en toute sa propre substance.

C'est là que l'âme a été toute consommée et anéantie à soi-même, et rien ne lui reste maintenant que cette très simple jouissance, qu'elle a plus et éminemment qu'on ne peut dire ni concevoir. Car c'est Dieu même qui fait cette jouissance par sa très simple action, laquelle ravit très secrètement l'âme à soi et en soi, la comblant de très simples délices, de lumières et de charité ;

pour jouir en délicieux repos de tout ce que le créé ne peut comprendre. Aussi est-ce ici la même Déité en tout elle-même, où tous les esprits perdus à soi, sont renouvelés incessamment au total de cet abîme, en leur éternelle et totale consommation.

§5. En quoi consiste le point de l'entière consommation de l'âme en Dieu ; l'excellence de cet état et comme l'âme y devient divine.

[...]

L'âme donc étant parvenue à cette heureuse consommation, par sa fidélité à répondre selon son total au divin amour consommant ; ne fait plus de distinction ni de ceci ni de cela, ni même de ces éternelles, foudroyantes, et très pénétrantes splendeurs, qu'elle a ci-devant soufferts, en l'effort du feu d'amour vivement allumé, qui l'a infiniment mieux substantiée, fondue, et convertie en soi, que le feu matériel ne convertit en soi les métaux qu'on lui suppose.

Et lorsque tous ces embrassements sont entièrement passés, tous moyens sont réduits à un, en cet abîme unique et fécond par-dessus la fécondité, tant en unité qu'en fécondité ; où la fruition et la contemplation sont éternelles, et également égales, tant en fécondité qu'en unité. (183)

§6. Que le feu d'amour agit toujours sur l'âme, tandis qu'il y a quelque chose à consommer en elle.

Tandis qu'il reste quelque force en la créature à consommer, ce divin feu agit toujours selon son total, pour la réduire et la transformer totalement en toute l'étendue infinie de sa substance divine ; d'où il est impossible de vouloir jamais sortir : d'autant que cela est la totale félicitée de l'âme, et son souverain accomplissement en cette vie. Que si elle eût toujours eu des forces naturelles à consommer, ce feu tout consommant d'amour immense, eût aussi toujours duré et agit par sa noble action, qui transforme tout en soi. Mais comme il est de nécessité que tout

ce qui est de la créature cède à la consommante action de l'amour, cela est cause que cette jouissance et cette contemplation éternelle est si pure, si simple, et si intime en simplicité de repos et de délices, comme elle est en cet état de parfaite consommation.

Toute la théorie de ceci est exprimée par les mystiques, avec des similitudes prises des effets de la nature. Par ces déductions ils s'élargissent et se répandent très lumineusement et simplement, faisant assez voir et sentir la force qu'assure le feu d'amour éternel, qui les embrase jusqu'à leur entière consommation. Si bien qu'étant ainsi consommée, ce feu vit en eux : et ils jouissent de la félicité infiniment abyssale qui lui appartient, très pleinement et totalement en toute l'étendue de son actuelle, éternelle et totale compréhension. Par même moyen tout ce que ce feu a transformé et consommé en soi et par soi, est lui-même sans différence ni distinction, autant que cela peut être vrai dans une créature.

En effet il n'est plus possible l'âme ainsi consommée, de se divertir de cette très simple fruition, par intention et volonté ; d'autant que ses forces sont entièrement consommées, pour n'avoir jamais d'appétits contraires ; je dis de volonté et d'attention ; parce que la vie dont on vit ici, est éternel, simple, et suressentielle, en repos et fruition de l'essence divine. Car l'âme dans sa consommation est totalement refusée et perdue en cette divine essence, avec tous les bienheureux esprits, qui se sont amoureusement perdus par leur amoureux, perpétuel, et très vigoureux plongement en laquelle s'étant totalement surpassés, et rien ne se trouvant plus d'eux ; cette union intime fait qu'il n'y a plus qu'une infiniment simple, amoureuse, et amiable essence et substance ; de laquelle et en laquelle ils vivent tous de pareil vie et plaisir qu'elle-même.

[...]

§7. Que ce sublime état ne tombe point sous le sens et ne se peut exprimer

Tous les états qui précèdent celui-ci en quelque voie que ce soit sont déduits chez les mystiques. Mais celui-ci les contient toutes d'une assez divine manière ; par laquelle on se voit et on se sent fondu et réduit en un très petit point, qui est le centre unique, d'où sont tirées toutes les lignes qui se peuvent concevoir. Ce qui tombe sous le sentiment, et sous la simple et spécifique perception, semble plutôt montrer ce qui est créé, en une excellente manière, que l'incrée où nous sommes arrêtés : lequel nous tient purement rattaché par-dessus tout amour, en nudité et simplicité unique et du tout suressentielle : par-dessus tous les effets susdits du feu divin, qui embrasait et consommait toute l'âme en soi au temps de son action. De sorte que l'âme étant ici arrivée ne trouve rien que dire, ni que penser ; non pas même pour exprimer ce qu'elle a vu ou senti dans les états précédents, et encore beaucoup moins en celui-ci.

Quiconque donc penserait que les formes, ou les discours intellectuellement tirés, fussent propres à en exprimer quelque chose, se tromperait grandement, vu que si simplement qu'on se puisse déduire, ou réduire sur cela, ce n'est encore rien exprimer, en comparaison de ce qu'on a vu et senti [...]

§8. Différence notable entre l'état d'inondation d'amour, et celui de la consommation suressentielle de l'âme en Dieu

Il y a grande différence entre ce présent état, et le précédent, qui consistait en toutes ces opérations divines, lesquelles allaient toujours augmentant dans la créature ce feu divin, qui de moment à autre la transformait de plus en plus en toute son étendue en lui-même. Car Dieu pour lors était selon toute sa substance au total de la créature ; laquelle en cela même qu'il était et qu'il faisait en elles, et qu'il lui faisait voir, était aussi toute tirée, et toute pleine de Dieu jusqu'à regorger d'amour et de délices à l'infini, s'il faut ainsi dire.

Dans ce premier état, l'âme heureuse est infiniment étendue et élargie en toute cette divine vastité, qui va l'inondant d'amour, de lumière et de gloire, comme si jamais elle n'avait vu ni senti les choses créées, ni été tirée de Dieu à elle-même. Ce qui la va consommant de plus en plus selon son total ; et la perdant et fondant toujours en cette mer d'amour infini et éternel. Par conséquent elle est aussi de plus en plus déifiée par ces si nobles effets divins. En sorte que Dieu ne cesse point ce divin jeu tout consommant qui n'ait réduit jusqu'à la totale consommation son épouse, qui pâtit ces continuelles opérations très diverses, et qui succèdent l'une à l'autre, tant pour le plaisir et la félicité de Dieu qui les fait, que d'elle qui les endure, et les doit toujours endurer à ses très agréables dépens.

Étant donc ici heureusement arrivée, elle se trouve en l'état présent qui consiste en ce que nous avons dit ci-dessus. Et maintenant elle ne voit, et n'a rien de soi-même, quoiqu'elle soit en puissance d'être, de voir les créatures, et de sortir à icelles ; si elle voulait s'oublier jusque-là par son extrême folie. Mais étant réduite et fondue comme elle est totalement selon ses puissances et son essence, elle est là arrêtée et établie infiniment au-dessus de tout le passé en Dieu. Arrêtée dis-je, fixement selon la plus haute cime de ses puissances, à contempler en jouissance et en repos l'infinie immensité de Dieu en lui-même, en l'amour continu du très Saint Esprit, et de la très Sainte Trinité. Où et en laquelle elle est entièrement retirée, par cette éternelle et infinie production, avec les Personnes divines ; et mise en repos jouissant en l'amour infini et éternel du Saint Esprit, qui tire toute la personnalité en soi. Et d'autant plus que la créature se trouve nue et destituée de tout sentiment de ceci, tant mieux. Et tant plus elle est là, tant plus aussi elle est telle que nous la disons en cette suessentielle essence. En laquelle son repos et sa jouissance excèdent infiniment toute compréhension, d'une manière très subtile, que Dieu même opère en elle par son amour continuellement agissant et continuellement pâtissant.

§9. *Que tout ce qui se dit de cet état, n'est rien à l'égard de ce qui en est, et pourquoi les mystiques n'en parlent que par excès*

Il y aurait une infinité de choses à dire touchant ce sublime état. J'en ai exprimé quelque chose ici et ailleurs ; et tout cela n'est rien que bégaiement et que ténèbres, au respect de ce qui en est. Les auteurs mystiques pleins de ce divin amour ont disertement décrit et établi plusieurs états et manières dont Dieu se sert pour allumer son amour infini en sa pauvre créature, et pour la consommer en lui. [...]

Cependant comme on voit qu'on n'a ni esprit ni parole pour exprimer ce qu'on sent et ce qu'on voit en cet abîme infini de toutes richesses et délices ; on fait souvent des excès pour s'exprimer. Comme serait de dire en quelques rencontres : *plus que Dieu, au-delà de Dieu*, etc. Ce qui paraît grandement rude. Mais parce qu'on ne voit ni terme ni nom, pour répondre à ce dont on se sent tout embrasé, comme d'un feu très dévorant, en cet immense abîme d'amour éternel ; on s'exprime comme on peut. Ce qu'on fait, non par ignorance, mais en profondeur de science expérimentale, que l'on a de ce que Dieu est en soi-même autant qu'on le voit, qu'on le goûte et qu'on le possède en lui-même, en toute son infinie étendue. Il ne se faut donc pas arrêter à semblables paroles, qui sont de vrais hors du langage de la science commune, mais bien au sentiment et à l'esprit qu'ils contiennent ; ou pour mieux dire, aux mouvements embrasés qui les poussent au-dehors, et qui nous font voir à nous-mêmes ce que nous sentons de Dieu, et ce que nous sommes en Dieu.

Or il est vrai que plus les formes et les façons de parler sont simples, d'autant mieux et plus conformément à ce que Dieu est, et à ce qu'il fait en nous, nous nous répandons et exprimons nos mouvements, nos vues, et nos sentiments très simples, embrasés et uniques. Lesquels étant les effets des opérations divines en nous, nous montrent cet abîme infini d'amour et de lumière, vivement et efficacement opérante, en faisant et produisant soi-même, lorsqu'il remplit totalement nos puissances de lui-même,

selon l'acte continuuel et total de son infinie félicité. Selon lequel nous sommes tous fondus, étendus, et entièrement perdus en son unité infiniment surétendue et suressentielle. Là nous demeurons en un amour très pur, très paisible, et très éternel, s'il faut ainsi dire. Car nous sommes là éternels, même par-dessus l'éternité ; en tant que nous sommes totalement perdus, même à ces sentiments et vues-là, si peu que ce soit distinctes du même objet qui nous abîme et nous perd de plus en plus en lui-même.

De là vient que nous sommes sans aucun désir de sortir de là, pour réfléchir en aucune façon sur nous-mêmes, pour voir où nous sommes, et ce que nous sommes. Car nous avons une science très certaine de l'état présent, par lequel nous sommes morts et anéantis à nous-mêmes et à toute être, par l'opération de Dieu, mais particulièrement à nous-mêmes, qui est tout dire. Et là nous demeurons ainsi fondus et perdus en celui, par l'opération duquel nous vivons de l'aspect fruitif et jouissant de son infinie essence divine ; selon la mesure et la façon que Dieu tient pour cela, en l'arrêt et constitution de nos puissances.

§10. Que la manière d'exprimer ou de décrire cet état est d'autant plus noble qu'elle approche plus de la pratique.

[...]

§11. Que l'âme en ce sublime état doit toujours demeurer anéantie et ne plus revivre à soi

Puisque Dieu a bien daigné prendre plaisir à nous anéantir en lui, et à nous-mêmes ; et que par ce moyen qu'il a satisfait à son amour, il faut que pour satisfaire aussi bien en tout de lui-même, nous demeurions anéantis selon lui, et en lui, et selon nous en notre total : sans faire cas de nos réflexions et de nos effusions naturelles, qui ne sont et ne sont rien de nous, à cause de notre parfaite et entière transfusion en toute l'étendue de Dieu ; dans

lequel nous sommes, nous nous mouvons, et vivons de sa même vie divine, et qui est la cause de notre paradis ici-bas.

L'âme néanmoins, autant qu'il est en elle, doit toujours demeurer en fruition, tant selon le plus subtil effet de ses puissances nues au-dedans, qu'en ses sens et en son corps, et par le dehors ; demeurant vraiment morte, non seulement par foi, mais aussi par action, tant au-dehors qu'au-dedans. Et quoiqu'elle doive être très résolue à l'amour pratique de pure obédience, les directeurs de telles personnes doivent soigneusement regarder à les laisser en leur repos, si faire se peut. À tout le moins prendre garde à quelles actions ils les emploient, afin de n'empêcher l'œuvre de Dieu en eux. Mais les hommes ne sont point en cette peine, vu que difficilement se trouve-t-il personne qui soient en cet état, ni même au chemin d'y parvenir.

Faisant abstraction de ceci, je dis qu'il importe beaucoup d'être vraiment mort ; voire par manière de dire, sans agir mystiquement, et de vivre au-dessus de la même mysticité en son objet éternel et infini : selon que j'ai écrit ailleurs en la règle des plus subtiles propriétés de l'esprit. Quoi que sauf tout meilleur jugement, il n'importe pas beaucoup dans la nécessité, d'agir mystiquement. Pourvu que cela se fasse impérativement, par le signe le plus léger et par la moindre action qu'on puisse faire, afin de connaître et de savoir son désir. Si on dit que ceci même peut être une attache, je n'y contredis pas, vu que ma règle est encore plus subtile. Il faut user de lumière et de discrétion, pour cette pratique, et se souvenir toujours que moins on aura de discernement au-dehors, ou à soi-même, tant mieux on sera mort, et perdu en son éternel abîme. C'est ce que j'entends exprimer en la simple, profonde, et large unité de mes écrits.

[...]

§12. Que les réflexions sur soi-même et sur son état en certaines occasions ne sont pas défendues à l'âme contemplative

[...]

L'âme donc se donnera diligemment garde des créatures, et surtout d'elle-même ; en considération des malins et très subtils instincts naturels, qu'elle ne voit pas en elle, nonobstant toutes considérations ; afin d'être si pur en son introversion, qu'elle ne s'usurpe jamais, de si loin que ce soit, l'être de Dieu (car c'est ainsi qu'il faut dire) pour la vie et pour le plaisir de son propre être, qui n'est que mensonge et misère. Enfin qu'elle demeure attentive à s'observer soi-même, pour ne rien faire d'elle-même en quelque sorte que ce soit. [!]

§13. Lumière pour découvrir les plus subtiles attaches de la nature

[...]

Selon toutes ces vérités, tout ce qui reluit n'est pas or. C'est par l'esprit qu'il faut juger de l'esprit, non par le sens, qui contrefait l'esprit ; et moins encore par le corps, qui le plus souvent à presque tout en cette action. C'est dis-je, en vrai esprit, par le vrai esprit, et par le solide intérieur, qu'il faut asseoir son jugement, tant pour les vrais commençants, que pour les vrais profitants. Il est vrai que beaucoup sont enlacés pour jamais là-dedans ; et d'autres rompent ces lacets par l'abondante faveur de Dieu. Mais tout cela est du fait, et de la science des bons et expérimentés directeurs, auxquels quiconque s'abandonnera parfaitement, il sera adressé et tiré au vrai ordre, par les moyens et les exercices de la solide vertu ; fondé qu'il sera même en la profonde (188) humilité de cœur, selon le total anéantissement et mépris de soi-même.

§14. De la constance et souveraine résignation de l'âme consommée en Dieu

On ne peut nier que le repos sursensuel de notre âme en Dieu, ne nous soit grandement délectable et satisfactoire, comme infiniment élevé au-dessus de l'appétit, qui est entièrement supprimé en nous. Car par ce repos nous sommes en quelque façon compréhenseurs, quoique ce soit d'une très grande distance, en comparaison de ce que nous attendons et espérons de l'être un jour, en la totale réplétion de toutes nos puissances créées. Néanmoins avec le présent état qui est en nous hors de nous, et partant si éloigné de notre total, ne laissons pas de porter et ressentir de continuelles misères en leur cause, qui sont toutes vivantes en nous ; c'est-à-dire la subtile inclination naturelle. Cela dit, nous fait bien ressentir que nous ne sommes pas bienheureux, non pas même d'une infinie distance. Car nous ressentons à l'infini au-dedans et au-dehors de nous, la guerre et la douleur. Quand au-dehors spécialement, nous devons être dans tous ses efforts si pénibles et si angoisseux, stables comme des rochers au milieu d'une mer agitée de la furie des vagues, sans être aucunement ébranlés.

Ainsi quoiqu'il nous puisse arriver en la voie en laquelle nous vivons (étant néanmoins morts) ne nous doit aucunement atteindre le cœur, ni la puissance suprême, ni même les sensitives. Par ce que Dieu qui vit en nous, qui nous meut, qui agit, et qui endure en nous, accepte le tout par notre ministère, sans altération de lui-même. Que s'il se trouve quelque altération volontaire de notre part, cela ne convient point à son être ni à sa vie divine et très heureuse ; mais à notre infidélité, par laquelle nous vivons à nous-mêmes en cela, ainsi que j'ai exprimé ailleurs.

Partant il est besoin que nous demeurions grandement attentif à nous observer, pour ne rien faire de nous-mêmes, en quelque sorte que ce soit. Que si être mort, c'est être tout perdu à soi et à toutes choses, il faut que comme tels, nous demeurions en notre sépulture, qui est l'abîme infini et éternel de Dieu. C'est

de cet abîme que nous ne voulons jamais sortir vivants ; c'est pourquoi nous allons toujours nous étendant aux choses qui sont au-devant de nous, sans nous empêcher de ce qui est en arrière ; et nous poursuivons à bon escient et à tout reste le prix, dont nous avons déjà de si divines arrhes dès cet exil. C'est-à-dire ce que Dieu a, et ce qu'il est en lui-même, qui sera notre continuel objet, et notre continuelle et éternelle fruition.

Il est certain nonobstant que nous sommes plus pauvres en la voie qu'aucune créature ; à raison des dissemblances de notre vie extérieure, d'avec celles de notre bien heureux Sauveur. Je dis quant à ce que nous sommes obligés de sentir de contraire à lui au-dedans et au-dehors de nous, à raison de notre simple nudité d'esprit ; et que nous ne représentant pas si vivement selon notre total sa divine et humaine vie, en notre humanité, que nous désirerions bien, et ainsi qu'il serait requis. Mais nous nous résignons à l'infini, tant en ce défaut là, qu'en toute autre occurrence. Ainsi notre résignation est infinie et sans fin : et n'a pas même le présent ni l'éternité ; quoiqu'il soit vrai qu'elle doit prendre fin avec nous. Au reste nous ne pensons point toutes ces distinctions et réflexions ; d'autant que nous ne sommes point, étant parfaitement anéantis à nous-mêmes.

§15. Que l'âme consommée en Dieu jouit d'un vrai paradis, nonobstant toutes les misères de la vie présente

Dieu nonobstant une infinité de misères qui nous environnent, est la cause de notre paradis ici-bas ; en ce qu'il est, en ce qu'il possède, et en ce qu'il fait en soi-même et pour soi-même, qui est sa totale et infinie félicité. Quand il voudrait que jamais nous ne le possédassions autrement, que nous le possédons à présent dans notre totale transfusion en toute son étendue divine, nous serions par cela même en notre paradis en tous événements, fut-ce dans les enfers. Car la félicité des bienheureux ne consiste pas seulement dans la gloire et félicité dont ils jouissent, le voyant et le comprenant en tout lui-même ;

leur félicité souveraine et principale, est l'infinie félicité de Dieu, dont ils jouissent en inondations et dégorgements de son amour consommé envers eux. Par ce moyen il les élève, et les revêt de sa même gloire et félicité ; par laquelle ils le comprennent en très grande faim, et en très pleine satiété, sans contrariété quelconque. De leur amour, de leur science, et de leur joie, résultent toutes les raisons de l'amour essentiel et glorieux, en plénitude de clarté et de joie accidentelle, en eux. Et tout cela prend sa source interminable de Dieu même, et de toute influence éternelle de ses (189) finies communications glorieuses, consommant par cela même qu'il opère amoureusement et glorieusement en eux, la gloire de chacun d'eux, de moment à l'autre, et à l'infini. D'où se fait que chaque bienheureux possède la joie et la gloire de tous les autres, et en jouit comme de la sienne propre, en très divers et différents degrés, conformément à la charité qu'il aura eue envers Dieu ici-bas.

Or l'acte de charité dont nous aimons à présent notre objet infini en lui-même, c'est l'acte même de notre gloire essentielle, lequel lorsque nous serons clarifiés de la lumière de gloire, sera tout plein, tout parfait, tout accompli en l'immense amour, clarté, ardeur, joie, et largeur de toute notre âme. Laquelle ensuite de l'éternelle réplétion d'elle-même, inondera son propre corps de tout cela, et que tout ce qu'elle est. Si bien que l'homme ainsi plein de Dieu, sera Dieu même en effet de totale participation de la gloire immense et infinie : comme créature néanmoins, et non comme Dieu. Ce que je ne me veux point approfondir pour cette heure.

§16. Qu'il faut suivre fidèlement le rayon divin si on désire parvenir à l'unité sursentielle et à la consommation en Dieu

C'est chose étrange, que l'homme ne veut point connaître ni Dieu, ni soi-même, par la sagesse divine, mais bien par la seule science naturelle. Il considère et spécule, non ce qu'il est ; mais ce qu'il peut [...]

[...]

On monte ainsi l'escalier d'Amour divin, par amour et par vertu, joints inséparablement ensemble, qui conduit enfin jusqu'à l'amour consommé de l'objet final. Là, par les divers succès des opérations de Dieu, on est de plus en plus rempli des divines productions de son Esprit, qui contiennent diverses simples vérités de la sagesse éternelle. Ainsi après s'être totalement perdu, on se trouve anéanti et consommé là-dedans ; par une entière refusion de tout soi, de tout désir, de tout don, de toute science et connaissance : jouissant de Dieu en lui-même, par-dessus tout moyen perçu et perceptible.

Tout ceci est possédé et contenu en cette suressentielle unité ; en laquelle nous le possédons entièrement, et d'une manière inconcevable, par-dessus tout ceci et tout ce qui s'en peut exprimer. Et ce ferme arrêt, cette immobilité, cette science infinie, cette double fécondité, cette simple unité, cette effusion, et cette refusion, ce goût très subtil, cette ignorance et cette connaissance, cette vie et ce repos, sont les propres effets de la Sagesse inconcevable, qui fait et contient en tout soi à cet infini, notre objet éternel. En la vie, et de la vie duquel nous sommes perdus, et du tout absorbés, et enfin entièrement consommés en elle, d'elle, et pour elle sans aucune ressource.

§17. Enseignement et lumières importantes pour se maintenir en cette unité suressentielle

Il faut que l'âme se tienne très attentive à la contemplation de son objet, selon le plus nu et le plus pur de cet exercice. C'est-à-dire, conformément à son regard très pur, très simple, très nu et très unique ; suivant attentivement son inclination très simple, très active, et très jouissante, laquelle nous tire en l'abîme incréé de notre infini objet. Mais disons plutôt que nous y ayant tirés quelquefois, il nous y tient très fixement et immobilement arrêtés ; pour le contempler en lui-même, très étendus et perdus en sa totalité par-dessus toute distinction et différence. Que s'il

reste quelque moyen de cela en la créature, il n'est comme point distingué, ni distinguable de l'opération même de Dieu en ce sien ouvrage très simple et très perdu. Si bien qu'il se faut bien garder de ne jamais varier de là, sur quoi ni pour quoi que ce soit.

Il faut vivre ici inconnu en ignorance, et en pureté, empêchant la nature de s'attacher subtilement aux espèces procédant du désir naturel de savoir, de connaître, de sentir.

[...]

§18. De l'exercice que les parfaits reçoivent des diables et combien soigneusement ils doivent s'observer eux-mêmes

[...]

§19. De l'obscurité divine et comme il s'y faut comporter

[...] Cette divine obscurité est la Divinité même, qui se rend ainsi obscure à l'âme, et surtout à l'entendement, qui en est environnée, et éblouie par abondance de sa très grande lumière. Là, dis-je, il est divinement élevé et suspendu en admiration, en la très ravissante beauté de l'Objet qui le remplit de soi-même [...]

§20. Que le silence du désert intérieur vaut incomparablement mieux que toute sortie et manifestation de ce sublime état d'amour sursensuel.

La demeure du désert spirituel est infiniment meilleure et tout autre que la libre sortie du dehors (quoi que l'un et l'autre, à le bien prendre, doivent être même chose en cet état) si ce n'est que la pure nécessité, et la profonde discrétion de charité nous en tire pour un peu de temps. C'est à quoi ceux qui sont vraiment constitués, doivent avoir soigneusement égard ; laissant là toutes choses, qui ne les doivent toucher ni empêcher, non plus que ce qui n'est point ; attendu que rien n'est comparable à la vraie essentielle solitude de ce très profond désert. À cela il faut rapporter tout ce que j'en ai dit en ce traité, le tout n'étant qu'une seule chose : c'est-à-dire le fond très sursensuel, et la vie même,

suresentielle, en l'infini abîme objectif de tout le créé, et de tout le créable. Duquel fond tout ce qui sort selon quelque distinction et notion, si suréminente qu'elle puisse être, n'est rien de ce que nous sommes, et de ce que nous voyons là-dedans.

Que si quelques sorties et notions expriment quelque chose de ceci à nos semblables, c'est en cela même que nous tous ne sommes point autre, ni ailleurs que dans cet état. Si bien que l'intelligence de nos formes nous demeure en notre jouissance et fruition objective, suressentielle et unique. L'explication, déduction, et expression de quoi serait plutôt imputée à témérité, qu'à vrai et juste raison. Aussi ne le faisons-nous pas : et nous nous donnerons bien de garde de sortir à moins que ceci, qui n'est nullement dehors, mais dedans l'abîme même, en lui et comme lui. Que s'il y a quelque distinction en ceci comme sortie, c'est pour nous découvrir et manifester au long et au large cet abîme, comme il est en lui-même et en nous, hors de nous : et tout autrement hors de nous qu'en nous. C'est là qu'il nous faut demeurer, pour le complément total de notre vie, de notre voie, et de notre fruition. Sauf ce qui au même abîme nous en fait sortir, sans en sortir, y demeurant sans distinction de sortie ni de demeure.

§21. Conclusion de tout ce traité où l'auteur rend raison pourquoi il a plus particularisé les merveilles de ces états que tous les auteurs mystiques.

Quelques mystiques très saints, et très pleins de cet amour infini, dont nous avons parlé en tout ce traité, en ont dit des merveilles ; et l'ont déduit et tiré en pure et enflammée théorie. De sorte qu'ils semblent devoir embraser et faire fondre tous les esprits qui les livrent dans le feu immense de cet amour infini. Ils disent, et il est vrai, qu'une seule goutte de cet amour répandue en enfer, l'anéantirait et le changerait en un paradis. Enfin cet amour a été si fort, si vif, et si ardemment embrasé, et a produit tant de prodigieux effets en leur total ; que c'étaient grandes merveilles, qu'ils n'expiraient de moment à autre.

Or il n'ont tous osé, à cause de leur profonde humilité, réduire ce très vif et très ardent amour, et tous ses infinis effets en pure pratique ; ils se sont contentés de le faire voir théoriquement, comme nous avons dit ; montrant néanmoins quand et quand, quelque chose de ses effets. Admirant leur profonde humilité, nous prenons d'eux et de leur doctrine, ce qui nous sert ; conformément à ce qui est nôtre, selon ce que Dieu a fait en nous, et y fait continuellement par son infini amour et bonté. Ce que nous déduisons et réduisons expressément, pour nous servir d'exemple et de miroir, dans lequel nous voyons reluire Dieu en son infinie clarté, et en tout ce qu'il est et ce qu'il a, comme nous avons déjà dit.

[...]

[*Fin de la première partie. La Seconde partie du cabinet mystique, contenant plusieurs règles de discrétion pour les esprits plus illuminés est omise*]

Extraits du Vrai Esprit du Carmel

Chapitre 3. De la connaissance de soi-même [chap. 7]

[*transcription d'une source manuscrite*]

La connaissance de soi-même est une si haute et si nécessaire science que rien ne peut profiter aux hommes sans elle. Or le propre effet de la sapience infuse en cette noble science, étant de nécessité que, selon toute raison et tout ordre, l'homme qui voit et goûte Dieu par son flux lumineux, voit aussi, par mêmes moyen et sens, quant et quant la vérité de son rien. Si qu'il ne peut assez s'étonner de voir un amour si excessif et démesuré de la majesté de Dieu en son endroit. En la vue et sentiment de quoi, il s'étonne infiniment de se voir si abondamment et si libéralement prévenu de l'amour merveilleux de Sa Majesté, lui qui voyant en cette immense lumière la laideur du péché : il a ceux de toute sa vie en bloc présent. Ce qui le pénètre tellement au vif que c'est merveille comme il puisse subsister en ce prodigieux et monstrueux aspect, ou pour mieux dire en l'aspect et l'impression ressentie de tant d'horribles monstres. Et de vrai, si Sa Majesté ne le préservait de mourir en cette vue, il mourrait à l'instant. Et quoique la mort en fût douce et bien heureuse, Sa Majesté néanmoins ne désire pas qu'il meure encore, mais qu'il vive et qu'il aille en la vue et l'expérience très parfaite et très certaine de cette vérité de son rien, selon toute sorte de raisons et de vérités, toutes essentiellement vues en infinité de l'Être de Dieu, au respect duquel tout l'être créé n'a rien de soi ni par soi. Cette vue et ces impressions abîment la bonne âme jusques au fin fond de l'enfer, d'où elle se voit miséricordieusement délivrée par la forte prévention de l'immense bonté et amour de Dieu en son endroit, se voyant, sentant et croyant la pire créature de tout le monde. Sachant très bien que, sans le secours actuel de la forte grâce de Dieu, de laquelle il prévient fortement et accompagne abondamment ses élus, elle ne saurait qu'incessamment tomber au profond du même enfer. Ce qui fait qu'elle emploie sa raison et tout son effort à s'étonner, s'humilier et se confondre au respect de toute créature et en leur présence, non seulement en

considération du rien de son être, mais en la vue présente et au vif sentiment qu'elle a des innombrables torts et injures atroces qu'elle a faites à Sa Majesté infinie. Ce qui l'a tout autant de fois réduite au non-être, si Sa Majesté n'eût voulu, aux abîmes de son infinie miséricorde [200v °] même, servir à ses péchés par son réel et actuel concours. Ce que si elle n'eût fait ainsi, sa créature n'eût été réduite à rien dès son premier péché actuel.

Vérité si abyssale et si perdue au respect de la pauvre créature que ce lui est de quoi la confondre éternellement. C'est cela aussi qu'elle ne perd jamais de vue ni de sentiment. C'est là que *les abîmes s'invoquent les uns les autres*⁵, voyant les mers, tant d'elle que de tous les hommes, réduites au non-être comme ce qui n'a jamais été, dedans l'infiniment spacieuse mer de la bonté et miséricorde de Dieu. Vue tant abyssale que rien ne peut être conçu ni exprimé. Ainsi est-ce là que la créature se résout d'elle-même en l'ordre de toute vue, de toute connaissance, de toute science et de tout don, tant naturel que surnaturel reçu de Sa Majesté, pour ne jamais contrarier par raison à sa très juste et très équitable Justice à l'encontre d'elle. Que s'il plaît à Sa Majesté que tout l'univers s'arme contre elle, c'est la même justice et équité, pourvu qu'en souffrant infinies peines et la mort même, voire en l'éternité, elle évite la coulpe, voire vénielle, et la moindre imperfection sciemment faite et de propos délibéré. Sur tout ceci, elle se défie en se voyant et sentant en expérimentant et croyant, vu qu'elle n'a rien qui soit à elle que la chute et le malheur et l'éternel non-être, d'où elle est incessamment tirée de nouveau à son être pour vivre et refluer en son éternel Principe idéal, par une vie entièrement rangée à son pouvoir, et puis par la même vie la plus étroite, parfaite et divine qu'il lui est possible.

Or c'est d'ici et par ceci que Sa Majesté l'attire à soi par une seconde attraction, tout autrement vive, forte et pénétrante que la première. Car c'est en cet état que la créature est tellement

⁵ Ps 41, 8.

passée en Dieu et si plaisamment pénétrée qu'elle est là éternelle, voire passée en l'éternité, où elle souffre les diverses impressions et notions d'Amour éternel, en la propre région d'Amour, en laquelle vivent et demeurent tous les bienheureux esprits, tant anges que hommes, ici tirés. Mais comme cela n'est pas pour beaucoup de temps, qui est de plus ou de moins, il faut retourner en la région de dissimilitude pour batailler en aimant, je dis, en aimant infiniment. Car ce qui à son retour ne procède point ainsi ne vaut rien. Les raisons de quoi sont infinies, au tout de Dieu et au rien de la créature, mais encore aux raisons d'être mille et mille fois anéantie, si Dieu eût exercé sa justice ; si bien que la créature est très méchante qui fait ce tout à Dieu, et surtout en voulant être quelque chose, voire au respect de qui que ce soit. Ou nous [*espace*] donc haut ou bas, loin ou près, en l'honneur, en l'infamie, au bien, au mal, que nous ne soyons également contenus, sans bassement réfléchir, ni raisonner sur nous-mêmes, mais en Dieu duquel et auquel nous vivons, pour le posséder tout seul pleinement, et pour être mutuellement et réciproquement possédés de lui, comme étant notre éternel et bienheureux centre. Auquel étant parvenus transfus et perdus par la totale transformation de notre volonté et de tout notre appétit en soi, nous jouissons dès ici de la plénitude des saints, en laquelle nous demeurons en grand plaisir et repos d'esprit et de cœur, même au plus fort de nos batailles et de nos croix.

Ce qui est chose si merveilleuse que Dieu prend un singulier plaisir à polir de plus en plus par toutes sortes d'exercices, quoique fort diversement et en diverses voies, tout ce qu'il aime. Que si on veut savoir de certaine science ceux qui lui sont plus agréables en cette vie, qu'on sache et croie assurément que c'est à qui marche entièrement anéanti en sa présence, je dis en la présence de Dieu. Si bien qu'où il n'y a rien, l'humilité par son effet continu, s'il est de besoin, est dans son centre. Car le vrai rien ne peut apparaître aux hommes en soi-même. Mais au lieu du rien qui ne leur peut apparaître, la mort leur apparaît. De sorte que les hommes voient les mourants et la mort, cependant que le

rien leur demeure inconnu, voire même en son possesseur, tant il est profondément abîmé en Dieu. Mais bon Dieu, de qui et de quoi parlons-nous ? Pour mon regard je n'en sais rien. Car ce qui semble parfaitement anéanti veut sentir et entendre, savoir et connaître ; si bien que la voie royale de la volonté, ou pour mieux dire, de l'amour perdu, qui est assez connue et prisée des plus excellents, mais croyez-moi qu'on ne veut pas y vivre perdus, sans se savoir et connaître, s'il est de besoin, je dis sans réfléchir dessus l'excellence de sa voie. Pour mon regard, les choses étant ce qu'elles sont, j'estime que l'humilité ne convient point aux plus excellents saints. D'autant que c'est l'épouvantable [excessive] vertu d'un Dieu fait homme pour l'anéantissement de ses saints à sa suite amoureuse. C'est un excès que je fais en mon abyssale vue, laissant et voyant néanmoins l'ordre d'amour perceptif dedans les hommes tel qu'il est et doit être.

C'est chose étrange qu'il faille que les hommes occupent la sapience en eux de la persuasion éternelle, s'il faut ainsi dire, ne s'employant qu'à persuader les hommes à l'ordre de leur souverain Bien et ce en la circonférence d'infinie ratiocination. Ô pauvres hommes ! Pleurons hardiment notre faible condition, puisque la Sapience même, par le ministère des hommes, ne nous peut approcher de son moteur qu'en se conformant à notre faiblesse. Ce qu'elle fait en l'ordre et la masse de toute la ratiocination qui nous est plaisante et délectable, autant en l'aspect de notre propre bien, qu'au bien de Dieu infini. Et ainsi Dieu se sert de ce moyen dedans les hommes pour, par diverses ascensions et montées, les attirer et élever à soi. Eh bien soit, puisqu'il en doit être ainsi. Mais croyez-moi, c'est indice et argument très certain que le pauvre homme n'est que terre, ne sachant et faisant que ramper, encore qu'il lui semble être oiseau très subtil, en l'éminence et ordre des dons de nature : tout ce qui est moins que rien au respect du moindre degré de grâce faisant agréable, et infiniment plus que la Sapience sensiblement infuse faisant excellemment amour et vertu par les succès de sa continuelle exercitation. Mais quiconque ne saura ce que je dis

sache que je ne parle pas à lui. Que si ce vol est trop haut et trop perdu pour nos enfants, mon dessein n'est ici autre que de leur montrer non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils peuvent bien être en l'infini amour de Dieu, et le leur réciproque au sien, et que tant peu élevés qu'ils puissent être, qu'ils soient très contents en faisant leur mieux, et en attendant de toutes leurs forces discrètement à tout sans considération ni de plus ni de moins pour eux, mais que le désir de Dieu ne les tienne point arrêtés en un état, à fin qu'il n'y ait rien en eux que Dieu non seulement n'accepte, mais qu'il ne consume plus ou moins vivement, plus ou moins tôt ou tard au feu de son Amour infini pour être perdu totalement en sa mer infinie.

La gradation des voies de la Sapience en son ordre universel et particulier est infinie. Si bien que chacun de ces amoureux guerriers ne doit jamais monter du dernier lieu, que son ardent amour ne l'en sollicite importunément, ce qu'il continuera de faire sûrement en cet ordre et moyen, donnant ordre toujours que son amour demeure ordonné, tant en la vue de son Objet amoureux que de soi-même, lequel ne sait ni ne veut le désordre. C'est pourquoi, aussitôt qu'il est pleinement possesseur de l'âme et du cœur, le même désordre en est banni. Les raisons de quoi sont infinies de la part d'amour mutuel.

Vous autres donc, ô saints enfants, à qui je m'adresse, ne vous étonnez pas si par ceci je vous dis et je vous montre beaucoup. Commencez dedans l'ordre des pratiques puis bonnes voies auxquelles vos saints maîtres vous introduisent, et si vous avez mieux de Dieu au-dedans par ses infusions sensibles, ils vous doivent conduire selon ces attractions, se donnant bien de garde de vous faire tort aux voies de Dieu en telle occurrence par leur enseignement, inventions et industries. Se souvenant que, quoiqu'ils suent et peinent après vous pour travailler à votre édification, leur travail sera totalement inutile si la même Sapience ne s'infond et ne s'écoule en vous par son rayon vivifique, fort et lumineux, et n'édifie votre maison, non plus

vôtre comme vôtre, mais la sienne et comme sienne, et jusques à ce que vous n'ayez mérité de Sa Majesté de passer plus ou moins excellentement en elle, par l'amoureuse ardeur de vos enflammés et continuels désirs.

Tirez la circonférence non de loin, mais essentiellement, attendu que tant plus vous procéderez ainsi, plus tôt aussi vous passerez en son amoureuse région, et cela d'une façon et constitution merveilleuse, de laquelle ayant vu et savouré la beauté en vous-même, ou pour mieux dire en elle, vous saurez pourquoi les exercices extérieurs doivent être hors de vous, lesquelles vous exercerez intérieurement sans jamais plus les prendre comme tels pour matière d'exercice ni appliquant nullement votre esprit. D'autant que cela serait vous détourner et vous divertir d'unité, en laquelle vous êtes plus ou moins stablement arrêté par les exercices intérieurs, qui ne sont autre en eux-mêmes qu'amour en soi-même, comme vous expérimenterez dès lors. Cet avis est de telle importance que, si vous ne procédez ainsi, voire dès les premières caresses, par manière de dire, que l'amour vous fera sensiblement, ou pour le moins aussitôt que vous les sentirez plus fortes et plus grandes, que sans cela, je dis en vous exerçant dehors aux matières des vertus comme vertus, vous ne demeureriez toute votre vie que dehors. Et ce pour ce défaut, que personne n'entre en l'intérieur et n'est en effet intérieur. Ce qui est ainsi pour s'en être du tout détournés sur ce que les exercices de dehors leur ont semblé plus beaux, plus excellents et plus méritoires. Ce qui ne convient qu'aux mercenaires et infidèles.

Chapitre 17. Les industries de l'âme, et la conduite que Dieu tient sur elle pour l'élever à l'état d'amour pur

Dieu éternel et infini ayant résolu de toute éternité de sortir hors de soi, sans toutefois sortir, a produit par cet écoulement et par cette seconde sortie une infinité d'effets en la bonté et en l'amour de soi-même et de son incompréhensible excellence, créant selon ses divines et éternelles idées tout ce grand monde, tant visible et inférieur que supérieur et invisible. C'est cet univers qui manifeste évidemment l'incompréhensible bonté, amour et perfection de son Auteur, de son origine et de son principe, spécialement les anges et les hommes qui accomplissent et perfectionnent cet ouvrage ou, pour mieux dire, qui en sont l'accomplissement et la perfection. Car si tout ce qui est du monde inférieur est si admirable qu'il montre évidemment par ses propriétés visibles et par ses effets l'excellence de son Auteur, combien le même Créateur de ce grand Tout s'est-il montré plus admirable dans ces invisibles substances, dans leur existence, conservation et perfection, en l'état de grâce et de nature ? Ce sentiment présupposé, il est facile d'admirer par amour profond, voire excessivement profond, l'amour et la bonté de l'amour et de la bonté même, en sa propre source, qui est Dieu éternel et infini.

Or cet amour, étant vu en son essence éternelle, est multiplié en ses effets de création, de conservation et de rédemption, et tout autrement en ceux-ci, tant à l'égard des élus qu'à l'égard des purement appelés. Effets qu'il produit par son exubérante grâce, qui va sortant de la vive source de sa divine bonté désireuse de se communiquer, mais qui paraissent bien plus amplement dans la consommation de son ouvrage, joignant par participation l'effet à sa propre cause, c'est-à-dire la créature intelligente à son divin et amoureux Objet. Cela étant ainsi, cet amour et cette infinie bonté ne peut et ne se veut récompenser que par une bonté et amour réciproque, et par une imitation vive, ardente et

continue, qui ne s'alentisse⁶ jamais dans son action vigoureuse en son désir et en son appétit, même dans ses plus langoureuses, pénibles et angoisseuses détresses.

On prendra donc à tâche cet exercice d'amour, y réduisant le corps et l'essence en sorte qu'ils soient incessamment tirés, si faire se peut, au plus pur et profond de l'esprit. Il faut s'enflammer incessamment à cette pratique d'amour, et imiter au plus près de notre pouvoir l'amour et la bonté excessive de notre Auteur qui est Dieu, lequel, par de si plantureuses communications de soi-même, nous a hautement défiés en sa similitude, et qui ne peut désirer moins pour nous que cette ressemblance et la déification.

L'amour encore, quoiqu'un en essence, a plusieurs noms et degrés en l'homme réformé, à cause des divers effets qu'il lui fait ressentir, et qui font monter l'âme à son inaccessible principe, comme par un escalier à divers étages et degrés. Entre ces degrés l'amour *intense et profond* est un des principaux par l'exercice duquel on mérite de monter les autres étages plus sublimes, auxquels étant parvenu par ses labeurs affectifs et par l'entière consommation de soi-même, on peut alors se reposer et cesser de toute opération laborieuse et difficile. Car à mesure du progrès que l'âme fait en la vie de l'esprit, moyennant les influences, soit sensibles soit secrètes, de Dieu illuminateur de ses fidèles amants, l'amour se subtilise et se simplifie, de sorte qu'on s'exerce facilement et sans labeur. De plus, il est tout manifeste que Dieu opère en nous selon la qualité de nos exercices : s'ils sont vifs, ardents et continuels, il se communique à nous à proportion de notre ardeur et de notre activité ; et alors ses influences divines sont si fréquentes et si abondantes que l'âme, conformément à son activité, se trouve entièrement ornée de toutes les vertus et des sept dons du Saint-Esprit, sans qu'elle s'en aperçoive, par manière de dire.

⁶ *s'alentir*: se rendre plus lent

La manière de cet amour ardent et vigoureux est courte et facile. Sa matière est l'aspiration continuelle et amoureuse, qui, pour être parfaite, demande d'être si continuellement et si vivement exercée qu'elle devienne aussi facile que le respir. Elle a plusieurs degrés, qui sont tous réduits et distingués en quatre principaux, c'est-à-dire quatre principales industries. La première est d'offrir à Dieu soi-même et tout le créé, et plus, si faire se peut, en abstraction. La seconde est de demander ses dons en lui et pour lui-même. La troisième est se *conformer* à lui par une pleine et entière *conformité* de tout soi, très haute, très parfaite et très amoureuse, et le désirer pour toutes les créatures capables de ce si haut amour. La quatrième est *s'unir*, ou amour *unitif*, qui est un degré de transcendance contenant les précédents en souveraine éminence. Non que les précédents degrés ne soient faits en union profonde et parfaite, selon le progrès de l'âme en cet exercice ; mais en ce dernier degré, l'âme n'a aucun sujet ni matière que *l'union* même, pour aller à son Bien-Aimé.

Voilà les quatre degrés ou principales matières de l'amour actif de l'épouse, qui va par cet amour vigoureux à son Époux : j'en pourrais dire quelque chose ci-après ; mais pour maintenant, je m'arrêterai à montrer selon mon pouvoir les effets des divins états et succès de ce très noble exercice de l'âme fidèle, afin de lui persuader d'entreprendre cet exercice dès le commencement jusques à la fin, et que, par la consommation active des moyens d'icelui, elle arrive à une autre consommation plus parfaite de soi-même en Dieu. Ce sera alors entrer d'un abîme de profonde jouissance en un autre abîme de jouissance qui est d'une infinie profondeur. Je veux dire en l'abîme final et objectif, où tout le sujet sera entièrement perdu et abîmé d'infinies délices en son abyssal et éternel Principe.

En effet, par la vive et continuelle pratique de cet amour, l'âme montant par ces susdits degrés reçoit (selon le progrès

qu'elle y fait) des caresses de Dieu, des in-tractions⁷ et des écoulements si vifs et si efficaces de son amour très simple, très délicieux et enflammé, que son appétit est de plus en plus excité à la perpétuelle jouissance de son savoureux Objet. Duquel se trouvant très étroitement embrasée, elle ne sait que faire pour aucunement répondre à ce torrent débordé d'amour, qui la tient étendue et dilatée dedans le fleuve des délices objectifs de son Objet infini. En cet état de délicieuse et très simple ébriété, sa capacité apéritive, qui est son inclination jouissante et active, s'ouvre et s'anime de plus en plus à la jouissance de ces divins amours en son cher et unique Époux. Et lorsqu'elle voit tout son pouvoir annulé au feu de la compréhension incompréhensible de son bienheureux Objet, elle succombe sous l'état de cette attrayante beauté, qui s'efforce toujours de plus en plus de la combler de son exubérance divine, redoublant à cet effet l'activité de son trait lumineux.

Mais comme ceci ne dure pas toujours, Dieu se retirant (quant à son influence sensible et jouissante) de son Royaume déjà sanctifié par la jouissance de ce délicieux et divin Objet, l'âme est contrainte de retourner de nouveau frapper à la porte, et ne cesse cette douce et amoureuse impulsion jusques à ce qu'elle soit une autre fois reçue dans le sein amoureux de son très aimé et très chaste Époux. Alors le succès⁸ lui est beaucoup plus favorable que le passé, et elle est plus tirée, plus étendue et plus capable de la jouissance de ses amours en l'essence même de Dieu, en qui elle est totalement transfuse et transformée. Ainsi les avènements de l'Époux succédant les uns aux autres approfondissent l'âme, et la tirent à plus grande jouissance et simplification et à de plus grandes délices en son amoureux Objet; et dans cette divine opération, les puissances de tout l'homme reçoivent leur lustre et embellissement souverain par le

⁷ *in-traction* : attirance intérieure

⁸ *suais* : ce qui arrive, survient (bon ou mauvais)

succès de ces profonds attouchements, accomplis de tous points, pour l'entier et singulier plaisir de l'Époux.

[...]

Pendant cet effet d'amour et de délices, elle agit si simplement, si intimement et si secrètement en ses opérations que, dans ce jeu d'amour simple et simplement actif, elle semble être sans action ; et à peine saurait-on exprimer cette expérience, sinon grossièrement et basement, et d'une manière très éloignée de la perception de cette jouissance objective, affective et effective, de l'un et de l'autre amant. Car d'en écrire comme les mystiques plus diserts que moi ont écrit, ce serait user de redites, et faire en quelque façon éclater sa lumière aux dépens d'autrui : ce que je me suis dès le commencement résolu d'éviter autant qu'il me serait possible ; d'autant que ces écrits ne sont ordonnés à autre sujet que pour une pure et simple méthode du vrai et parfait amour, laquelle pratiquée d'un excellent esprit, sera beaucoup efficace pour porter l'âme à l'usage de ces moyens, et fera voir naïvement le bien qui lui en doit arriver. Ce que j'ai fait à dessein de l'animer à la jouissance de l'Époux très cher et très unique de nos âmes.

Il y a encore, outre ceci, d'autres degrés d'union auxquels l'âme pourra parvenir par le moyen de nos soliloques, et pratiques d'aspirations vigoureusement et amoureusement exercées. Pour cela, elle aura plus besoin d'un amour grand et enflammé, spécialement au commencement de cet état, que de beaucoup de science et de connaissance de Dieu et de ses divines perfections. Il suffit, et même il est ici comme nécessaire, d'être totalement ignorant, pour faire progrès en l'abîme de l'amour transformant de l'essence divine. Car en vérité les profondes considérations et les hautes conceptions et spéculations théologiques ne font qu'appâter la puissance intellectuelle. Par conséquent, il y a une infinie distance entre l'aspiration entière et profonde et la

considération telle qu'elle soit, même des choses plus internes et appartenantes à Dieu.

Il est vrai que ce chemin et cette voie d'amour est pénible et laborieuse en son commencement, mais elle est douce et facile après quelque temps, et puis par succession, très douce et très facile, vu qu'elle se fait par simple et enflammé regard, et par des conversions courtes, essentielles et muettes, signamment⁹ au temps de la totale soustraction que Dieu fait de soi, et du concours efficace des puissances actives en l'âme. Et cet exercice a cela d'excellent que, ni dans son action dilatée, ni dans l'activité de ses amoureux et simples regards, il ne permet aucun entre-deux entre l'âme et son bienheureux et divin Objet, la tenant toujours fixement attachée, unie et collée à lui en quelque temps que ce soit, et ne lui permettant pas de s'en séparer pour un seul moment.

[...]

Puisque l'âme doit être unique et une dans sa totale réfusioin en la mer sans fond ni rive de son origine éternelle, elle doit par conséquent vaquer uniquement à (88) Dieu, être attentif à lui, et ne cesser jusques à ce qu'elle soit entièrement perdue et écoulée en lui. Lors donc qu'il lui faudra psalmodier en public, l'amour, ou pour mieux dire son Époux, lui apprendra facilement à soupirer et à s'écouler en lui ; le sens de tous les versets l'animerà à cette pratique, et lui fera jeter des regards et des soupirs suréminents en Dieu. Cette façon d'agir si enflammée contient en soi éminemment et essentiellement tout ce qui ne saurait jamais être dit et écrit des louanges et grandeurs de son Époux. Et cela semble quasi le dernier terme de l'action appétitive, ou de l'appétit agent, en son unique Objet. Cette manière de tendre à Dieu par aspiration ne peut admettre aucune distinction entre un temps et un autre, entre un jour et un autre jour, ni entre le bon et le meilleur ; elle est aussi sans multiplicité d'exercice, procédant

⁹ *signamment* : spécialement

toujours également à son action enflammée, qui tire et ravit l'âme totalement hors de soi-même en son Objet éternel, infini et incréé.

Or, quoique nous ayons dit que l'humanité et la divinité ensemble du Sauveur doive [nt] servir d'objet et d'exemplaire à l'âme son épouse, pour être de tout point perpétuellement imité en son image extérieure et intérieure, néanmoins elle pourra souvent, et quand il lui plaira, prendre son Époux pour objet selon sa seule divinité. Le regardant comme un Dieu seul, incirconscrit et infini, contenant en unité de nature toute la très sainte et sacrée Trinité en distinction, toute tirée, engloutie et absorbée en sa même unité, en l'amour et par l'amour de la troisième Personne¹⁰, produite par la fécondité de son principe naturel, éternel et unique.

Mais il faut savoir qu'encore que je semble donner une méthode déterminée à cet exercice, cela n'a lieu que pour ceux qui le commencent ; et les mystiques n'ont entendu d'y établir cet ordre qu'afin de le rendre plus méthodique et plus facile. Car il est permis à quiconque s'en sert d'agir selon le degré de son amour actif sans qu'il importe comment, combien ni en quoi, pourvu que son activité soit vigoureuse, enflammée et détachée des sens, et sur quelque sujet et matière que ce soit, pourvu qu'elle soit d'amour unitif.

Néanmoins il faut se donner de garde de violenter et altérer ses forces naturelles, en exerçant cette action trop aux sens ou par le sens, d'autant que l'âme mettrait grand obstacle et entredeux entre l'Époux et elle, et se rendrait par ce moyen inapte et inhabile à son entière, prompte et parfaite union, outre d'autres grands inconvénients qui lui arriveraient. Il faut que les élévations soient plutôt du plus intérieur que du pur sens animal, car vouloir enfermer et emprisonner Dieu dans le pourpris¹¹ du sentiment

¹⁰ *la troisième Personne* : le Saint-Esprit

¹¹ *pourpris* : enceinte, habitation

animal, c'est grandement se tromper. Ce n'est pas là que consiste le suprême bien de l'épouse : c'est en l'action vigoureuse séparée et abstraite du sens, unissant par sa force l'esprit et le sens à son suprême et déifique Objet.

Néanmoins au commencement de cette exercitation et lorsque les objets contraires s'efforcent d'occuper le siège de l'Époux, il est bon de se faire un peu de violence, jusques à ce que l'on ait surpassé le sens et ses imaginations ; et même de ne point cesser d'agir ainsi amoureusement, jusques à ce qu'on se sente surpassé et immédiatement uni à Dieu. Que si ces sentiments bestiaux étaient trop importuns et trop forts à surmonter pour un coup ou pour quelque temps, on pourra différer ce violent combat jusques à ce que l'on ait un peu repris nouvelles forces, pour les affaiblir de nouveau avec même vigueur qu'auparavant, ne cessant de se comporter ainsi en cette seconde ou troisième action, jusques à ce que l'on en ait le dessus. Ô contentement insigne ! Ô délices incompréhensibles de l'Époux et de l'épouse animée à ce combat par sa divine présence ! Il semble à la vérité quelquefois bien éloigné d'elle, mais elle jouit toujours du bien de sa victoire et de sa secrète présence, qui la meut à cette action par un secret contentement, et par une force cachée en lui et pour lui-même.

Quand on aura fait quelque bon progrès en cette exercitation d'esprit, par aspiration formée et vigoureusement dilatée, on pourra se plonger et s'écouler en Dieu par un simple et vigoureux regard, contemplant la beauté de l'Époux comme en lui-même, par-dessus toutes formes et similitudes. Pendant cette action intuitive et jouissante, on sera totalement perdu et fondu en l'unité divine ; et cependant (qui est fort peu de temps) l'âme se renouvelle totalement et reprend nouvelles forces pour s'employer derechef à son action intérieure.

Or le temps de cette intuitive et simple (89) introversion est fini quand l'âme se retrouve du tout revenue aux sens et aux objets sensibles dont elle se voit environnée ; alors elle

commence son action active formée et dilatée selon la mesure et proportion de son degré. Toutefois, à cause de la distance de ces deux extrémités, elle se sent avoir grande force pour agir, mais avec peu d'efforts ; et par ce moyen, elle se reguinde¹² au même état et degré dont elle est déchuë. Heureuse et infiniment heureuse l'âme attentive à cet exercice d'amour ! Car elle mérite de goûter et de savourer au plein de son vaisseau les savoureuses délices du même amour, qui va s'écoulant de son Bien-Aimé en elle, par diverses saillies, communications et effets.

J'ai dit ci-devant qu'il semble à l'amante que son Époux ne s'absentera jamais d'elle ; et cela est vrai, vu l'éminence de ses ravissantes et divines délices par-dessus celles des précédents états. Car il faut bien croire que l'âme, aux précédents degrés et états de sa conversion, a passé toutes les soustractions et suspensions occurrentes, tant pour la preuve de sa fidélité que pour apprendre combien elle doit être éloignée d'elle-même et de son propre intérêt, en l'amour simple et nu de son Époux.

Or, quoique je me sois dilaté sur ces plaintes et lamentations, il faut que je dise encore que souvent en faisant ainsi, elle se sent et se trouve suspendue tout d'un coup à son action plaintive, et toute obténébrée¹³ et réduite au sens, n'ayant non plus de pouvoir qu'une statue de s'élever par plaintes. Alors elle est comme en un enfer, aimant mieux, s'il était à son choix, mourir que de vivre ainsi misérablement destituée de tout pouvoir de manifester à son Époux comme elle voudrait les infinis regrets qu'elle ressent pour son absence. Mais elle se laisse patiemment tirer et conduire par une très secrète résignation qui réside au profond de l'esprit, moyennant les habitudes infuses et acquises de toutes les vertus, lesquelles y sont résidantes comme en leur source fontale, et embellissent et ornent l'esprit des effets de ce simple, nu et

¹² *Reguinder* : guinder de nouveau ; *guinder* : lever en haut.

¹³ *obtenébrée* : enténébrée

patient amour, destitué de toutes actions quant aux puissances actives.

Ici le rien, l'indifférence, la désappropriation, la conformité, l'humilité et la transformation déifique de l'épouse reluisent, en ce qu'elle est résolue de suivre perpétuellement toute nue son Époux tout nu sur la croix. Tout nu, dis-je, au-dedans de lui-même, et tout dénué du pouvoir actif de ses sacrées puissances. De sorte qu'il était tout autrement crucifié en esprit que son corps ne l'était sur la croix. En cet enfer, dis-je, et partout ailleurs, l'amante, pour le comble de sa totale perfection et pour se consommer entièrement, se sait bien servir de la suprême résignation interne de l'esprit. On l'appelle ainsi parce qu'elle a son action et sa fruition au plus profond de l'esprit, et qu'elle n'use d'aucun instrument séparé de son sujet ; mais l'éclairant par-dessus le sens et par-dessus le temps en l'éternité, elle se perd totalement au Tout incréé où succombe le rien créé. Et cela par le non-vivre, le nonvouloir, le non-pouvoir, le non-agir, le non-pâtir, étant, dis-je, l'épouse comme au milieu de ces extrémités sans aucune satisfaction d'elle-même, l'acte réflexe lui étant ôté, pour ne pouvoir discerner pour lors son état, ni comprendre l'éminence de son élévation. Cet état ou cette exercitation est inférieure pour l'ordinaire aux derniers états exprimés ci-dessus.

Telle âme est aussi abstraite de la vie et de tout ce qui se fait à l'extérieur, comme si elle ne vivait point en un corps mortel. J'entends pour elle et quant à elle, et non pas pour autrui, signamment si elle est chargée de la conduite de quelqu'un. Elle voudrait bien ne parler jamais, sinon de ce qu'elle voit, sent et goûte au-dedans, et comme elle voit ne le pouvoir commodément faire, ce lui est une mort. Néanmoins, si elle voit parler de choses joyeuses et indifférentes, elle les approuve pour la récréation d'autrui, *se faisant toutes choses à tous*¹⁴. Comme elle est souvent nue, destituée et pauvre des dons de son Époux selon

¹⁴ I Co 9, 22.

les sens, elle ressent fort bien les incommodités de la vie ; mais sachant qu'il ne se peut faire autrement, puisque son Époux même les a ressenties et supportées jusques à la mort de la croix, elle surmonte facilement à l'activité de son amour, et se guide par le vol subtil de son trait pénétrant, amoureux et enflammé, dedans le sein suressentiel de son Époux.

Là elle se tient à couvert, et elle se plonge et s'abîme en l'efficace et melliflue¹⁵ faveur qui, quelquefois interrompant ce temps d'affliction, la noie et la submerge toute de délices divines, dans les étroits et amoureux embrassements de son très divin, très cher et très unique Époux. (90) Telles âmes s'exercent toujours et partout en leur unique Objet, clairement et fervemment, c'est-à-dire en raison amoureuse, et en amour par-dessus la raison, l'appréhension et la discrétion. Et tout cela en très simple ou plutôt en déiforme intention, qui en la force actuelle de son degré éminent, ne fait point de distinction entre le sujet et l'objet.

J'ai encore dit que l'âme s'émeut au commencement de cette exercitation, *en amour intense*. Je l'appelle ainsi à son égard, parce qu'elle brûle efficacement, en tout son appétit actif, de l'amour suprême et parfait de son Époux. Il est aussi dit *profond*, non de la part de l'âme, mais de la part de Dieu, qui nous a ainsi profondément aimés d'une profondeur très profonde, nous autres qui sommes, quoiqu'indignement, ses très chères et très désirées épouses. Il est appelé profond en son objet originaire et essentiel pour nous et envers nous, voire aux anges et autres esprit célestes ; d'autant que le créé, ni par son action active, ni par son appréhension conceptive, ni par sa simple contemplation jouissante et intuitive, soit en la gloire, soit en l'état de la grâce consommée, n'en peut atteindre le fond que d'une infinie distance.

¹⁵ *melliflue* : abondante en miel

Il faut remarquer qu'en certains degrés de ces exercices amoureux, les mains de l'épouse se trouvent distiller la myrrhe¹⁶, non telle quelle, mais la triple myrrhe, ainsi dite parce qu'elle est très précieuse, très fine et très odorante. Ce qui est véritable de tout point, en ce que l'âme est tellement abandonnée des créatures, et ce semble de Dieu même, que les diables et les hommes lui courent sus à même temps, par toutes sortes de tentations et d'afflictions possibles. Et ce qui est le pis, c'est, comme j'ai dit ailleurs, que Dieu son Époux s'enfuit d'elle et lui dit : « Je ne te connais point, je ne sais qui tu es, toute ta vie m'est inconnue, et tu ne mérites pas les biens de simple nature que je donne libéralement à tous. » Alors l'épouse se trouve entièrement attachée au gibet langoureux d'amour nu, privée de tout secours, et comme suspendue entre le temps et l'éternité. L'âme qui a expérimenté ces angoisses infernales sait ce que c'est, et s'il est possible de l'exprimer par raisons et similitudes.

Cependant ces amoureux exercices font de la totale, entière et inséparable union de l'âme avec Dieu son Époux [une] union qui est par-dessus l'union commune, laquelle unit par sa force active deux sujets en un. Car par-dessus cela infiniment l'âme est unie en unité suessentielle, par une entière transformation d'amour en son Amant. C'est pourquoi on ne parle point ici, sinon en passant et comme de loin, de la vie profitante et de la vie parfaite appartenantes aux précédentes exercices, laquelle a eu ses degrés d'aspiration propre, et qui a orné de perfection l'unité plus basse du cœur de l'épouse. D'où on peut voir combien l'exercitation d'union ou d'unité transformante est abstraite et épurée des formes basses et matérielles des créatures ; et combien au contraire elle doit être simple en ses sentiments spécifiques et en ses formes dilatées.

Il n'est pas possible que celui qui s'exercera fidèlement dans ces pratiques ne voie et ne sente l'effet de cette vérité en

¹⁶ Cf. Ct 5, 5.

expérience. Voire, s'il est fidèle en cette exercitation, il se sentira souvent tiré et comme extasié par aspirations transcendantes et anagogiques, du tout hors de lui-même ; là où il sentira combien le plaisir est excessif de se fondre et se liquéfier, de se plaire et se complaire en la douce et regorgeante affluence des délices du sein suressentiel de l'Époux, lequel est son paradis total et qui semble avoir résolu de se fondre et verser totalement en elle, pour l'abîmer d'amour et de délices divines en lui-même, qui est son propre Objet originaire et éternel, au-delà du temps et de l'éternité.

Ceci néanmoins n'est ni la profondeur ni la hauteur des suréminences qui se pourraient atteindre par ceci même. Mais pour cette heure il n'est requis autre chose que de bien et fidèlement s'adonner à cette pratique, ni trop lâchement ni trop sensiblement, comme nous l'avons dit, se servant pour un temps de tout sujet inflammatif qui se pourra rencontrer, durant quelque temps, jusques à ce qu'on y soit habitué ; et par après il faudra commencer cet exercice selon la méthode des quatre genres d'aspirations que nous avons spécifiés et établis pour en être la base et le fondement. Que si on se comporte fidèlement en cela, on pourra sans beaucoup de secours humain arriver à l'ornement et jouissance de la vie suressentielle de l'Esprit, en perpétuelle jouissance et contemplation de Dieu infini, hors du créé et pardessus l'action, en sa jouissance même, en suraction et en surpassion. (91)

Or comme j'ai dit ci-devant, encore qu'ici nous semblions déterminer quelques genres et matières d'aspirations, cela néanmoins n'aura pas lieu, quand on sera bien exercé et instruit en cette divine pratique au degré susdit de suprême illumination. Alors l'âme se pourra laisser emporter et transporter au mouvement et désir de son amour impétueux, et sur tout sujet qu'il lui plaira. Mais son sujet ne sera jamais autre qu'en son même Objet infiniment désiré, faisant voir à son divin Époux qu'elle est infiniment animée, passionnée et agitée de son unique

et simple amour. Je dis bien plus : qu'en l'éminence ce degré, l'épouse est perdue et abîmée entièrement en son Époux, où elle est un avec lui-même, en sa charité très infinie et très simple, par-dessus son simple amour, en quelque simple moyen.

Les âmes qui tendent par leur vigoureuse et amoureuse action à ce degré, et qui par leur fidélité y parviennent, sont déjà grandement illuminées, et leur est impossible de sortir à l'action, sans le su, l'ordre et le fait de raison illuminée. Elles sortent comme, quand et autant qu'il est nécessaire aux vertus communes et qui concernent le bien du prochain. Elles vont par ciel, par mer et par terre sans danger, et avec une très grande lumière et utilité, éclairant ceux avec qui elles ont à traiter. Elles tiennent en toutes choses et toujours le milieu, tant en elles-mêmes qu'aux autres, qui est beaucoup dire, car cela présuppose une grande lumière acquise. Davantage, elles jugent tout et ne sont jugées de personne, pour la même raison que j'ai alléguée, et ne peuvent être vraiment connues que de leurs semblables, c'est-à-dire de ceux qui ont et qui font même exercice qu'elles. *Car toute la gloire de la fille du roi, c'est-à-dire de l'épouse déifiée par l'Époux divin en lui-même, procède du plus intérieur fond de son esprit* ; et ceux qui gisent au-dehors pour s'y reposer, cherchant repos hors de l'Époux, par les choses sensibles qui lui appartiennent, n'atteindront et n'arriveront jamais au propre fond de leur âme, où l'Époux fait sa résidence. Outre qu'ils ne savent ce que c'est que le fond intérieur ni les simples et confidents exercices, qui n'ont source, vie ni vigueur que d'amour en amour.

Au surplus, ces personnes adorent les jugements inscrutables de Dieu, ès choses tant prospères qu'adverses, qui arrivent tant à elles qu'à autrui, par sa Providence divine. Elles les adorent, dis-je, comme lui-même, sans distinction ni différence, ce qui est être immobile en l'Époux comme l'Époux même. Bref, elles sont tellement plongées et perdues en la divinité de leur Époux, soit en l'abondance, soit en la disette et destitution de son concours sensible, qu'il est impossible aux créatures de les trouver. Qui les

voudrait toucher toucherait aussitôt Dieu même leur Époux, infiniment jaloux de la pureté et du bonheur de cette très chère et très pure épouse. Voilà comme quoi l'épouse fait paraître sa lumière acquise dans les rencontres, en sagesse et en ces paroles, agissant, pâtissant et se comportant à guise d'un flambeau lumineux enfermé en un corps transparent, pour l'illumination d'autrui ; ou bien comme le soleil, qui darde ses rayons au travers d'une vitre bien claire et transparente.

Chapitre 22. De l'amour unitif et de l'raison par voie mystique. Et comme cette voie est opposée à la scolastique.

Ceux qui ont la connaissance de Dieu à suffire et qui sont simples en leur exercice, autant qu'ils peuvent, devant Sa Majesté, se doivent médiocrement¹⁷ forcer à former des aspirations essentielles, tantôt sur ses bienfaits universellement, tantôt sur quelqu'un d'iceux, tantôt sur l'Amour et sur ses effets. Faute de cela, on demeure oisif, ne sachant¹⁸ à quoi s'attacher, à cause de sa nudité et impuissance d'agir. Mais ce n'est pas tant impuissance que manque à la volonté de se bien appliquer aux sujets et aux matières propres à l'enflammer. Car elle ne doit pas demeurer sans attache à quelque moyen, faute d'action convenable pour se bien occuper de Dieu au-dedans de soi.

L'exercice d'aspiration n'est pénible qu'au commencement, et à mesure qu'on en acquiert l'habitude, on la trouve facile et sans peine. Mais ce qui ne coûte rien est peu estimé : c'est être amplement récompensé de sa peine que d'avoir la noble habitude d'amour en lui-même et une très grande facilité d'aimer. Au commencement, on prend sujet de toutes choses visibles d'aspirer à Dieu ; et puis après, l'aspiration se va étrécissant peu à peu, et contenant la vérité réduite d'une manière plus essentielle, conformément à l'appétit de la volonté. Si bien qu'à mesure qu'on reçoit les splendeurs et les profonds attouchements de Dieu, qui sont et contiennent diverses manifestations de sa grandeur et beauté, et de sa longueur et profondeur, avec la science et connaissance expérimentale du rien de la créature, l'âme se trouve plus que jamais désireuse, intérieure et active, mais sans labeur, se sentant et se voyant perdue, fondue et réduite dans l'immensité de ce feu dévorant ; et là, surpassée et perdue d'elle-même en son éminente élévation et constitution, elle ne vit

¹⁷ Se dit pour *peu*, sans jugement de valeur.

¹⁸ « À faute de quoi je dis : de se forcer là-dessus, on demeure oisieux et à rien ne faire, ne sachant » [R].

plus d'autre vie que de la vie de Dieu, qui l'anime et l'agite de son Esprit.

Ceux donc qui ont disposition pour cet exercice d'aspiration se doivent forcer médiocrement, jusques à ce que leur aspiration, plus étroite que large, leur soit douce, sensible et savoureuse ; et s'accoutumant ainsi à ce laborieux exercice, ils pourront prendre le large de toutes matières propres à enflammer la volonté, et particulièrement celles des bénéfiques divins, afin de se rendre plus féconds à aspirer par colloques enflammés.

La manière de produire ces aspirations consiste en certaines exclamations, interrogations et demandes de l'amour, de l'union, de la perfection, et de choses semblables. Ce que l'on continuera de faire en l'ardeur de son appétit enflammé, selon l'exigence des sujets sur lesquels on s'exerce. Les livres mystiques sont pleins de ces dards amoureux, et il n'est pas besoin d'en former ici : c'est assez que vous sachiez que la bonne aspiration ne compatit point avec l'imperfection volontaire. Ces dards vivement enflammés pénètrent le cœur amoureux de Dieu, et l'obligent à s'écouler en nous. Ils nous ravissent de lui et en lui d'une ardeur et impétuosité indiciblement douce et [287 r °] savoureuse ; et par cette expérience on apprend comme quoi l'amour suffit à soi-même, et qu'étant une fois acquis, il n'a plus besoin d'art ni de préceptes. Car étant vif et lumineux, il est aussi très fécond et très instruit par l'onction vivifique du Saint-Esprit, qui le verse abondamment avec soi-même¹⁹.

¹⁹ Autre paragraphe à apprécier dans son jaillissement : « ...enflammés. / Au reste, l'ordre des courtes, étroites et réduites aspirations est interrogatoire par vives exclamations des flammes, interrogations et demandes de l'amour, de l'union, de la perfection et de toute semblable chose à Dieu, et qu'on continuera de faire en l'ardeur de son appétit enflammé, à mesure de la vérité de son amoureux appétit de Dieu, et le tout en l'ordre des matières concernant la perfection du même amour, pour la vraie et immobile stabilité. / Tous les écrits des mystiques sont pleins de toutes les sortes des dards amoureux, si bien qu'il n'est ici en besoin de vous en former expressément. Mais c'est assez que vous sachiez que la bonne aspiration ne compatit point avec l'imperfection volontaire, attendu qu'elle est pratiquée de dards vivement enflammés, pénétrant le cœur amoureux de Dieu, qui le contraignent de se

Encore qu'au commencement de cet exercice, on ne sente pas son cœur excité ni enflammé des dards qu'on élance vers Dieu, l'occupation n'en est pas moins bonne et sainte, et si on s'y applique vivement, on se sentira enfin tiré au-dedans, et ému de l'Amour divin. Cette occupation ne bande point la tête : elle affecte le cœur selon l'état de celui qui s'exerce. Mais il faut en ceci, surtout au commencement, manger son [287v^o] pain à la sueur de son visage, se souvenant que l'Amour n'a ni paix ni repos, s'il ne voit son Objet, s'il ne lui parle, et s'il ne se sent pas parfaitement uni à lui. Il abhorre le dehors et la dissemblance avec lui comme la mort. Bref, tout son plaisir et toute sa vie sont en lui seul et il lui dit souvent : *mon cœur et ma chair se sont réjouis au Dieu vivant*²⁰ ; ils s'y réjouissent et s'y réjouiront à jamais.

Il est donc très à propos que l'on épanche son cœur, plutôt en l'effet d'un véritable et fidèle amour que par aspiration recherchée et apprise dans les livres. C'est le moyen d'acquérir plus facilement l'Amour en lui-même. Néanmoins, plutôt que de demeurer oisif et stérile, on pourra recourir à celles qui sont couchées dans les livres mystiques, les digérant comme si on les avait formées pour soi-même.

Or c'est par l'Amour en lui-même que l'âme vivement touchée désire se joindre étroitement à Dieu²¹ ; et c'est ce que

vivement écouler en nous, nous ravissant de lui et en lui, d'une ardeur et impétuosité plus ou moins grande et indiciblement douce en saveur [f^o287r^o] savoureuse. Ce qu'expérimentant par ceci, vous saurez en quoi et pourquoi amour suffit à soi-même. »

²⁰ Ps. 83, 3.

²¹ « ... apprises dans les livres. De quoi, vous dis-je, vous recevrez et ressentirez un double effet, pour par cela plus facilement pouvoir acquérir l'amour en soi-même, pour lequel vous vous travaillez amoureuxment. Néanmoins plutôt que demeurer oisieux et stérile, vous pouvez recourir aux écrits, que vous vous rendrez vôtres, les digérant comme si vous les aviez formés de vous-mêmes. Enfin regardez de vous affecter le cœur, par les aspirations de moindre forme que vous pouvez, car moins [f^o288r^o] elles ont de forme, plus elles sont vives en affection vivement de cœur. Enfin soyez discrets en cet exercice, pour le plus et le moins, pour ne vous excéder en cela, et pour ne faire aussi trop peu d'une activité languide et remise.

nous entendons par la concision et réduction de l'aspiration enflammée sous peu de paroles et de formes, qui n'est quasi que le mot d'*Amour*. Cet Amour pousse ses ardentes et vives flammes de tout soi. Et par ce moyen s'allume vivement en l'âme un feu divin, en suite du flux amoureux, enflammé et embrasé dont Dieu l'anime et la tire vivement au-dedans.

Le dessein de Dieu en cela est de la perdre, la fondre, liquéfier et résoudre en toute cette immense fournaise d'Amour, afin qu'elle y vive désormais de sa très douce et très délicate vie. Aussi n'a-t-elle point de repos qu'elle n'ait acquis ce noble et divin Amour, et reçu la grâce qui le produit efficacement ; et Dieu le lui verse, pour ainsi dire, à gros bouillons, pour entièrement dévorer et consommer son intime amante. Laquelle répond de toute son action et de tout son effort à l'Amour qui l'attire et la ravit en lui pour l'unir et la transformer pleinement et parfaitement en lui-même.

C'est là que l'âme jouit des ineffables embrassements, de la grandeur, de la bonté et des secrets ineffables de ce Dieu d'Amour, qui l'entraîne en son abîme ensuite de sa fidèle activité à lui répondre selon son total. En ce degré d'illumination et de jouissance, l'âme est vraiment plongée et baptisée au fleuve du feu très délicieux du Saint-Esprit, où elle est remplie de secrètes et délicieuses notions de tout ce qui touche et appartient à son suprême lustre, et à la beauté, splendeur et immensité de Dieu. Ainsi cet exercice d'aspiration devient par succession de temps très puissant, très fort, très noble et très subtil en son opération ; et la créature s'en sert convenablement pour s'élever et se fondre au feu d'amour.

/ Or c'est par l'amour en soi-même que l'âme, touchée vivement d'amour, désire se conjointre étroitement à l'amour même incréé, qui est Dieu » (omission).

Cette voie est bien appelée voie mystique, parce qu'elle est inconnue et cachée à ceux qui gisent un long temps dedans les sens, et s'élèvent à Dieu comme ils peuvent par la connaissance des choses (124) sensibles, moyennant l'opération active de leur entendement. Encore serait-ce beaucoup si, sans se rechercher eux-mêmes, ils s'appliquaient à le connaître autant qu'il est possible en cette commune voie, joignant à cela des affections enflammées, sans s'arrêter à leur intellectuelle connaissance et à leur subtile spéculation, qu'ils appellent contemplation, laquelle les satisfaisant beaucoup, les appâte et les délecte de Dieu à la vérité, mais le plus souvent en eux-mêmes, et non en lui ni pour lui. Aussi ne sont-ils élevés ailleurs qu'en leur nature, qui, leur donnant certains goûts dont ils sont grandement satisfaits, leur persuade qu'ils sont contemplatifs et qu'ils ont accès à Dieu, quoiqu'ils en soient aussi éloignés qu'ils sont vifs en eux-mêmes. Bref, ces hommes, quoique curieux contemplateurs de toutes les vertus, sont animaux immortifiés, adorant leurs subtiles idoles, et eux-mêmes, qui en sont les inventeurs.

Il faut avoir pratiqué au moins une bonne année de toutes ses forces cette première voie de contemplation de sorte qu'on se sente grandement lumineux et enflammé d'amour. Après cela, on entrera plus facilement et plus utilement en celle qui est secrète et mystique. C'est une sapience qui remplit l'âme d'infinies splendeurs et délices, et une science divine que les hommes charnels et animaux ne sauraient entendre ni concevoir, parce qu'elle est divinement infuse par amour gratuit. Elle est réputée folie par l'homme animal, d'autant que l'effet de cette voie est d'anéantir bientôt les sens et les puissances de l'homme, en sorte qu'il devient simple et unique au feu de l'amour, qui le consomme en tout soi, en une tendue profonde, lumineuse et savoureuse pardessus toute expression. Il est simple là-dedans, et totalement devenu esprit en l'Esprit divin, duquel il est plus agi qu'il n'est agissant, et dont il est plus jouissant que pratique, quoiqu'il soit l'un et l'autre. Il est pratique quand il le faut pour les œuvres extérieures auxquelles il lui faut nécessairement sortir ; pratique

encore de tout soi selon le plus subtil de son exercice amoureux, quand il n'est pas si fortement tiré de Dieu. Mais quand il est vivement ravi et entraîné au fleuve, ou plutôt en l'immense mer de la très simple divinité, cela est si délicieux que c'est un paradis écoulé de Dieu en terre, qui fait en l'âme diverses élévations et divers état de pureté, de lustre et d'excellence en son total, avec autres différents effets et simples délices ; de sorte que cela est ineffable, et du tout hors de l'expression de celui qui en a l'expérience.

Mais les voies, sentiments et notions pratiques de ces mêmes effets sont trop plus utiles à l'âme amoureuse que toute la théorie qu'elle en puisse avoir, quoiqu'elle soit accompagnée de pratique. Car il n'est pas de nécessité ni le meilleur de s'exercer doctement, ni d'être docte mystique en pure doctrine théorique, qui explique les admirables effets et opérations de Dieu et chaque degré d'élévation spirituelle, déduisant par le menu les divins écoulements de l'Esprit divin et humain. Cela a été déduit en science théorique, très subtilement, purement et clairement par les plus doctes et plus éclairés mystiques, lesquels, élevés suréminemment par-dessus toutes ces expériences, se sont écoulés aux hommes à guise de fleuves impétueux, versant dans les âmes par la vue et la compréhension de cette divine science mystique la connaissance expérimentale de tout ce qu'elles n'ont jamais senti, vue et connue en toutes leurs diverses pratiques intérieures. De sorte qu'elles ne se peuvent étonner de se voir si subtilement et si clairement manifestées à elles-mêmes, en un ordre de si pure et si excellente science.

Mais quoique ces âmes transfuses en la Dêité, par les effets successifs de son feu très rapide, voient et sentent bien qu'une telle théorie est plus utile que leur pure et seule pratique, elles n'ignorent pas aussi que cette même pratique est beaucoup meilleure, plus noble et plus utile que toute la théorie qu'on puisse avoir de la science de la vie plus mystique ; d'autant qu'en la théorie, la subtilité n'est qu'en vue, et on la sent comme au-

déhors. Au contraire, la très haute pratique de la même théorie réduit toutes choses en un par son très simple flux amoureux et par son unique simplicité. De sorte que toute son expression est réduite en suprême unité, et s'il se trouve que toute l'âme soit perdue à elle-même, son flux est aussi perdu dans toute l'étendue du fond du dernier degré de suréminence.

J'ai bien voulu déduire ceci à dessein de faire voir à l'âme non peut-être assez expérimentée en ce qui est du divin Amour, que ce qui est plus théorique et plus subtil, naïvement et clairement expliqué, n'est pas le meilleur ; afin qu'elle ne s'en empêche pas mal à propos, puis (125) que l'âme qui jouit de Dieu très profondément, hautement et largement, abhorre toute expression comme chose qui la tire au-dehors et qui la divise subtilement, et même manifestement et sensiblement.

Ce n'est pas que la théorie ne soit fort à souhaiter, spécialement pour les directeurs. Mais pour ceux de qui Dieu prend un soin spécial, les conduisant par soi-même, il n'est pas besoin de théorie explicite : ils ont toutes ces vérités par ordre dans leurs exercices, et les sentent dans les manifestations et sentiments, qui leur sont infus de Dieu très largement et abondamment. Sur quoi j'ai dit en passant que certains docteurs mystiques font plus de cas de la théorie de quelques-uns qu'il ne faudrait, parce seulement qu'ils voient que telle théorie montre cette voie en ses moyens ordonnés. Toutes choses bien vues et bien examinées, si le plus contient le moins, à quel propos faire état de ce qui est beaucoup moins que n'est la chose en elle-même ?

Or certains doctes lumineux et savoureux théoriques répandent et écoulent leurs lumières tout ainsi que le lait et le miel, comme dit l'Écriture sainte ; et ayant digéré cela en soi et pour soi, ils le servent très savoureusement aux autres, qui, d'un appétit très simple et très avide de telles vérités, mangent ce divin miel et boivent ce divin lait avec un plaisir et contentement indicibles. Cette saveur si doucement et si savoureusement

attrayante tire au suprême Esprit, Père de tous les esprits, les cœurs et les âmes de ceux qui, enrichis de ses perfections, reçoivent ces divines lumières sous formes très simples, compendieuses²², essentielles et perdues.

On ne doit pas moins donner à ce qui est devenu pur esprit en l'Esprit divin. Car l'esprit humain est en lui totalement renouvelé par une nouvelle saveur et étendue d'esprit, en toute l'immensité de l'Amour divin duquel il est fortement mû et agi, pour nous faire une totale transfusion de soi en lui. Et certes cet amour mutuel et réciproque n'a ni terme ni nom pour être exprimé ni entendu. Voilà quels sont (et encore tous autres) les effets de cette très noble voie mystique à ceux qui s'en servent non pour eux et en eux, mais au bien et au plaisir de Dieu seul.

Cette voie aussi bien que l'autre requièrent également la pratique de toutes les vertus. C'est pourquoi les mystiques disent bien à propos qu'en cette voie l'aspiration comme telle et les vertus font le corps, et l'amour unitif, très vif et très fort, en est l'esprit. Cet amour devient discret²³ à mesure qu'il est fait divin pour pouvoir soutenir toutes les opérations de son divin feu en elle sans en recevoir lésion, faiblesse ou empêchement quant à sa nature corporelle au-dehors ; encore qu'il soit vrai qu'il soit parfaitement navré de la plaie d'amour au-dedans d'elle-même.

Quant à ceux qui ne sont que sensiblement et naturellement affectifs, cette voie ne leur convient pas, encore qu'ils semblassent se rompre le cœur et les entrailles à force de s'y exercer, parce qu'ils sont trop dans la satisfaction de la nature, qui leur fournit abondance de sensibilité sous prétexte de plaire à Dieu. Cependant ils sont si contraires à Dieu qu'ils n'ont et n'auront jamais peut-être rien en eux qui soit propre à cette pure influence. Je ne veux point en déduire les raisons : il suffit de savoir que ces personnes sont dans la voie de la seule nature, et

²² *compendieuses* : abrégées

²³ *discret* : sage, prudent, réagissant à propos

fort souvent autant pleins et comblés de tous péchés d'esprit renversé, que leurs contraires sont ornés de toutes les vertus, compagnes du véritable Amour.

Les jeunes enfants sont aussi naturellement sensibles, et quoiqu'ils n'aient fait aucun exercice de la commune et première voie d'oraison, ils se trouvent enflammés d'amour pour celle-ci. Mais on voit ordinairement que cela n'est que de nature, et il est à craindre, ainsi qu'on a expérimenté, qu'ils n'entrent jamais en Dieu, parce qu'ils sont autant dépourvus de son Amour que des vraies vertus. Car il ne leur faut point parler de mortification : ils sont trop délicats et sensuels, et ne veulent être touchés de si loin que ce soit. Et encore qu'il puisse arriver que Dieu s'écoule quelquefois abondamment en eux, ils n'en seront guère meilleurs ; d'autant que tout au plus ils ont les dons de Dieu pour fin et pour but, lesquels ils souillent de l'infection de leur subtile sensualité. Ils jouissent de ce dont ils désiraient seulement user, et méprisent dès là la jouissance du vrai bien, vivant ainsi dans un esprit renversé, et à sens tout contraire de ce qu'ils doivent.

Au contraire, ceux qui s'exercent comme il faut en cette voie, avec continuelle mortification, arriveront bientôt au comble de tous biens, et monteront heureusement tous ces états et degrés sans (126) aucun dommage. Je sais que cette voie, à la prendre largement, peut compatir avec quelques légères imperfections, mais elles ne doivent être aucunement volontaires ; ainsi de toute pure infirmité et faiblesse humaine. Il ne faut pas s'étonner de l'éminence de ces voies ni craindre de n'y pas réussir ; car comme il y a divers degrés et états, Dieu y tirera et élèvera l'âme selon sa constance et fidélité à cet exercice. Celui qui donne moins doit moins recevoir, celui qui donne beaucoup, reçoit beaucoup ; et celui qui donne tout et toujours, doit tout recevoir.

Or nous ne considérons ici l'Amour qu'en ses effets, et comme opérant très noblement en la créature. Nous supposons même tous les effets de l'Amour mutuel et réciproque entre l'amante fidèle et son Amant, celle-là ayant connu par expérience

l'infinité de l'Amour et son rapide flux en elle, et encore tout autre hors d'elle, sans changement ni altération possible de la part de l'Objet. Elle l'a, dis-je, connu d'une autre manière dans la jouissance qu'elle a eu de ce divin Objet, autant qu'il est possible d'en pouvoir jouir en son degré, ou peut-être en suprême degré de jouissance, le tout selon l'ordre et l'exigence de deux intimes amants qui vivent l'un de l'autre, et l'un pour l'autre. Ceci est tout voir, tout comprendre et tout dire. Car là où il est question de *Tout*, cela se doit trouver vrai de toutes parts, autrement il y aurait grand manquement de la part de la créature infidèle.

Or personne n'est suffisamment disposé ni propre pour entrer en la vie suréminente s'il n'est entièrement destitué de son pouvoir actif, dans le plus pur et le plus simple de cette voie mystique. Mais quand on ne peut plus tendre activement en Dieu, on a quelque aptitude à l'entrée de la suprême mysticité, pourvu que cela soit vrai de tous points et en tous sujets d'actes possibles, parce que, tandis qu'il reste ici un point de vie possible pour le poussement amoureux, l'âme n'a point la disposition requise pour se donner et se livrer à pur et à plein en proie à Dieu, pour faire les premières approches de la voie mystique et suréminente par l'entière perte et abandonnement de tout soi.

Plusieurs semblent ignorer ceci, qui même sont doctes mystiques, et qui par leurs écrits requièrent que les âmes (qui ont encore trop de vie et d'action possibles) entrent éperdument, se perdant et s'abandonnant entre les bras de Dieu infini, pour être mus de là en avant de lui seul. Mais comme il y a encore tant de vie en elles, et par conséquent de grandes unions et splendeurs à acquérir et surpasser par l'aspect mutuel de l'Amour réciproque, cela ne se doit pas faire ainsi. Il est de nécessité qu'une telle âme souffre souvent à cette occasion des mortelles et infernales langueurs, n'étant alors ni dehors ni dedans, attendu qu'elle n'a point encore été ravie des douces, fortes et impulsives attractions mystiques. Je dis expressément : mystiques, à cause de l'éminence de leur élévation et constitution, et de la nouvelle communication

des délicieuses, secrètes, lumineuses et embrasées notions que l'âme qui est là élevée reçoit immédiatement de son Objet amoureux en son total. Cela, dis-je, n'étant pas et n'ayant jamais été en cette âme, il s'en faut beaucoup qu'elle n'ait la disposition pour cette si suréminente attraction. Agir donc ainsi, c'est exposer trop manifestement ces âmes à des cruelles langueurs et sans beaucoup de fruits. Car il n'importe pas tant de ne passer pas si tôt à ceci ; mais il importerait bien plus de poursuivre l'activité d'amour en toute exercitation et degrés, pour mourir et expirer au même amour, par l'entière suppression de l'appétit actif.

Il ne faut pas se faire trop de violence en cet exercice d'aspiration : l'effort trop violent et trop continu ruine la tête et le cœur ; et procéder trop vivement à ses actes dans l'abondance des influences divines, spécialement si c'est avec continuation, c'est détruire insensiblement sa nature, pour bientôt, par faiblesse d'esprit et de corps, n'être plus propre pour ce qui concerne l'esprit, ni peut-être pour l'exercice du corps. Quand donc on se sent profondément tiré en toutes ses puissances, en sorte que le cœur est comme bouillant en la très vive ardeur de ce divin feu, il faut alors purement souffrir cette divine action, et plutôt soustraire en quelque manière de son impétueux effort, par quelques exercices extérieurs, que de produire des actes qui sont alors plus dommageables qu'utiles, et seront accompagnés de propre recherche de la part de la créature. Et qu'est-il besoin de se rendre sensible en ce qui est déjà assez sensible de soi par l'effort du trait amoureux de Dieu qui ravit fortement la créature à lui-même ?

Cette voie, en la manière que nous l'avons déduite, comme mystique, tient le large : son dernier et plus noble effet est celui qui s'exerce, se reçoit et se pratique aux puissances inférieures et sensitives, hautement élevées et largement dilatées : alors elles pâtissent en leur union les merveilleux effets de *l'ébriété divine*, que les mystiques expriment sous les termes de *vin* et d'*ébriété*, à cause

des prodigieux effets semblables à ceux du vin et de l'ébriété naturelle. Mais le tout est senti et opéré au-dedans et au-dehors en l'excessive jubilation d'amour, qui n'a ni terme ni nom pour pouvoir être exprimée, vu la douceur et l'abondance de sa rapide action. Car elle agit tout l'homme non seulement pardessus lui, mais totalement hors de lui, comme ne sachant ce qu'il fait, à cause de la fruition excessive de sapience qu'il y a en ce degré amoureux.

Mais cet amour passe à d'autres effets incomparablement plus nobles et, touchant fortement de son trait rapide les puissances supérieures, il y opère des effets plus excellents sans comparaison, à cause de sa subtile, profonde et simple efficace. Car ceci est merveilleusement subtil, doux et délicieux dedans le fleuve du même amour, dans lequel tout l'homme est perdu d'une manière très profonde, très large et très simple. On y ressent un si simple, si pénétrant et si divin Amour que ce n'est plus que lui-même en son étendue ; et on y est devenu et fait esprit en tout son esprit, par-dessus toutes les démonstrations et similitudes. La sérénité qui est là est si grande que c'est une tout autre région, où l'âme jouit abondamment de tous les biens et richesses des très hauts esprits, au total de l'Amour incréé ; et où étant perdue, elle ne réfléchit point dessus les choses humaines et basses, non pas même sur les effets qui ont précédé celui-ci.

C'est ici que le Soleil divin, étant au plus fort de son action et en son plein midi²⁴, ravit tout l'homme incessamment et continuellement, de sorte que la partie supérieure est ravie et transfuse en l'unité de son esprit, et l'inférieure, la suivant d'un cours impétueux, est unie aux puissances supérieures. Alors il n'y

²⁴ « Le soleil qui brille sur les hautes terres, au midi de ce monde, donnant contre les montagnes, produit un été plus précoce, fait mûrir des fruits meilleurs, donne des vins plus forts, et il répand la joie dans le pays [...] L'homme qui veut maintenant sentir l'éclat du soleil intérieur qu'est le Christ lui-même, doit être voyant et établir sa demeure sur les montagnes » (Ruusbroec, *L'Ornement des noces spirituelles*, trad. Bizet, « deuxième livre : la vie dans le désir de Dieu »).

a plus rien de l'homme en l'homme : il est tout là où il doit être, sans que, par manière de dire, il soit en puissance de réfléchir au-dehors. Là les effets de l'amour des deux amants sont totalement ineffables, pour la grande subtilité d'agir et de pâtir qui se trouve en l'un et en l'autre. Cela est ainsi arrivé à l'amante pour sa véritable fidélité à soutenir tous les effets successifs de son Amant en elle. Tout son homme sensitif est mort et perdu, et totalement changé en esprit ; et à mesure que cet état se perfectionne et s'accomplit, cet esprit vient à être fondu en la simplicité même : tout esprit se perd heureusement, au-delà de toute transfusion, en amour très fruitif, au total de son béatifique Objet.

Tout cela est si simple et si unique que la dernière atteinte de cette suprême fruition est très éloignée du créé, par-dessus soi, en l'Incréé. Et il n'y a rien là, ce semble, à consommer de la créature. Il n'en est pas pourtant ainsi, et l'Amant en ses nouveaux efforts trouve encore bien de quoi y consommer en temps et lieu, afin de faire de tout autres élévations et plusieurs autres constitutions, qui contiennent divers degrés d'un très fort amour, et de très fortes illuminations et notions qui succèdent à tour et retour les unes aux autres. Ce qui ne cesse point d'ordinaire que l'entière consommation du sujet ne soit fait au total du même amour. Si bien que le total de cette suréminente constitution est possédé par-dessus l'Ineffable même, en intelligence, discernement, perception et sentiment.

De là vient le très simple et très unique repos, qui est la vie vitale, s'il faut ainsi dire, de tout cet état, consommé en l'ordre successif des très ravissantes influences, de tous les divers moyens et des délicieuses notions qu'Amour a suffisamment opérés, réduits, et fondus en unité d'être, d'entendre et d'opérer par-dessus l'être, l'intelligence et l'opération, conformément au très suréminent regard de Dieu et de l'âme, lequel fait ce très distinct négoce dedans l'Incréé, totalement hors de la créature.

Ici donc il n'y a jamais plus rien d'elle pour discerner ni pour élire, mais purement pour tout faire par ses actes purement impératifs.

Cette âme si heureuse vit de la vie de Dieu, et Dieu vit en elle comme en soi-même (s'il faut ainsi dire) sans aucune résistance de la créature. Elle est comme ce qui n'a jamais été, au moins si elle n'est menteuse, contrariant en quelque chose à son juste devoir, comme en effet elle pourrait bien vivre de plus près ou de plus loin à soi-même. Car il est facile aux uns de sortir et de vivre s'ils voulaient, voire même aux plus accomplis et consommés de ce suprême état ; ce qui n'est pas tant (128) aux autres, qui sont fortement dominés du feu d'amour consommant, lesquels sont en cela même si suspendus en leurs puissances et si fortement agités qu'ils ne sauraient jamais sortir de l'activité de cet état amoureux.

Or celui qui est entré au repos de Dieu repose de ses œuvres, comme Dieu reposa des siennes après la création de toutes choses. Cet Esprit éternel dans le repos de sa simple jouissance est totalement incompréhensible et inattingible à tout esprit inférieur. C'est en ce suprême point de consommation que toute la mysticité est réduite, faisant esprit très simple et très perdu au-delà du fond, en la suessence qui l'engloutit et l'absorbe dedans son Tout. En cette suprême unité rien n'est vu, appréhendé ni entendu de distinct ni de séparé, de distinguable ni de séparable. Là n'est rien que le maintenant éternel²⁵ ; et là Dieu seul est et vit en soi en la créature devenue lui-même par un amoureux reflux, laquelle, quoique refuse en son éternel Principe, demeure néanmoins et demeurera créature, même en la gloire, son être créé lui demeurant totalement pénétré de l'Être incréé, fondu et tout perdu là-dedans. De sorte qu'encore que, dans toute la

²⁵ « Ils voient, ils sentent, ils découvrent, moyennant cette lumière divine, qu'ils sont eux-mêmes ce même fond simple, selon ce qu'il y a chez eux d'incréé, d'où cette clarté jaillit sans mesure selon un mode divin, tandis que selon la simplicité de l'essence elle demeure éternellement au sein de l'unité où elle échappe à tout mode comme à toute diversité » (Ruusbroec, op.cit., « Troisième partie : la vie dans la contemplation de Dieu »).

plénitude de Dieu, elle ait toute la propriété et qualité de son être fait divin, si ne désiste-telle pourtant pas de sa créaturalité.

Au reste, nous n'écrivons pas pour être crus ni entendus, si ce n'était peut-être de quelques-uns qui, pour être arrivés pleinement ici, le doivent recevoir avec très grand plaisir, pour se voir par tout ceci parfaitement eux-mêmes, tant en l'ordre de toutes leurs expériences que très loin par-dessus cela, en l'éternelle mer de l'Amour éternel qui, en l'effort de sa rapidité amoureuse, n'a point de cesse qu'il n'ait tout abîmé et tout perdu en soi, pour heureusement et glorieusement vivre au total de sa propre vie.

Chapitre 23. De l'amour divin, son commencement et son progrès, par ordre et par degrés²⁶

Encore qu'il soit vrai que l'Amour puisse être en tous exercices spirituels, toutefois il n'y est du commencement que comme Objet mouvant l'âme à agir pour sa fin, c'est-à-dire pour lui-même, ce qui fait l'intention droite par un regard actuel vers son Objet final. Après qu'on a acquis cette facilité à force de continuer ses désirs et ses élévations d'esprit pour la satisfaction de ce divin Objet, on se trouve porté à tout faire, à tout laisser et à tout endurer dans cette rectitude, c'est-à-dire pour le seul amour de Dieu. On se sent animé et de plus en plus enflammé à plaire à lui seul en toutes choses ; en quoi le cœur se sent non seulement facilité, mais encore comme nécessité, s'il faut ainsi dire, de vaquer à cet exercice d'amour actif. Et il le fait avec discrétion, le plus fréquemment qu'il lui est possible, sur les sujets et des matières plus propres à le toucher.

Quand donc il vient à être exercé de longue main et qu'il se sent vivement touché des efficaces splendeurs de son Bien-Aimé, ce cœur se trouve attendri et dilaté d'amour et dévotion sensible, et puis il se sent doucement convié et tiré à suivre amoureusement son Époux. Cela l'anime si vivement à se donner activement à lui que tout son appétit, ses mouvements, ses pensées, ses paroles et ses œuvres n'ont jamais plus autre fin ni autre objet que lui, sa douceur et sa suavité l'ayant amoureusement navré et blessé pour jamais.

Il est vrai qu'il y a plusieurs degrés pour parvenir ici ; mais en cet état Sa divine Majesté est vue et sentie telle en elle-même que

²⁶ La source de cette partie du *Vrai Esprit* (autour de 43n5, 290r^o) a fait l'objet d'une adaptation qui ouvre le recueil : Jean de Saint-Samson, *La Pratique essentielle de l'amour*, Cerf, coll. « Sagesse chrétiennes », 1989, 14-30. Nous avons repris cette adaptation proche du manuscrit en fin de volume, au lieu de reproduire le manuscrit brut comme nous l'avons fait pour tous les autres sources, pour conclure en facilité et en beauté le *Vrai Esprit*. Nous indiquons dans ce qui suit entre crochets les pages de cette édition, outre les folios de la source.

l'âme a fait résolution mille et mille fois de quitter toutes choses et soi-même pour vaquer désormais fidèlement à la vive recherche et poursuite de ce très amoureux et très désirable Époux. Elle ne sait que faire ni qu'endurer pour lui satisfaire ; et ce désir s'enflammant toujours de plus en plus, elle s'adonne à la continuelle mortification de soi-même, en tous sens, et manière. Car elle voit que Sa Majesté infinie désire cela d'elle pour jamais, et bien davantage s'il était possible. Et recevant de plus en plus force, lumière et amour, pour l'éternelle exécution de son devoir, elle voit et croit fermement que tout son amour actuel et toute l'étendue de sa plus vive et continuelle exercitation n'est rien en comparaison de ce qu'elle doit à ce Dieu infini, lequel l'a bien daigné regarder et la choisir pour l'aimer d'amour perfectif, profondément et vivement efficace, et la rendre éternellement et incessamment amoureuse de lui, selon l'exigence de l'amour qui doit être réciproque et mutuel entre deux amants.

Ici les noces amoureuses se célèbrent déjà au mutuel plaisir de Dieu et de l'âme divinement pénétrée des traits et attraits vifs, enflammés et délicieux de son cher Époux ; et c'est ce qu'ils expriment tous deux en leur étroite et divine union, sous innombrables similitudes. Dans cet amour réciproque, l'âme brûle de plus en plus de manifester, s'il lui était permis, à tout le monde, la grandeur et la beauté éternelle de son très cher Époux ; et elle voit qu'on ne le peut dignement louer, sinon d'une infinie distance de ses infinis mérites. Se voyant pénétrée en fond d'amour, de lumière et des notions des excellences de cet Objet infini, elle ne peut assez s'étonner de voir l'ingratitude des hommes, qui louent si peu et même déshonorent une si haute et si aimable Majesté. [17] Cela l'anéantit de douleur et la réduit à rien à force d'étonnement. Néanmoins comme elle voit l'ordre merveilleux de la secrète Providence de son cher Époux envers toutes les créatures, elle laisse aller toutes choses leur train, et les laisse agir et mouvoir au soin paternel dont il les conduit d'une merveilleuse manière. Car il ne veut forcer personne, et quoique ce soit l'infini devoir de la créature, n'importe, elle se repose de

tout cela sur son ordre paternel, et pour son particulier, elle pense à faire son devoir éternellement, sans cesse et de tout son pouvoir.

Dans cet état, elle ne peut plus se défier de la fidélité de son cher Époux, se voyant tirer de la masse de perdition et choisie entre plusieurs milliers de personnes pour connaître son infinie beauté, pour en jouir et pour l'aimer d'un amour perfectif. C'est pourquoi elle sent toujours un très doux effort d'amour, qui la ravit et la pousse à réciproquer éternellement son amour à Sa Majesté, comme elle y est toujours résolue. Elle ne peut faire moins, étant si élevée en lui et si pénétrée de lui, dont l'action vive et le feu ardent l'agitent et l'occupent selon diverses voies et manières, en unité et simplicité mystique, qui tient toutes ses puissances recueillies et fondues en un, et où tout l'homme est déjà esprit, pour le moins en unité de cœur.

Désormais ses sens sont morts à leurs opérations : ils n'agissent plus, sinon divinement en l'ordre de l'Esprit, lequel est devenu simple en ce nouveau changement et en cet amour fruitif et pratique. Je l'appelle *fruitif* quand l'âme est vivement agie de son Époux, et si vivement pénétrée, si hautement élevée et tellement perdue qu'il lui semble alors ne point agir. Je le nomme *pratique* quand elle est laissée à elle-même, afin que, par toutes sortes d'affections possibles, spécialement d'amour unique et ardent, elle s'occupe vers son Époux, s'unissant étroitement à lui en l'ardeur de son amour très affamé. Car comme il la convie toujours au plus secret d'elle-même à lui satisfaire ainsi selon son total, tant à l'agir qu'au souffrir et au mourir, aussi elle s'y occupe et s'y emploie en toutes occasions, sans faire de distinction du facile et du difficile, de l'adverse et du prospère, du peu et du beaucoup. Il ne lui importe que faire ou qu'endurer.

Elle aime le mépris, les humiliations, le renoncement à tout intérêt, la résignation, les suspensions de ses puissances à opérer par amour sensible ; et là-dedans elle se trouve toujours forte en son Époux en la vue et science duquel elle ne manque jamais à

son effet, et ne pense à autre chose qu'à se rendre de plus en plus véritable et fidèle. S'il lui arrive de chanceler si peu que ce soit, en ses suspensions et en ces délaissements, elle le ressent aussitôt et en fait conscience comme de grand péché et d'un désordre contraire à son exercice.

Enfin la continuelle mortification est son plus grand plaisir. Elle abhorre l'applaudissement et la louange des créatures ; elle voit et sait par expérience qu'elle n'est rien et n'a rien de bon en elle, qu'il n'y a que Dieu à qui soit dû tout honneur et toute louange, et à la créature, surtout à elle, éternelle confusion. C'est pourquoi elle se hait soi-même autant qu'un démon, sachant la malice de son propre instinct à se cacher et à se satisfaire partout, voire dans les sentiments, lumières et autres dons de Dieu, lesquels pour ce sujet Dieu lui cache souvent, afin de la faire éviter ce larcin, vu la nécessité qu'elle a d'aller toujours à sens contraire d'elle-même. Car elle n'ignore pas que la vérité de son amour ne consiste pas à se sentir toujours enflammée et enivrée d'un indicible amour vers son cher Époux, mais qu'elle consiste en la résidence que lui-même fait au fond du cœur de son épouse, qu'il a souventes fois pénétrée par ses écoulements amoureux.

C'est de là qu'il la convie autant qu'il peut à se perdre à elle-même et à toute créature, et à vivre ainsi perdue en lui, spécialement au temps de son délaissement plus interne, et de celui qui est extérieur de la part des créatures. En cette pratique et fidélité consiste la sainteté de la fidèle épouse, et c'est en cette constitution et état que la *plaie* du vrai Amour est sentie très douce au-dedans et très douloureuse au-dehors ; ce qu'on ne peut assez vivement représenter à celui qui n'en a point l'expérience.

Il est vrai que cette sorte d'aigles sont²⁷ très rares, vu qu'aujourd'hui les hommes ne cherchent Dieu que pour eux-mêmes, et nullement pour lui. Ils ne sont amis de Sa Majesté qu'à

²⁷ *Sic.*

la table et aux noces. Partout ailleurs, ils sont idolâtres d'eux-mêmes, dans la jouissance des excellents dons de Dieu²⁸.

Lesquels ils ont tellement tirés et convertis à eux, qu'ils en ont fait leur Dieu et leur final objet, chose très déplorable. Plus les fidèles épouses sont actives à se cacher et tenir secret ce qu'elles ont reçu de Dieu, plus celles-ci [les âmes idolâtres] y sont actives à le montrer et à le produire à tous, jactant ainsi leur apparente sainteté, qui leur causera d'autant plus grand châtement (voire peut-être un enfer) qu'elles ont cru être élevées hautement par-dessus le reste des hommes, lesquels elles ont méprisés comme délaissés de Dieu, ce leur semble, pour croupir en terre et s'occuper dans les choses extérieures. Voilà qu'elle est la misérable ruine de ces âmes ingrates et mercenaires.

Mais les âmes fidèles à Sa Majesté vont à sens tout contraire : elles font tout, endurent tout, avalent tous les opprobres et les confusions comme chose qui leur est due, et se rendent toujours plus fortes en esprit. Bref, elles s'efforcent toujours de plus en plus de se conformer à leur Époux, afin qu'il les transforme parfaitement en soi, et qu'ensuite en cette entière conformité de leur vie toute semblable à la sienne, rien ne se trouve jamais d'elles en elles, mais que leur cher Époux y soit tout seul vu et senti au-dedans et au-dehors, sans la moindre dissimilitude d'avec lui. Tel est la distinction des fidèles et véritables épouses d'avec les infidèles.

Ceux qui s'occupent dans les moyens plus éloignés de ceci ne savent ce que nous disons, et ne le sauront peut-être jamais, non pour autre raison que parce que ces choses qui les occupent leur plaisent plus que Dieu même. Car on ne voit pas tant Dieu dans

²⁸ Commenté dans les *Justifications*, clé 48, « Propriété », par Madame Guyon : « J'ajoute ici que comme une personne serait propriétaire de son argent, qui le conserverait et n'en ferait aucune part à son prochain dans sa nécessité, une personne éclairée se croirait propriétaire des dons de Dieu, si elle n'en faisait pas part aux autres dans le besoin ; et la même libéralité qu'elle a eue pour ses biens temporels, lui est donnée pour ses biens spirituels. »

la circonférence comme au centre de la créature raisonnable, où il opère toutes ces merveilles en soi-même, et d'où il fait tant et tant de merveilleuses opérations en toutes ses facultés, la changeant totalement soi, et la faisant autant divine qu'elle était charnelle et animale lorsqu'elle vivait à elle-même.

Mais tout cet ouvrage amoureux est totalement en la disposition de Dieu qui en est l'Objet et le Maître ; et c'est l'œuvre non d'un jour, mais de plusieurs années. Aussi l'épouse fidèle demeure éternellement contente autant du peu que du beaucoup : les raisons d'amour et d'aimer lui suffisent, lesquelles consistent en l'infinie nature de son Objet. Et elle fait toujours en sorte qu'elle ne recule jamais : elle avance toujours chemin en se perdant de plus en plus, sachant très bien qu'aucun, si parfait qu'il soit, ne saurait atteindre le dernier degré de perfection possible, et que ce n'est pas à elle qu'une telle perfection est due. Elle marche directement en la vue et en la science de son cher Époux, sans réfléchir sur soi-même, n'ayant autre soin que de le contenter et de lui satisfaire à son possible, en temps et en éternité, en tous événements. En cela se voit la plus haute perfection à laquelle une âme puisse arriver, ou au moins en son appétit actif ; de sorte qu'elle vole désormais à guise d'aigle, et ne repose ailleurs à très grand plaisir que dans le cœur amoureux de son cher Époux, notre bienheureux Sauveur.

Au reste, il ne faut pas penser d'entrer en cet état si on n'est premièrement résolu à l'exercice des vertus, et de consommer chair et sang en éternel holocauste d'amour, car cette œuvre demande tout l'homme. Que si on se sent imparfait dans les vertus, qu'on ne présume pas d'entrer ici et de s'appliquer cette matière si perduement digérée. Ce serait infiniment se tromper soi-même et travailler en vain, par l'effort de sa sensualité ; de quoi il se faut bien donner de garde, comme du plus subtil et plus cruel piège pour la créature qui se puisse penser. Car c'est ici le terme et la fin à laquelle aboutissent tous les moyens ; et ces moyens qui sont les vertus doivent acheminer ici l'âme par degrés

et comme par la main. Supposé donc qu'elle ait la connaissance suffisante de tout ce qui lui faut passer pour arriver à ceci, je dis même par goût et vue de la sagesse, elle doit s'appliquer à cela par ordre, se résolvant de suivre Dieu par les voies qu'il lui plaira tenir pour l'attirer à soi.

Elle se servira au commencement de l'aspiration large et prise de loin, et ne cessera point de faire ainsi, autant qu'il lui sera possible, unissant de discrétion pour ne point excéder par trop d'effort et de violence en ses pousses amoureux. Quand elle y sera accoutumée, cela lui sera aussi facile que le respir. Ensuite on peut se porter à la simple et savoureuse spéculation des perfections divines, qui est à la vérité une chose excellente. La perte de soi-même succède à cela. Mais la voie purement mystique, qui est le flux même de la Sagesse, est infiniment plus noble, plus excellente et plus courte. Cette simple Sagesse se réduit toute en elle-même, c'est-à-dire en Dieu, lequel elle voit et savoure en goût éternel ; et à son respect, toute la circonférence scolastique, laquelle médite et spécule les choses saintes à pointe de jugement, n'est que pur mensonge et comme de la terre totalement insipide au goût de l'âme, déjà excellemment préparé par les simples, savoureux, larges et profonds atouchements du flux de la divine Sagesse.

Les opérations de cette Sagesse sont si multipliques, si simples, si uniques²⁹, et rendent l'esprit si agile à voler en son fond, et de son fond en son Objet, qu'on ne le saurait suffisamment exprimer. Elle est plus mobile en l'unique multiplicité de ses opérations que tout ce qui est plus mobile dans les choses créées ; et cela fait qu'on n'est pas longtemps agi d'une même sorte. Tel est l'ordre du flux actif et effectif de Dieu en la créature choisie pour son amour perfectif, et pour le suprême repos et les indicibles délices de Sa divine Majesté. Si bien que c'est merveille de voir sortir tant de lustre et de splendeur d'un

²⁹ Cf. Sg 7, 27.

fond totalement pénétré et largement ouvert aux divines irradiations qui sont des diverses et inconcevables délices.

Mais avant que d'entrer ici, toute la purgation et illumination doivent³⁰ précéder, et on y doit expérimenter tant de pauvreté, de misères et de fâcheux et mauvais sentiments, qu'à peine les peut-on souffrir et soutenir sans tout quitter, à cause de la vie mourante de la créature, qui doit traverser à ses dépens et souvent pour un très long temps cette laborieuse et très difficile région, et rendre la vie à Dieu en très douloureuse et amère agonie d'esprit, dont les mortelles transes ne se peuvent suffisamment exprimer.

C'est ainsi que tout l'homme doit retourner à Dieu, et que l'âme devient son Époux à ses éternels dépens, Sa divine Majesté lui donnant très amoureusement sa grâce abondante pour cet effet. Le moins qu'on y peut tenir de méthode, c'est le meilleur ; et néanmoins il faut ordonner son cœur et son esprit à quelque méthode sans méthode. Car il faut ici marcher, voire doucement, avant que de pouvoir avancer ; il faut avancer avant que de pouvoir courir ; et il faut être très actif et très agile à la course avant que de pouvoir voler à guise des plus subtils et légers oiseaux, et d'être devenu aigle pour ceci. De sorte que tout cet ordre a ses degrés et constitutions en l'homme.

Mais quand l'homme est arrivé à son centre, alors comme un aigle amoureux, il se repose en Dieu à très grand plaisir. La jouissance divine l'occupe en plénitude de délices, d'une manière très subtile, très simple et très spirituelle, et le plus souvent par-dessus soi-même, par-dessus tout sens et toute perception. Tandis qu'il demeure en sa seule industrie, il est très éloigné de son entière perte et résolution, et son occupation vers Dieu est très éloignée de ce centre.

³⁰ Sic.

Car la méditation a ses degrés, dont la facilité s'appelle oraison. La suspension du discours fertile, vif, compendieux et affectueux, est un autre degré. Suit par après l'affection volontaire de la part de l'âme qui est encore à soi. Après vient la forte attraction de son entendement, de sa volonté et de sa mémoire de la part de Dieu, pendant laquelle douce impulsion et agitation, l'âme regarde celui qui l'attire et la tient suspendue en lui ; et elle est avec toutes ses puissances totalement recueillie d'un très vif effort, qui la remplit de délices, de lumières et de connaissances très secrètes, que Dieu lui fait sentir et voir plutôt en lui qu'en elle-même. Toutes ses occupations sont exercices d'une contemplation très noble et très excellente en soi-même.

C'est là que Dieu se manifeste si largement et avec tant de merveilleux secrets que la créature ne peut exprimer ce qu'elle a vu et senti, demeurant toute liquéfiée d'une ineffable manière en l'amour de son cher Époux. Tout le dehors et les honnêtes plaisirs lui sont insipides et ne lui sont que mensonge, et, pour dire comme il faut, que très cruelle mort en comparaison de ceci, vu qu'elle est apprise et stylée à se plonger et s'abîmer éperdument en la mer immense et spacieuse de son cher Époux. Mais comme elle n'est pas longtemps arrêtée en cette rapide attraction, à son retour de là, son action consiste à admirer les excellentes notions et représentations intellectuelles, simples et éternelles, qu'elle a vues et senties ineffablement ; et alors elle s'en revole de tout son effort là-dedans comme au lieu de son repos.

Mais cet état étant très mystique et très perdu, nous ferons mieux de redescendre dans l'industrie humaine, appâtée purement de l'amour sensible de Dieu, auquel il faut aller conformément à sa nécessité présente. Il faut donc premièrement entrer en exercice par l'aspiration large, si on est trop loin de l'Esprit. Que si on est plus près et si on a une sensible facilité d'aspirer, on le fera par aspiration plus courte et plus concise, qui affecte le cœur et qui soit propre à le pénétrer et l'ouvrir pour pouvoir être touché de Dieu et se dilater et reposer en lui à plaisir,

pendant sa vive et sensible attraction, non pas en réfléchissant sur soi-même, mais sur l'œuvre de Dieu qui tire l'homme à ce divin repos. Il apprendra là en très peu de temps, par la vive onction du Saint-Esprit, et à proportion qu'il avancera dans cet amour perfectif, tout ce qu'il doit faire et savoir, et deviendra docte en la science du divin Amour.

Étant devenu parfait amoureux, on pourra réduire sa science théorique en art, pour être communiqué aux hommes, dont le goût les touchera et allumera leur appétit à se rendre amoureux de Dieu. Car tout ce qui sort de ces hommes ici est tellement esprit qu'il semble plutôt déiforme que simplement divin, leur fond étant si largement pénétré et ouvert qu'ils ne reçoivent plus rien des choses du dehors qui leur nuise. Il y a longtemps qu'ils sont morts aux formes et images naturelles comme effets de la propre vie, duquel désordre ils sont autant éloignés que la nature animale est éloignée du pur esprit. Car elle est totalement changée en Esprit, non pour se chercher et se reposer en elle-même spirituellement, mais pour mourir partout à soi, voire dans les plus excellents dons de Dieu, et se reposer en lui par-dessus tout cela et tout sentiment.

Ici la raison est tellement lumineuse qu'elle voit et anticipe éminemment tout ce qui se voit et se présente à elle, pour être vu et jugé par pur esprit, tel qu'il est en soi. Enfin tout est esprit dans ces hommes, autant que tout y a été chair et sang.

À la première découverte de ce noble fond, et à l'aspect de ses abondantes richesses et inondantes délices, l'âme, déjà vivement pénétrée de Dieu, ne se donne ni paix ni repos : elle emploie tout son effort pour parvenir à cette demeure où Dieu vit et se bienheure en soi-même, et toutes les créatures qui sont retournées et refuses en lui par le moyen de leur propre fond ouvert et pénétré, lequel elles habitent à très grand plaisir en toutes occurrences. Mais ceci n'est connu qu'à soi-même et à ses

semblables : tout le reste n'est que circonférence³¹ ; ce ne sont que préceptes et manifestations de l'ordre, et des désordres qui sont innombrables et qui remplissent des volumes entiers pour l'instruction des hommes. Par ce moyen, ils apprennent à mourir à eux-mêmes comme il faut, afin de retourner en Dieu qui vit en eux et qui ne désire rien tant que de les changer et convertir en soi ; et tout cela étant digéré en diverses manières, chacun y trouve beaucoup selon qu'il en est naturellement affecté.

Ainsi voit-on le soin merveilleux de notre bon Dieu à verser les écoulements de son divin Esprit dedans les hommes : comme il les affecte aussi diversement qu'il y a de diverses personnes, comme il les excite à chercher avec des dispositions propres et convenables pour s'en pouvoir approcher avec ardent désir de l'aimer éternellement. Et cela étant divinement commencé en la créature, Sa divine Majesté le perfectionne au plus tôt, s'il ne tient à elle, car elle n'est que trop souvent infidèle à son devoir, qui est d'exciter toutes ses facultés à s'écouler en Dieu. Mais tout ce qui est fidèle à Dieu est bientôt plein de lui et de l'abondance de ses divines générations, qui sont Amour, Lumière et Esprit en tout ce qui en est vivement touché et abondamment rempli.

Enfin ici se montre et se découvre l'infinie beauté de l'Objet à l'âme hautement déifiée en lui, comme étant arrivée à son centre désiré, plus contente là-dedans qu'on ne peut concevoir. Dieu y est goûté et savouré en lui-même, en ineffable sentiment et goût de sa propre éternité toute présente, qui n'admet ni le temps ni la sortie. C'est là que tout est fondu et perdu³², et cependant tout ce qui reste de l'homme à remplir demeure pleinement et totalement assujetti à l'esprit, qui le tire toujours secrètement à soi et opère au-dehors amoureusement selon l'ordre et exigence de son devoir.

³¹ *N'est que circonférence* : n'est que périphérique, secondaire.

³² Ruusbroec toujours !

Mais bon Dieu ! De qui et de quoi parlons-nous ? À peine connaît-on personne qui veuille, en se perdant incessamment, se laisser polir et façonner par les attouchements fréquents de Sa divine Majesté. Cette digestion est plus agréable aux oreilles de plusieurs qu'au cœur ; mais posé que quelqu'un sache ce que nous disons, même par expérience, pour avoir fait quelque progrès en ce chemin, si est-ce qu'il est infiniment éloigné de ceci par son infidélité à la poursuite de cet œuvre [ce travail] amoureux, ou parce que le temps de la consommation d'une telle perfection n'est pas encore arrivé. Je sens bien que je ne dis rien à ma digestion parce que la sortie, la distinction et l'effusion aux divers ordres de matières m'est une très cruelle mort : il ne se peut faire que le fond ne produise³³ soi-même à soi-même.

Pour ce qui est de ceux que la circonférence de ceci ravit, selon que j'ai dit ailleurs, on ne leur peut fournir assez d'art ni assez de préceptes. Aussi sont-ils autant distants et éloignés de ceci qu'ils vivent à eux-mêmes dans les premiers appâts nécessaires pour les rendre désireux du vrai Bien. Cependant certains d'entre eux pensent entendre tout ceci, et même en avoir quelque chose ; mais ils sont bien trompés en leur sensualité spirituelle ; car ils se trouvent ravis dans la circonférence des préceptes digérés, qui enseignent à faire, à laisser, à mourir à soi-même, et se font voir tout vides et nus du vrai amour perfectif. Ce qui les trompe en ceci est un peu d'amour sensible qu'ils ont pour le plus, qui est totalement conforme à leur nature, laquelle se délecte d'aimer ce qu'elle sait et croit être infiniment bon et saint. Et néanmoins pour y arriver, elle donne du sien si écharnement que cela est tenu de Dieu plutôt pour rien que pour quelque chose ; c'est pourquoi telles gens ne moissonnent que selon le très peu de leur semence, je dis de leurs œuvres.

Ils ne surpasseront jamais la persuasion et n'arriveront jamais à la réduction d'icelle. Ils ne savent pas seulement ce que c'est

³³ *produise* : fasse paraître

que cela, et cependant on ne leur peut assez fournir des plus excellents écrits qui se puissent penser, ce qui n'est autre que se faire des fouets et des bâtons pour être flagellés épouvantablement, au plus tard, quand ils partiront de cette vie. Il serait donc plus à propos que tous ceux-là prissent un bon auteur à tâche, afin qu'en s'exerçant selon ses écrits, ils fissent leur devoir, qui est d'acquérir solidement la vertu, et puis l'amour en conséquence de la vertu. Si bien que cette disposition plus éloignée est ce à quoi se doit occuper tout esprit qui est plein de soi et de sa propre vie, laissant ces exercices ici aux excellentes aigles et aux vrais contemplatifs³⁴.

³⁴ Ici la source suit par une « Récapitulation de tout ce fonds », 295r^o-300v^o, omise par Donatien, reproduite dans *La Pratique essentielle...*, *op.cit.*, 31-46.

Pratique essentielle de l'amour de divine théorie en lui-même [chap. 23]³⁵. (ms. ³⁶n5 = Vrai Esprit, chap. 23)

Encore que l'amour puisse être présent en tous les exercices, il n'y est toutefois que comme objet mouvant l'âme et la poussant à agir pour sa fin propre, c'est-à-dire pour lui-même. C'est lui qui rend l'intention droite par un regard dont l'acte porte sur son Objet final. Lorsque cela est devenu facile grâce à des désirs continus et des poussées spirituelles propres à satisfaire cet Objet, on trouve de la facilité à tout faire, tout abandonner et tout endurer en fonction de cette rectitude d'intention, c'est-à-dire pour le seul amour de Dieu ; en effet, on se sent alors animé à ne plaire qu'à lui seul en toutes choses, et l'on s'y sent même enflammé de plus en plus. Par là, le cœur sent de la facilité et comme une nécessité à cet ensemble d'exercice actif, et l'âme y vaque avec discernement le plus souvent possible, par les sujets et les matières qui la touchent le plus et le mieux. Et si elle s'y est longtemps exercée, elle a plus ou moins vivement ressenti en son cœur et en son âme l'attouchement des splendeurs puissantes de Notre-Seigneur, qui auront attendri et dilaté son cœur d'amour et de dévotion sensible. Et quand cela s'est produit à plusieurs reprises, l'âme se sent et se trouve invitée et attirée doucement à suivre amoureusement son Époux, ce qui l'encourage vivement à se donner activement, purement et pleinement à Sa Majesté, si bien que tout son désir, tous ses mouvements, toutes ses pensées, ses affections, ses paroles et ses œuvres n'ont et n'auront jamais

³⁵ Nous reprenons l'adaptation du manuscrit par Max Huot de Longchamp.

³⁶ n5 (Jean de Saint-Samson, *La Pratique essentielle de l'amour*, textes établis et présentés par Max Huot de Longchamp et Hein Blommestijn, Cerf, coll. « Sagesse chrétiennes », 1989, 14-30 ; pagination indiquée entre crochets). Ce chapitre 23 et dernier du *Vrai Esprit* conclut l'assemblage par Donatien et est important, ce qui justifie de rendre très lisible sa source. – Nous omettons la *Recapitulation* qui suit (ms. 43n5 : « Pratique Essentielle de l'amour en soi mesme, dont la theorie est divine », 289v^o-295r^o ; « Recapitulation de tout ce fond », 295v^o-300v^o).

plus d'autre fin ni d'autre objet que son Époux, dont la douceur et la suavité l'auront amoureusement blessée pour toujours.

Il est vrai qu'il y a bien des degrés en cela, mais en ce jeu si doux, Sa Majesté aura été vue et ressentie en elle-même de telle façon que l'âme aura pris la résolution, mille et mille fois, de tout quitter et de se quitter elle-même pour désormais vaquer fidèlement à ce commerce amoureux, pour rechercher et poursuivre avec force son Seigneur et son Époux très cher, tout désirable et plein d'amour. Cela fait que l'âme ne sait que faire ni qu'endurer pour continuellement le satisfaire, et son désir en cela s'enflammant toujours plus, la mortification s'opère continuellement en elle dans tous les sens et de toutes les manières possibles : elle voit et sent que Sa Majesté infinie l'exige d'elle, et exigerait infiniment plus s'il lui était possible. Recevant en cela toujours plus de force, de lumière et d'amour pour éternellement exécuter son devoir, l'âme juge, voit et croit que ce devoir même d'aimer Dieu par ses actes, en toute l'étendue de son exercice le plus vif et le plus continu, n'est rien à côté de ce qu'elle doit au Dieu infini qui a bien voulu la regarder pour la chérir et l'aimer d'un amour parfait, profondément efficace et fort pour la rendre amoureuse de lui, éternellement et sans relâche, conformément à ce qu'exige l'amour réciproque et mutuel de deux amants. Ici, déjà, se célèbrent les noces d'amour, pour le mutuel et conjugal bon plaisir de Dieu et de l'âme pénétrée des traits et des attraits vifs, enflammés et délicieux de son cher Époux. C'est cela qu'expérimentent l'Époux et l'épouse en leur étroite et divine conjonction, au-delà des innombrables images propres à manifester cet effet.

Dans le développement de ce jeu réciproque, l'âme brûle toujours plus de manifester à tous, pour autant que cela soit possible, la grandeur et la beauté essentielle de son très cher Époux ; et c'est pourquoi elle voit et sent qu'on ne peut dignement le louer, si ce n'est d'infiniment loin par rapport à ses mérites infinis, et elle ne peut assez s'étonner, en cette condition

et à ce degré où son fond est pénétré d'amour et de lumière dans la connaissance des perfections souveraines de son objet infini — non, elle ne peut assez s'étonner de voir l'ingratitude des hommes qui déshonorent une Majesté si haute, si grande, si douce et si aimable, et qui chantent bien peu ses louanges. Oui, c'est là ce qui l'anéantit de douleur et la réduit à rien en la violence de son étonnement. Cependant, voyant l'ordre merveilleux de la providence secrète de son cher Époux envers toutes ses créatures, elle laisse toutes choses aller leur train, elle les laisse sous l'action et la motion de son cher Époux qui les conduit toutes avec un soin paternel et de manière merveilleuse : il ne veut forcer personne, quoique cette louange soit le devoir infini de la créature. Peu lui importe, elle se repose de tout cela en cette disposition paternelle ; et pour ce qui est d'elle, elle ne pense qu'à accomplir son devoir éternellement et sans cesse, employant pour cela sans relâche toutes ses forces supérieures et inférieures, ne pouvant jamais plus se défier de la fidélité de son cher Époux envers elle : en effet, elle voit qu'elle a été tirée de la masse de ceux qui se perdent, et choisie entre des milliers pour connaître l'amour parfait de sa beauté infinie et en jouir.

C'est pourquoi l'âme est invitée, stimulée et librement contrainte par une très douce étreinte de l'amour infini, cette douceur la ravissant de plus en plus pour qu'elle réponde éternellement par son amour à Sa Majesté : elle s'y résout par suite des différentes pénétrations par lesquelles elle trouve et sait qu'elle est élevée, et dont l'action vive et le feu ardent l'agitent et l'occupent de diverses manières, selon des voies toutes différentes et distinctes à l'intérieur de l'unité et de la simplicité mystiques ; celle-ci maintient toutes les puissances recueillies et englouties en unité, là où tout l'homme est déjà esprit, que ce soit au moins en l'unité du cœur³⁷, ou qu'il soit [18] même

³⁷ « L'unité du cœur » s'établit à un niveau psychique inférieur à l'unité de l'esprit ; elle indique traditionnellement l'harmonie et le recueillement des puissances sensibles de l'âme attentive à la présence de Dieu.

entièrement ramené et englouti en un. Aussi les sens sont-ils désormais morts en leurs opérations ; ils n'agissent plus de façon animale, mais divine, conformément à l'esprit qui est devenu simple en ce renouvellement et en ce jeu d'amour conjugal, amour de fruition³⁸ et amour pratique. Il est amour de fruition lorsque l'âme est mue par son Époux, lorsqu'elle l'est si fortement, lorsqu'elle est si pénétrée, si élevée et si abandonnée, qu'il lui semble alors ne point agir ; il est amour pratique lorsqu'elle est plus ou moins, voire totalement, laissée à elle-même pour ne s'occuper que de son Époux par toutes les affections possibles, spécialement par celles de l'amour suprême et ardent ; et cela dans l'union la plus étroite possible en l'ardeur de son amour très affamé, qui l'invite continuellement au plus secret d'elle-même pour qu'elle le satisfasse ainsi en tout ce qu'elle est, que ce soit en agissant, en pâtissant ou en mourant. Elle s'y occupe et s'y emploie en toute occasion favorable, sans distinguer entre le facile et le difficile, entre la prospérité et l'adversité, le peu et le beaucoup. Aussi ne lui importe-t-il pas de faire ou de supporter ceci ou cela dans le mépris et dans les humiliations, dans le renoncement à tout intérêt propre et la résignation, ses puissances étant suspendues quant à l'opération de l'amour sensible : elle se trouve forte en son Époux et ne manque jamais d'exécuter ce qu'elle doit, ne pensant qu'à se rendre toujours plus véritablement fidèle envers Sa Majesté. Et s'il lui arrive de chanceler aussi peu que ce soit en ses suspensions, en sa pauvreté et en ses délaissements, elle le ressent aussitôt et s'en fait grande conscience, comme d'un grand péché et d'un désordre contraire à son exercice. La mortification continuelle de toutes les manières possibles est son plus grand plaisir ; et en cela elle abhorre les applaudissements et les louanges des créatures, voyant et sachant bien par expérience qu'elle n'est rien et n'a rien

³⁸ La « fruition » ne s'identifie pas avec la simple jouissance (que Jean de Saint-Samson utilise aussi) : elle en souligne la passivité absolue dans l'union mystique ; elle suppose la perte en Dieu, la participation à la « fruition », à la complaisance qu'il trouve en lui-même.

de bon en elle ; elle voit que louanges et honneurs ne sont dus qu'à Dieu seul, alors que toute la confusion éternelle est pour la créature et pour elle surtout, et cela pour des causes infinies qu'elle sait et voit très clairement. Si bien qu'à cette occasion, elle se hait elle-même plus qu'elle ne hait le diable, sachant très bien la malice de son propre instinct qui se recherche lui-même et veut partout la satisfaire, même dans les choses et les sentiments de Dieu, en ses lumières et en ses connaissances, bref, en tous ses dons ; et Sa Majesté est souvent contrainte de les lui cacher afin de lui éviter ce larcin, sachant très bien qu'il lui est nécessaire d'aller toujours en sens contraire d'elle-même. Elle sait aussi que la vérité de son amour ne réside pas dans la sensation continuelle du feu enivrant de l'amour indicible de son cher Époux, mais en lui-même et au plus profond de son épouse qu'il a souvent pénétrée de ses écoulements amoureux ; c'est de là qu'il l'invite tant qu'il peut, particulièrement au temps de son aridité et des délaissements les plus intérieurs ou les plus extérieurs de la part des créatures, à se retirer sans cesse en abandonnant toutes créatures et elle-même, afin de vivre abandonnée en son Époux. En effet, c'est dans cette situation et dans cette pratique que réside la sainteté de l'épouse fidèle, et pas ailleurs ni autrement. Et c'est dans cette situation et dans cet état que la plaie véritable du véritable amour est ressentie à la fois très douce et très douloureuse très douce au-dedans et très douloureuse au-dehors. Et l'on ne peut assez vivement montrer cela à celui qui n'en a point l'expérience.

Il est vrai que ce genre d'aigle est très rare, attendu qu'aujourd'hui les hommes ne cherchent Dieu que pour eux et nullement pour lui-même ; ils ne sont amis de Sa Majesté qu'à sa table et pour ses noces, mais partout ailleurs, ils sont amis d'eux-mêmes et s'idolâtrant en la jouissance des dons excellents de Dieu ; et ils les ont tellement changés et convertis à eux-mêmes, qu'ils en ont fait leur Dieu et leur objet final, ce qui est la chose la plus déplorable qui se puisse penser. Alors que les épouses

fidèles s'efforcent de se cacher les dons de Dieu en elles, ces personnes-là s'efforcent d'autant plus de se montrer et de se produire devant tous, vantant ainsi leur sainteté apparente qui leur causera des châtiments en proportion ; et peut-être leur causera-t-elle même l'enfer, si elles sont si malheureuses que de se croire hautement élevées au-dessus des autres hommes, les méprisant secrètement et sans discernement, parce qu'il leur semble qu'à côté d'elles, Dieu les a délaissés, et que Sa Majesté les laisse croupir en terre pour qu'ils ne s'occupent que des choses extérieures : telle est la ruine de ces misérables ingrats qui ne sont que des mercenaires infidèles. Mais ceux qui sont fidèles à Sa Majesté vont en un sens tout contraire à celui-ci : ils font tout et endurent tout, ils avalent tous les opprobres et les confusions comme leur étant dus ; ils soutiennent tout, ils supportent tout et se rendent toujours plus forts en esprit. En tout cela, ils s'efforcent de plus en plus de se conformer à leur Époux afin qu'il les transforme parfaitement en lui ; ainsi, par l'entière conformité de leur vie toute semblable à la sienne, rien ne se trouvera jamais en eux qui leur serait propre, mais leur cher Époux sera vu et ressenti en eux et hors d'eux comme vivant si parfaitement en chacun d'eux, que l'on n'y trouvera jamais plus la moindre dissimilitude d'avec lui. Telle est la distinction entre les épouses fidèles et les infidèles, entre les vraies et les fausses.

Par ailleurs, celui qui évolue dans les faubourgs de tout ceci ne sait pas ce que nous sommes en train de dire, et ne le saura peut-être jamais ; la seule cause en est celle-ci : ces choses lui plaisent plus que Dieu lui-même ; et Dieu ne se cachant pas ici, mais au plus profond de la créature raisonnable, c'est là qu'il doit être trouvé, et pas ailleurs, c'est là qu'il opère toutes ses merveilles en lui-même et c'est de là qu'il ne cesse d'opérer merveilleusement en toutes les facultés de la créature, la changeant totalement en lui par ses actions merveilleuses ; et en cela, elle est devenue aussi divine qu'elle était charnelle et animale alors qu'elle vivait pour elle-même.

Mais tout ce commerce amoureux dépend tellement de Dieu qui en est l'objet et le maître, qu'il n'est pas l'œuvre d'un jour, comme l'on dit, mais de plusieurs années ; et en cela l'épouse fidèle demeure éternellement contente du peu comme du beaucoup, les raisons de l'amour et les raisons d'aimer lui suffisant pour tout, telles qu'elles sont en la nature infinie de son Objet. Elle fait toujours en sorte de ne jamais reculer, mais de toujours avancer sur le chemin en s'abandonnant de plus en plus et de mieux en mieux ; et elle sait très bien que personne, pour parfait qu'il soit, ne peut atteindre le dernier degré possible de l'abandon. Et comme ce n'est pas à elle qu'est due cette perfection, elle fait par là son chemin et s'avance autant qu'il lui est possible, son cher Époux le voyant et le sachant ; et elle n'y réfléchit même pas, n'ayant d'autre soin que de le contenter et de le satisfaire de son mieux dans tous les événements, dans l'éternité comme dans le temps. En tout cela, on voit la perfection la plus haute à laquelle une âme puisse arriver, au moins en son appétit actif³⁹, de telle sorte qu'en volant désormais comme l'aigle, elle ne repose plus, pour son plus grand plaisir, qu'au cœur plein d'amour de son cher Époux, notre Sauveur béni.

Par ailleurs, il ne faut pas penser entrer ici avant d'avoir résolu de consommer chair et sang en éternel holocauste d'amour pour Sa Majesté : cette affaire réclame en effet la totalité de l'homme ; cette résolution doit se prendre alors que l'on en est aux préambules, c'est-à-dire en train d'exercer et d'acquérir les vertus, et si, à ce stade, on ressent quelque chose de moins parfait, qu'on ne présume pas d'entrer ici, mais que l'on prenne pour tâche et pour exercice cette matière exposée si prudemment, d'autant que ce serait se tromper infiniment soi-même et agir pour rien par l'effort de la sensualité. Il faut infiniment s'en méfier, comme du piège le plus subtil et le plus cruel qui se puisse penser pour la

³⁹ C'est-à-dire tant que son activité propre, et non la seule action divine, alimente son désir.

créature. Voilà pourquoi cette résolution est la fin et le terme à l'intérieur des moyens que cette même fin requiert pour qu'on l'aborde, et, comme je l'ai dit, ces moyens sont en ses préambules ; ils doivent acheminer l'âme par degrés et comme par la main, en supposant qu'elle ait la connaissance suffisante de tout ce qu'il lui convient de traverser pour arriver là, même si c'est par goût et par une vue de sagesse : c'est à cela qu'il lui convient de procéder par ordre, se résolvant à suivre Sa Majesté par les voies qu'il lui plaira pour l'attirer à soi.

A cet effet l'âme se servira pour commencer de l'aspiration large et profonde, et elle ne cessera point de le faire tant que ce lui sera possible, l'utilisant avec discernement pour ne point s'épuiser par trop d'effort et de violence en de telles poussées. Mais comme j'ai parlé de cela ailleurs, je n'en dirai rien ici ; une fois accoutumée, l'âme trouvera bientôt cela aussi facile que d'inspirer et d'expirer son haleine. Maintenant, si la spéculation des perfections et des personnes divines faites en simplicité dans la Sagesse de Dieu est une chose excellente, et si l'abandon de soi-même la suit, néanmoins, l'aspiration purement mystique, et qui est l'épanchement même de cette Sagesse, est infiniment plus noble, plus excellente et plus courte. Cette Sagesse simple transforme tout en elle-même, c'est-à-dire en Dieu. L'âme le voit et le savoure en des goûts éternels, et à côté de cela, tout le domaine de la scolastique⁴⁰, à l'intérieur duquel on médite et spécule fortement en rigueur de jugement⁴¹, est un pur mensonge et une terre totalement insipide pour le palais déjà restauré plus ou moins parfaitement par les attouchements simples et savoureux, larges ou profonds, du flux tout ravissant de la Sagesse divine elle-même. Ses effets et ses opérations sont si merveilleux, ainsi que nous l'avons dit, ils sont si différents, si

⁴⁰ La scolastique ne désigne pas ici la théologie médiévale de type thomiste, mais la spéculation rationnelle en général dans l'ascension intellectuelle de la créature vers Dieu.

⁴¹ Selon le *judicium rationis*, caractéristique des progressants dans le schéma de Guillaume de Saint-Thierry, auquel se réfère ici Jean de Saint-Samson.

nombreux, si simples et si uniques, qu'on ne saurait assez l'exprimer ; et cela rend l'esprit très agile pour voler vers son fond, et de son fond vers son Objet divin. Et c'est pourquoi la Sagesse est plus mobile en la multiplicité souveraine de ses opérations⁴², que tout ce qu'il y a de plus mobile dans les choses créées ; ce qui fait que l'on n'est guère longtemps mû d'une même façon.

Tel est l'ordre du flux affectif et effectif de Dieu en la créature qu'il chérit hautement d'un amour qui la rend parfaite, pour le repos suprême et les délices indicibles de Sa Majesté. Aussi est-ce merveille que de voir sortir tant de lustre et d'éclat d'un fond largement ouvert aux divines splendeurs qui le pénètrent totalement, et qui sont et produisent cibles notions et d'inconcevables délices. Mais avant d'entrer là, il faut passer par toute la purgation et toute l'illumination selon leur ordre et leurs distinctions ; et en leurs pauvretés et misères, elles produisent tant de sentiments si fâcheux et si mauvais, qu'on peut à peine les souffrir et les supporter sans tout quitter. Il y a d'infinies raisons à cela en la vie mortelle de la créature ; elle doit pour l'ordinaire, et bien souvent durant un temps très long, traverser à ses dépens cette première région pleine de labeurs et de difficultés. Par cet exercice, il faut rendre sa vie à Dieu en une agonie spirituelle très douloureuse et très amère, et l'on ne peut assez en exprimer les affres mortelles. C'est ainsi qu'il faut que, par le dedans et par le dehors, l'homme tout entier retourne à Dieu, qu'il doit épouser à ses frais éternels, et Sa Majesté lui donne très amoureusement sa grâce abondante à cet effet.

D'une certaine façon, moins on aura de méthode pour entrer ici, mieux ce sera ; néanmoins, il faut ordonner son cœur et son esprit à une certaine méthode qui ne semblera pas en être une. En effet, il faut ici marcher très doucement avant de pouvoir avancer, et il faut pouvoir avancer avant de pouvoir courir, et il

⁴² Cf. Sg 7, 22-24.

faut être très actif et agile à la course avant de pouvoir voler ; et il faut longtemps s'activer à voler comme les oiseaux les plus mobiles et les plus légers, avant de devenir ici un aigle ; et tout cela connaît du plus et du moins selon chacun. Et puis, arrivé en son centre comme un aigle plein d'amour, l'homme se repose en Dieu en très grand plaisir, et cette jouissance divine l'absorbe en une plénitude de délices : elle l'envahit en lui-même, c'est-à-dire selon la sensibilité et la perception, d'une manière très subtile, très simple et très spirituelle ; mais le plus souvent, elle l'envahit au-dessus de lui-même par-dessus tout sens et toute perception. Ainsi voit-on que l'homme est très éloigné de son abandon complet et de sa résolution tant qu'il demeure en sa seule industrie, et son occupation en est alors très éloignée dans les choses extérieures, voire même dans celles de l'intérieur.

Il y a d'innombrables voies à cette occupation : elle consiste d'abord en la méditation selon différents degrés ; lorsque celle-ci est devenue facile, on l'appelle oraison ; quant à la suspension du discours et de ses subtilités, discours rapide et bref excitant l'affection par la considération [de l'intellect]⁴³ ou par [26] l'attachement volontaire, elle vient de l'âme tant qu'elle s'appartient ; mais elle peut aussi avoir lieu par la forte attraction de son entendement, de sa volonté et de sa mémoire de la part de Dieu : l'âme le regarde tant que dure cette douce impulsion et cette motion, et elle regarde alors celui qui l'attire et la tient tout entière suspendue en lui avec ses puissances, et qui la remplit de délices, de lumières et de connaissances très secrètes qu'il lui fait alors voir et sentir en lui-même et hors d'elle, plutôt qu'en elle-même.

Toutes les occupations de ce genre exercent l'excellente contemplation, et cela est en soi si noble, qu'on ne saurait assez le dire. Et c'est là que Dieu se manifeste quelquefois si abondamment et avec tant de merveilleux secrets, que la créature

⁴³ Passage d'interprétation délicate ; c'est nous qui ajoutons « de l'intellect ».

ne peut exprimer ce qu'elle a vu et senti, demeurant toute liquéfiée de façon ineffable en l'amour de son cher Époux ; et à côté de cela, tout ce qu'elle a vu et senti à l'extérieur, tout ce qu'elle y a entendu ou pourrait y entendre, tous ses plaisirs même honnêtes, ne sont que pure insipidité et pur mensonge ; à vrai dire, tout cela est une mort très cruelle pour l'âme dressée et formée à se plonger et à s'abîmer éperdument en la mer infinie et immensément spacieuse de son cher Époux.

Mais l'âme ne reste pas longtemps arrêtée en cette forte attraction ; aussi son action devient-elle alors d'admirer les notions excellentes et les représentations intellectuelles simples et éternelles qu'elle a vues et senties ineffablement ; si bien qu'elle reprend son vol de toutes ses forces vers elles comme vers le lieu de son repos, et cet état est très mystique et très abandonné.

Mais nous ferons mieux de laisser cette poursuite pour descendre à l'industrie de l'homme que séduit le seul amour sensible de Dieu. Il faut en parler comme il convient à sa nécessité présente, c'est-à-dire à la nécessité d'entrer en exercice par l'aspiration large, s'il est trop loin de l'esprit ; et s'il en est plus près et sent de la facilité à cela, ses poussées seront en des aspirations plus courtes et plus concises, de telle sorte qu'elles produisent beaucoup d'affection dans le cœur, et qu'elles soient très propres à le pénétrer et à l'ouvrir pour qu'il puisse être touché par Dieu. Il pourra alors se dilater en son attraction vive et sensible, s'y réjouir et s'y reposer à plaisir, non pas en revenant sur lui-même, mais en l'amour de Dieu qui l'y attire pour cela. Et là, il apprendra en très peu de temps, par la vivante onction du très Saint-Esprit, tout ce qu'il doit faire et savoir ; ainsi, à force d'avancer en cette disposition et en ce jeu de l'amour qui le perfectionne, il apprendra la science d'amour. Et une fois devenu parfait en amour, il pourra rédiger ce qu'il sait en théorie, et en faire une méthode pour que les hommes l'apprennent, le goût de cette science devant les toucher d'amour et enflammer leur désir de se rendre amoureux du Dieu infini. D'ailleurs, tout ce qui sort

ici de cet homme est tellement spirituel, que cela semble plutôt déforme que simplement divin, son fond étant si largement pénétré et ouvert, qu'il ne reçoit plus rien de nuisible des choses extérieures ; il y a longtemps qu'il est mort aux formes et aux images naturelles qui sont les effets de la vie propre à la nature. Cet homme est aussi éloigné de ce désordre que la nature animale prise en elle-même l'est de l'esprit pur auquel elle est maintenant totalement changée ; elle l'est non pas pour se rechercher et se reposer spirituellement en elle-même, mais pour se reposer en lui par-dessus tout cela et par-dessus toute sensation, en mourant partout à elle-même et aux dons de Dieu, même les plus excellents. La raison est ici tellement lumineuse, qu'elle voit et prévient éminemment tout ce qui se présente à elle, pour qu'elle le voie et le juge selon le pur esprit tel qu'il est en lui-même. Bref, tout est esprit en cet homme autant que tout y fut auparavant de chair et de sang. Cette réduction si brève et si abandonnée se fait et s'accomplit au fin fond de l'amour même, et ses formes simples semblent son essence même en la très simple unité de ce fonde, mais aussi en Dieu dont provient et où demeure tout fond.

Or, il est vrai qu'à la première découverte de ce noble fond en présence de ses richesses si abondantes et de ses délices si inondantes, l'âme déjà pénétrée de Dieu ne trouve plus ailleurs ni paix, ni patience, ni repos. Elle emploie tout son effort à l'acquisition de cette demeure où Dieu vit, et trouve son bonheur en lui-même et en toutes les créatures qui sont retournées et plongées en lui, grâce à leur propre fond qu'il a ouvert et pénétré ; c'est là qu'elle habite en très grand plaisir en toutes circonstances. Mais comme rien de cela ne se révèle à d'autre qu'à elle et à ses semblables, tout ce qui s'en écarte n'en est que le domaine extérieur, avec ses préceptes qui manifestent son ordre et ses désordres dans ses innombrables matières : cela remplit de grands et gros livres pour l'instruction des hommes, et par là ils apprennent à mourir à eux-mêmes comme il se doit, afin de retourner à Dieu qui vit en eux et ne désire rien tant que les changer et convertir en lui.

Tout cela étant accompli de diverses manières, chacun y trouve goût selon sa nature. Voilà pourquoi ce qui est propre à l'un ne convient nullement à l'autre. On voit ainsi le soin merveilleux de notre Dieu bon qui répand son Esprit divin de façons aussi différentes qu'il doit y avoir d'individus à le rechercher, affectant chacun selon des dispositions telles, qu'il puisse s'approcher de lui avec d'ardents désirs et l'aimer éternellement. Cela étant divinement commencé en la créature conformément à ses divines voies, Sa Majesté la porte au plus tôt à sa perfection, n'était-ce que cette créature est trop souvent infidèle de bien des manières à lui répondre comme elle le doit en excitant toutes ses forces et toutes ses facultés à s'écouler en Dieu. Aussi, tout ce qui est fidèle à Dieu est bientôt plein de lui en l'abondance de ses fructifications divines, qui transforme en amour, en lumière et en esprit, tout ce qui en est vivement touché et abondamment rempli. Enfin, tout ceci montre et découvre l'infinie beauté de l'Objet divin et du sujet hautement déifié en lui, beauté de celui qui est arrivé au centre qu'il désirait et qui s'y trouve infiniment content, au-dessus même de l'appréhension qu'il en a, attendu que Dieu y est goûté et savouré en lui-même dans d'ineffables sentiments et dans le goût de sa propre éternité absolument présente, sans qu'elle admette le temps ni quoi que ce soit d'extérieur à elle. C'est là que tout est englouti et abandonné, et ce qui reste à remplir en l'homme demeurant pleinement et totalement assujetti à l'esprit qui le tire toujours secrètement à soi, opère au-dehors amoureusement selon l'ordre et l'exigence de son devoir.

Mais, ô Dieu très bon, de qui et de quoi parlons-nous ici, vu que l'on connaît à peine une personne qui veuille, en s'abandonnant continuellement elle-même, se laisser polir et façonner par les attouchements répétés de Sa Majesté divine ? Il y en a beaucoup pour qui cet exposé agit plus sur les oreilles que sur le cœur ; et si quelqu'un sait ce que nous disons, peut-être même par expérience pour avoir fait quelque progrès en ce chemin, il en sera pourtant à une distance infinie à cause de son

infidélité dans la poursuite de ce commerce amoureux, ou bien parce que le temps passé en cette perfection n'est pas encore suffisant pour sa totale consommation.

D'ailleurs, je sens bien que je ne dis rien en mon exposé, parce que ce m'est une mort très cruelle que de rendre compte des distinctions et des développements propres aux différents [30] ordres de cette matière : je ne peux nullement le faire sans que mon fond ne se produise lui-même pour lui-même.

Pour ce qui est de ceux que les considérations extérieures entraînent ailleurs, on ne peut leur fournir assez de méthode ni de préceptes ; et ils sont aussi distants et éloignés de ce dont nous parlons ici, qu'ils vivent pour eux-mêmes dans les premières séductions nécessaires pour les rendre désireux du vrai bien. Cependant, certains d'entre eux pensent comprendre tout cela, et même en posséder quelque chose ; mais ils sont bien trompés en leur sensualité spirituelle, car, en se trouvant entraînés à la périphérie des préceptes de perfection qui enseignent ce qu'il faut faire et ne pas faire et comment mourir à soi-même, ils se montrent et se font voir tout nus et tout vides du véritable amour parfait. Ce qui les trompe ici est un peu d'amour sensible qu'ils ont si tout va bien, et qui est totalement conforme à leur nature qui se délecte d'aimer ce qu'elle sait et croit être infiniment bon et saint. Et pour y arriver, elle donne ce qui lui appartient si parcimonieusement, que cela est tenu par Dieu pour rien plutôt que pour quelque chose. Et voilà pourquoi ces gens ne moissonnent ici que selon le très peu de leur semence, c'est-à-dire de leurs œuvres.

Ces gens-là ne dépassent jamais le stade des arguments, et n'arriveront jamais à s'en passer ; ils ne savent même pas ce que c'est. Et cependant, on ne pourra leur fournir assez de livres parmi les meilleurs qui se puissent penser, ce qui n'est pas autre chose que leur faire des fouets et des bâtons dont ils seront plus tard épouvantablement flagellés lorsqu'ils partiront de cette vie. Il serait donc plus à propos que ceux-là s'en tiennent à un bon

auteur et le suivent en s'exerçant à faire leur devoir, qui est d'acquérir solidement la vertu et puis l'amour qui en sera la conséquence. C'est à cette disposition lointaine que doit s'occuper celui qui est plein de lui-même et de sa vie propre, laissant les exercices dont il est ici question aux aigles excellents à qui seulement ils conviennent.

La Réforme du carmel français par Jean de Saint-Samson (1571-1636) et ses disciples

Multiplés réformes.

Le Carmel a connu de nombreuses réformes tout au long de son histoire⁴⁴. En France, à la sortie des guerres de religion, la plupart des couvents ont besoin d'être réformés. Deux réformes prennent place simultanément, l'une détachée de l'ancien courant carme tandis que l'autre tente de prendre place en son sein.

La première, féminine, sur laquelle nous reviendrons au chapitre suivant, mise en place sous l'impulsion de Madame Acarie (la future Marie de l'Incarnation), est issue de la réforme espagnole par l'intermédiaire d'Anne de Saint Barthélémy (la sœur converse qui accompagnait Thérèse dans ses voyages) et d'Anne de Jésus, la dédicataire du *Cantique spirituel* de Jean de la Croix. Le bref séjour de ces mères espagnoles sera fructueux : l'intériorité reconquise par la réforme espagnole sera transmise en France en particulier grâce à Madeleine de Saint-Joseph (1578-1637), maîtresse profondément intérieure de novices qui assurèrent par la suite de nombreuses fondations.

La seconde, masculine, simultanée, naît en Bretagne, où Philippe Thibault, que nous avons rencontré comme visiteur auprès du chartreux Beaucousin, réforme le couvent de

⁴⁴ A.-E. Steinmann, *La nuit et la flamme, chemins du Carmel*, Paris-Fribourg, 1982 ; J. Smet, *I Carmelitani* (trad. disponible de l'original anglais), 4 vol., Roma, 1989.

Rennes, rattaché à la province de Touraine. Le renouveau s'étend, mais ne se sépare pas de l'ancien Carmel malgré des tensions à Angers, Ploërmel, etc. D'origine française, cette seconde réforme est indépendante, même si une influence des déchaux est prouvée en ce qui concerne les pratiques⁴⁵. Nous commencerons par elle.

C'est Philippe Thibault qui fait venir la future « âme de la réforme de Touraine », Jean de Saint-Samson (1571-1636). Ce très grand mystique forme les novices qui continueront son œuvre, toute intérieure, dans certains couvents carmes. Il apparaît ainsi comme le symétrique masculin de Madeleine de Saint-Joseph chez les femmes.

Puis on oubliera ce maître spirituel pour plusieurs raisons. Tout d'abord, dès les années 1640, naît une méfiance qui provoquera le « crépuscule des mystiques » à la fin du dix-septième siècle : on soupçonne par exemple son disciple Maur de l'Enfant-Jésus, qui dirigea un temps la jeune Madame Guyon, d'être quiétiste. Un affadissement de l'élan intérieur accompagne la fusion de la réforme dans le corps des « grands carmes » ; enfin ces derniers disparaissent de France à la fin du dix-huitième siècle.

Par chance, de très nombreux manuscrits ont survécu. La renaissance de l'intérêt pour la mystique d'expression française depuis Bremond s'est accompagnée de la redécouverte de Jean de Saint-Samson⁴⁶, puis d'éditions

⁴⁵ C. Janssen, *Les origines de la réforme des Carmes en France au XVII^e siècle*, Martinus Nijhoff, s'Gravenhage, 1963, 225, souligne l'influence des déchaux sur les pratiques ; S.-M. Morgain, *Pierre de Bérulle et les Carmélites de France*, Cerf, 1995, 69, souligne le rôle du chartreux dom Beauconsin en relation avec les deux groupes réformateurs.

⁴⁶ H. Bremond, *Histoire du sentiment religieux...*, op. cit., II *L'Invasion mystique* [chap. V sur Jean], 1930 ; S.-M. Bouchereaux, *La réforme des Carmes en France et Jean de Saint-Samson*, Vrin, 1950 ; H. Blommestijn, *Jean de Saint-Samson, L'éguillon, les flammes, les flèches et le miroir de l'amour de Dieu...*, Pontificiae Universitatis Gregorianae, Rome, 1987 [l'étude sur Jean couvre en fait les deux tiers du volume].

critiques partielles commentées de l'important *corpus* de « dictées » à ses disciples et/ou de leurs éditions d'époque⁴⁷. Ce que Jean a dicté n'est pas d'une lecture facile, mais « le plus profond des mystiques français⁴⁸ » mérite l'effort requis.

La vie d'un frère convers aveugle.

Jean du Moulin, fils d'un contrôleur des tailles, fut baptisé le 30 décembre 1571. Une intervention malheureuse causa sa cécité, suite à une variole contractée à l'âge de trois ans. Aussi « on lui fit apprendre la musique et le jeu des instruments en perfection, spécialement celui de l'orgue, qu'il touchait fort adroitement dès l'âge de douze ans. Il fit quelques années cet office en l'église de saint Dominique de Sens et était toujours appelé aux concerts de musique qui se faisaient aux solennités extraordinaires »⁴⁹.

Quittant Sens pour Paris, en 1593 ou 1594, il alla demeurer chez son frère marié Jean-Baptiste pendant quatre ou cinq ans, près de Saint Eustache. Mais après la mort de ses proches vint la misère : « Le serviteur de Dieu demeurait cependant dans une église toujours à genoux, et en oraison devant le très Saint Sacrement de l'autel, et souffrait beaucoup de faim, de soif et

⁴⁷ *Manuscrits* aux Archives d'Ille-et-Vilaine à Rennes, liasses 9H39 à 9H44 [deux mille folios dont le quart bénéficie d'éditions récentes – notre base photographique est disponible]; *Œuvres spirituelles et mystiques du divin contemplatif, Jean de S. Samson ... avec un abrégé de sa vie, recueilly et composé par le P. Donatien de S. Nicolas*, Pierre Coupard, Rennes, 1658-1659 [total incontestable malgré les recompositions opérées par Donatien] ; Jean de Saint-Samson, *Œuvres mystiques*, texte établi et présenté par H. Blommesteijn et M. Huot de Longchamp, Paris, O.E.I.L., 1984 ; Jean de Saint-Samson, *La pratique essentielle de l'amour*, Coll. « Sagesses chrétiennes », Cerf, 1989 ; Jean de Saint-Samson, *Le vrai esprit du Carmel, Œuvre spirituelle et mystique assemblée par le P. Donatien de S. Nicolas. Sources manuscrites*. Édition critique présentée par Dominique Tronc, étude par le P. Max Huot de Longchamp, Coll. « Sources mystiques », Centre Saint Jean-de-la-Croix, 2012.

⁴⁸ L.Reypens S.J., art. « Âme », *DS* 1.462.

⁴⁹ *Œuvres spirituelles et mystiques du divin contemplatif ...*, op. cit., « La Vie, les Maximes... », 3.

autres incommodités⁵⁰ ». On dispose d'une abondance de faits très vivants illustrant la dureté de la vie de l'infirme⁵¹.

L'église de Saint Eustache était attachée au grand couvent des carmes de la place Maubert : à la fête de sainte Agnès en 1604, Jean demanda la permission au jeune frère Mathieu Pinault « de toucher l'orgue » à la grand-messe. Cette rencontre fut le début d'une amitié profonde et durable.

Depuis je le conviais de venir à l'orgue avec moi toutes les fois que je jouais de l'orgue. En devisant avec moi il me demandait si j'avais des livres spirituels, et lui ayant dit qu'entre autres j'avais les œuvres de Nervèze, il me persuada de les quitter et m'en rendit d'autres comme Arias, Grenade⁵², et me pria de lui donner quelque temps pour lui lire des livres qu'il m'apportait comme les divines Institutions de Thaulere, la Théologie mystique de Harphius, Rubroche [Ruusbroec], la Perle évangélique, le Jardin spirituel des contemplatifs de Mr. Deschamps⁵³.

On voit dans ce choix des plus grands textes du Nord les affinités spirituelles de Jean : il les comprenait de l'intérieur, ils exprimaient sa propre expérience. Sa profonde intériorité rayonnant sur son entourage, la lecture journalière devint très vite une rencontre de prière et d'oraison, et un cercle spirituel bouillonnant se constitua au couvent de la place Maubert. Jean et ses amis voulant ramener les carmes à la mystique, cette impulsion déclencha la réforme au mépris de certaines résistances :

[Jean] exhorta lors pareillement le père Philippe Thibault religieux de la même province à se mettre de la partie [en vue d'établir la réforme] ; l'assurant qu'il y pouvait beaucoup [...] Il lui dit ces paroles avec tant d'énergie et d'efficace, qu'elles frappèrent au cœur du père Thibault comme

⁵⁰ *Ibid.*, 9, 10.

⁵¹ H. Blommestijn, *op. cit.*, « 4. La vie de Jean de Saint-Samson », 69-87.

⁵² Arias (-1605) et Louis de Grenade (1504-1588) dont les *Traité spirituels* peuvent « remplacer les ouvrages très médiocres de Nervèze » (Blommestijn, *op. cit.*, 99).

⁵³ *Le Jardin des contemplatifs* (1605) est une compilation didactique et pratique.

un coup de foudre, et y demeurèrent désormais très profondément gravées, comme il a depuis souvent avisé au père Mathieu [Pinault]⁵⁴.

Finalement, en 1606, alors que Jean parlait avec Mathieu Pinault des desseins de celui-ci, il lui dit au dépourvu : « *Dieu m'appelle efficacement pour être religieux en votre convent de Dol.* »⁵⁵

Jean de Saint-Samson commença par faire profession le 26 juin 1607. Philippe Thibault et Mathieu Pinault, les deux réformateurs, dès leur arrivée définitive à Rennes en novembre 1608, essayèrent d'obtenir du Père Provincial le transfert du frère Jean à leur couvent, mais il leur fallut attendre quatre années, la communauté de Dol s'y opposant. « Les supérieurs de Rennes⁵⁶ s'efforcèrent d'inventer de rudes épreuves pour mesurer la trempe de son âme et découvrir le fond de son cœur » : devant tenir compte de démêlés avec le général Sylvius et le provincial Le Roy, Thibault avait été obligé d'imposer la méditation méthodique telle qu'il l'avait pratiquée chez les jésuites et les chartreux. Finalement, Jean fut accepté malgré ses trente-cinq ans et sa cécité, mais dans la situation la plus humble de frère lai.

La vie était rude et Jean souvent malade. Le bâtiment était fort misérable et délabré, il n'y avait pas d'infirmier, les cloisons des cellules du dortoir n'étaient faites que « d'ais fort mal assemblez, où les vents entraient de toutes parts. »

Jean aimait la solitude et le recueillement de la prière : « dans l'hiver on l'a vu souvent à l'abri de quelque muraille, et aux rayons du Soleil, trembler sa fièvre assis sur un buis du jardin. » Il avait appris une prière pour guérir les fiévreux, ce qui suscita une enquête de l'évêque de Dol : celui-ci en sortit tout acquis à la cause du frère et le fréquenta régulièrement

⁵⁴ La Vie, les Maximes..., op. cit., 17.

⁵⁵ Blommesteijn, *op. cit.*, 78. Les citations sont extraites du *ms.* du P. Pinault et de la *Vie* de Donatien ; nous en modernisons le style.

⁵⁶ v. C. Janssen, *Les origines...*, 158 et 160 sq.

jusqu'à la fin de sa vie⁵⁷. Le disciple Donatien témoignera d'un événement qui révèle en effet la pleine grandeur de Jean :

« La ville de Dol et le couvent des Carmes furent atteints de la peste. Un carme mourut en peu de jours et un novice fut atteint par la contagion. Pris de panique, la communauté entière et le prier s'enfuirent hors du couvent. Le soin du malade fut confié au jeune frère Olivier et à un séculier. Jean de Saint-Samson s'était déterminé à tenir ferme et à s'engager pour si peu que cela lui serait possible. Malgré son infirmité et son peu d'expérience, il se mit à leur service pour soigner le malade. Un jour, celui-ci fut atteint d'un accès de folie furieuse et voulut se précipiter par la fenêtre du dortoir. Alerté par un pressentiment, ou par une lumière divine selon l'interprétation du Père Donatien, Jean *“sort à même temps de sa chambre, va directement vers ce frénétique au lieu du précipice, le saisit, et l'empêche de se jeter. Le tenant, il appelle les deux autres, qui pour la crainte du mal s'écartaient au bas du jardin, fit remettre ce pauvre malade en son lit, et demeura toujours auprès de lui, sans aucune appréhension de la maladie, priant Dieu qu'il lui rendît son bon sens, afin de pouvoir mourir dans les dispositions de sa grâce. Notre Seigneur octroya l'un et l'autre à ses prières. Car au même instant l'usage de la raison lui revint...”* Jean de Saint-Samson finit par contracter lui-même la maladie à laquelle il s'était exposé volontairement pour l'amour de ses frères malades et agonisants. Les conséquences en demeurèrent limitées, quoiqu'il ait été transféré pendant quelque temps *“au champ saint Jammes, lieu destiné pour la retraite et pour le défairement des pestiférés.”* Jean y continuait sans relâche ses œuvres charitables. Ces expériences pénibles face à un mal impitoyable, à la défaillance totale de la médecine et à la peur obsédante de la contagion, l'amènèrent à un dépouillement entier de son intérêt propre et à une disponibilité sans réserve.⁵⁸ »

L'influence de Jean fut capitale : bien que frère lai, il fut considéré comme le maître spirituel auquel se référaient tous les moines qui avaient soif de passer au-delà des exercices de méditation discursive :

⁵⁷ Blommestijn, *op. cit.*, 79-80.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 81-82 ; en italiques les reprises de : Donatien, *La Vie, les maximes...*, *op. cit.*, 27, 28.

« ... Jean ne pouvait littéralement plus suivre les prescriptions de la méditation méthodique [...] Philippe l'invita à exposer par écrit son exercice d'entière élévation d'esprit. [...] Étant donné que le contenu de ces quelques pages, de l'avis de tous, était bon et admirable, les chefs de file de la réforme n'hésitèrent plus à destiner le simple frère au rôle important de maître spirituel de plusieurs générations de jeunes carmes [...] Mathieu Pinault, le maître des novices [...] prit l'initiative quelque peu curieuse d'envoyer chez lui les jeunes gens les plus doués pour une courte visite.⁵⁹ »

Il portait sûrement les moines dans sa prière. Mais surtout on venait le voir pour profiter d'une présence divine en lui qui enflammait les visiteurs d'amour et de ferveur. Uni au divin, étant depuis longtemps bien au-delà de la méditation discursive des débutants, il essayait de les entraîner vers un contact direct avec Dieu par l'appel de l'oraison aspirative où le mystique s'élançait amoureusement vers Dieu de tout son être en oubliant tout⁶⁰ :

C'est en ce continuel et affectif entretien avec Dieu que consiste principalement l'esprit de notre saint Ordre, suivant ce qui nous est commandé en notre règle : de méditer jour et nuit en la loi du Seigneur. D'autant que ce mot de méditer ne veut pas dire que nous soyons continuellement occupés à considérer et à approfondir les choses de Dieu ; car cela est impossible à l'infirmité de l'esprit humain ; mais il le faut entendre de l'affection du cœur, et de l'ardeur de la volonté, laquelle non seulement ne se fatigue pas et ne se lasse jamais d'aimer, comme l'esprit

⁵⁹ Blommesteijn, *op. cit.*, 83.

⁶⁰ Voir C. Janssen, L'oraison aspirative chez Jean de Saint-Samson, Camelus, 1956, vol. II, 211. Janssen présente en parallèle des textes de Harphius /Herp et de Jean « quatre manières d'exercices ; qui sont comme quatre marteaux, avec lesquels on heurte fortement à la porte de Dieu, afin de pouvoir entrer en Lui selon son total. ... La première [manière] est d'offrir à Dieu soi-même et tout le créé... La seconde de demander ses dons en Lui et pour Lui-même. La troisième est de se conformer à Lui par une pleine et entière conformité de tout soi, très haute, très parfaite et très amoureuse... La quatrième est [de] s'unir ... ».

se lasse de spéculer, mais au contraire, tant plus elle aime, et plus elle a d'attrait, de plaisir et de force pour aimer de plus en plus.

Pourquoi n'enverrions-nous pas souvent au trône de sa Majesté de fervents souhaits, et des désirs de l'aimer d'un amour fort et continuel? Et n'aurions-nous pas honte d'avoir moins d'ardeur pour Lui que n'en ont les hommes du siècle pour les fausses divinités de la terre? ⁶¹

Jean demeura à Rennes jusqu'à sa mort à un âge assez avancé⁶² :

« Pendant ces longues années, il n'aimait guère franchir le seuil du couvent, à moins que ce ne fût pour rendre visite à une personne malade ou agonisante. ... À la fin de sa vie, il demanda même son transfert... pour y être en solitude totale. Il tenait pourtant sa fenêtre grande ouverte pour les oiseaux qui passaient la nuit dans sa chambre. ... Il ne voulut jamais admettre que sa paillasse soit remplacée par un matelas... Il mourut le dimanche 14 septembre [1636], en la fête de l'Exaltation de la Croix. Ce jour était l'anniversaire de la mort de Catherine de Gênes, la mystique italienne fort estimée de Jean de Saint-Samson à cause de la ressemblance de leur expérience mystique.⁶³ »

⁶¹ *Traité de la conduite spirituelle des novices, Méthode claire et facile pour bien faire l'oraison*, quatrième volume, Ch. XXVIII, De l'oraison aspirative. Quel usage nous devons faire de l'exercice des aspirations.

⁶² À l'exception d'une année à Dol.

⁶³ Blommestijn, *op. cit.*, 86-87.

Les « dits » de l'amour divin.

Étant aveugle, Jean n'a rien écrit lui-même, mais nous avons ses « dits », que ses novices ont saisis au vol ou qu'il a dictés, et qui forment un *corpus* considérable : de ce joyau mystique parfois difficile à lire, nous ne pourrions saisir que quelques facettes admirables. Elles ont été mises au clair par son disciple le P. Donatien qui disposait de ces dictées parfois presque incompréhensibles et n'a pas hésité à couper et recomposer.

Le parcours du sentier dure de nombreuses années, car il est la vie même. Trouver son entrée, puis le suivre, suppose de perdre ses certitudes pour se laisser conduire, ce qui répugne à l'homme :

L'homme [...] ne se sert de sa raison que pour les choses sensibles [...] S'il monte plus haut que les sens, il ne veut concevoir les choses divines que par voie d'entendement, et croit que toute sa sainteté doit consister en la forte élévation et dans le lustre de son entendement illuminé de Dieu pour le connaître et le goûter. [...] Il ne veut point aller là où il ne sait pas, ni s'exposer à se perdre et s'abandonner à la conduite de Dieu⁶⁴.

Si on lui ôte un objet sensible, elle [la nature] a recours à un objet de l'esprit. Si on lui ôte ceux de l'esprit, elle cherchera sa propre satisfaction en Dieu même^{R 64C}.

Nos voies doivent être si perdues que personne n'en voit ni trace ni sentier
R 755E

Aimer sans amour, aimer au-dessus de l'amour [sensible]^{P 92}.

On traverse une alternance entre amour divin :

Combien de fois, ô mon amour, ai-je eu sujet dans l'abondance de vos communications divines, de vous prier de vous enfuir hâtivement de moi

⁶⁴ *Œuvres spirituelles et mystiques du divin contemplatif...*, *op. cit.*, p. 60, repère B de cet *in-folio* en deux colonnes : ce que nous abrégeons par « R[ennes] 60B ». Par la suite nous mettons ces références R (ou rarement P pour Donatien, *La Vie, les Maximes et partie des œuvres*, Paris, 1651) en exposant en fin de citation, ce qui évite de trop fréquentes notes.

si vous ne vouliez me voir mourir de joie et d'amour, présentement à vos yeux ?^{P 6}.

... et cheminement obscur :

Notre Seigneur lui voulant faire goûter l'amertume de Sa croix, le priva de toutes ces grâces sensibles. Et afin d'éprouver, épurer et affermir sa vertu et sa fidélité, le mit en un état très nu, très délaissé, très obscur et très misérable selon le sens, qui lui dura même plusieurs années sans autre consolation. De sorte qu'il lui semblait pendant tout ce temps-là être abandonné et réprouvé de Dieu^{P 8}.

Seul compte l'élan de tout l'être vers Dieu :

Il n'avait souvent rien autre chose à dire en confession, sinon « qu'il n'avait pas tendu à Dieu à l'infini et de toutes ses forces en son attention », donnant pour précision : « L'infini [...] c'est l'arrêt et fermeté de toutes les puissances recueillies, fondues, réduites et entièrement perdues en l'unité divine, par-dessus tout esprit et fond. »^{P 126}.

Par une continuelle et attentive mort de lui-même, le mystique doit plonger de plus en plus en son fond, « sans grand effort du sens », seulement du plus profond du cœur et du plus intime de l'esprit^{R 62^b}.

En fait, plus le sujet « s'abîme et se perd au total de son infinie vastité [vasteté], tant moins il s'aperçoit de cette opération simple et cachée^{R 76^{2a}}.

Il ne lui reste qu'à [...] s'armer de force de patience et de constance pour ne varier jamais ni à droite ni à gauche [...] se sentir toute vide et destitué de lui et totalement insipide en ses sentiments. C'est en ceci que consiste la fidélité [...] et non dans les grandes connaissances [...] visions et ravissements de l'entendement humain. [...] Cela n'arrive qu'afin que les âmes ne se satisfassent point elles-mêmes d'un désir glouton et affamé de posséder Dieu plus pour elles que pour Lui-même^{R 79^A}.

Voilà comment on monte l'escalier d'amour divin, car « celui qui a tout reçu doit toujours tout, à chaque moment^{R 77^{3e}}. Ses voies sont la solitude, être totalement impuissant à sa

délivrance, mais aussi satisfaire pleinement à Dieu avec joie, en abhorrant la tristesse.

Tout cela est aisé à dire, malaisé à faire, difficile à endurer, très difficile à surmonter. Car il faut demeurer stable, ferme et immobile au dedans de l'esprit, en simple repos, par-dessus l'action et l'intention [...] et cela éternellement, parce que l'on croit ne devoir jamais vivre autrement et que cet aimable époux ne doit jamais retourner [...] C'est ici que l'industrie humaine est épuisée ^{R 79 a}.

Pour un abandon véritable nous devons être « *totalelement reçus et fondus* ^{P 498} » :

Être entièrement enseveli comme mort, c'est encore un tout autre état, et puis être pourri et corrompu, et de la pourriture être rédigé [réduit] en cendre⁶⁵, ce sont encore d'autres états plus proches du rien. Mais le même rien n'est rien. Il faut que le Mystique avise soigneusement lequel de tous ces états lui convient, afin que sans s'arrêter, il tende toujours à plus, non selon la pure spéculation, ce qui serait tôt fait, mais en véritable pratique dans les occasions, qui ne lui manqueront jamais, et avec ordre et discrétion. C'est un œuvre d'un siècle, à dire la vérité ^{R50 D}.

[Soyons] « circonspects à ne se point chercher finement, en faisant sa proie de la mort du sens. [L'âme] doit vivre là toute perdue à elle-même, sans science ni vue de ce que nous sommes ^{R 78a}.

[La] « subtile et perdue théorie et pratique des mystiques est inconnue à tout autre qu'à eux-mêmes et cependant ils voient tout, du fond de leur abîme ^{R 759E}.

Pour arriver heureusement à cette transfusion en Dieu, il faut que toute la créature soit perdue à son vivre, à son sentir, à son savoir, à son pouvoir, et à son mourir [...] il n'y a plus en cet état d'acte de réflexion, et l'âme est hors de puissance de le faire. Toutefois le franc arbitre demeure en sa pleine et entière vigueur. En ceci il y a infiniment de quoi s'émerveiller et admirer la force de l'amoureuse activité de Dieu à fondre

⁶⁵ Le thème du passage par la pourriture puis la cendre est repris par Madame Guyon dans ses *Torrents*.

et convertir totalement en soi, ceux qui lui ont voulu, sans réserve, répondre de tout soi, tant en la vie qu'en la mort^{R71D}.

Au reste dans cet abîme on ne voit ni fond ni déité : tout y est englouti sans ressource et il ravit incessamment tout l'homme sans distinction ni différence. C'est ici qu'il n'y a ni amour, ni vertu, ni charité. Et toutefois c'est d'ici que la charité, l'amour et les vertus sortent à leurs effets quand et autant qu'il le faut, sans perception ni distinction. Ce qui n'est point ne peut avoir de nom ; non par privation d'être, mais parce qu'on est englouti dans l'unique et suréminent être qui va remplissant tout être du sien^{R760.A}.

Les vertus ne doivent jamais être distinguées ni séparées de l'amour. Il s'agit de parvenir au feu de l'amour divin, lequel les dévorera et les engloutira, pour les transformer en soi :

L'amour et l'humilité leur ôtent [aux mystiques] toute réflexion, les occupant et les perdant toujours de plus en plus en Dieu, où ils sont et vivent sans distinction ni discernement de ce qu'ils font ou ne font pas. Ainsi ils vaquent incessamment au devoir de l'amour réciproque, sans croire ni penser qu'ils y satisfassent, sinon de fort loin et chétivement^{R74 b}.

Le divin soleil de justice ne manque point de produire les effets de Son amour dans les hommes, aux uns plus tard et aux autres plus tôt et en un différent degré, selon qu'Il trouve la terre de leur cœur diversement disposé à cela par la grâce ; la saveur et l'expérience que nous avons de cette vérité, nous est très délicate ; en cette manière nous pénétrons tous les effets de cet amour produit dans les hommes, leur découvrant sa beauté et ses vives splendeurs afin de les rendre parfaitement amoureux de Lui-même^{R75 C}.

Là où il y a de la raison pour aimer, l'amour n'est point : d'autant que l'amour est suffisant de soi-même pour tirer et ravir en unité d'esprit tout le sujet qu'il anime^{R78 B}.

Jean souligne que nous voyons dans Son tout notre rien^{R83e} ; que cet exercice d'amour unit souverainement et de plus en plus à l'objet très simple et infini ; éclairant ceux avec qui les âmes ont à traiter, agissant, pâtissant et se comportant comme un flambeau lumineux enfermé en un corps transparent pour

l'illumination d'autrui^{R87A, R91c}. Il s'agit de tenir ce cœur ardemment et continuellement brûlant au feu du même amour, afin que tous les manquements et défauts, qui sont de pure infirmité, soient en un moment consommés et réduits à rien. Ainsi le seul amour demeurera maître de la place^{R 309 b}.

Cet état consiste en une élévation d'esprit par-dessus tout objet sensible et créé ; par laquelle on est fixement arrêté au dedans de soi, regardant stablement Dieu, qui tire l'âme en simple unité et nudité d'esprit [...] La constitution de celui qui est en cet état, est simple, nue, obscure et sans science de Dieu même [...] Car là, tout ce qui est sensible, spécifique, et créé est fondu en unité d'esprit, ou plutôt en simplicité [...] Alors les puissances sont fixement arrêtées au dedans, toutes attentives à fixement regarder Dieu [...] Et plus cela est ignoré du patient, tant mieux pour la profondeur et l'excellence de cet état. [...] ni créé ni créature, ni science ni ignorance, ni tout ni rien, ni terme ni nom... ni différence de temps [...] tout cela est perdu et fondu en cet obscur brouillard, lequel Dieu fait lui-même, se complaisant ainsi dans les âmes [...] Là elle doit continuellement être attentive à ne se point laisser occuper des objets naturels et spirituels, qui sourdent presque continuellement, quoique très simplement, de la puissance raisonnable : et à n'écouter point la nature, qui la sollicite continuellement à connaître et à sentir son état et à réfléchir sur ce qu'elle voit et ce qu'elle est. Car la nature veut toujours secrètement avoir quelque objet à quoi elle s'attache [...] qu'elle réponde uniquement et toujours [...] par la simple et totale attention, en l'essence abyssale de Dieu^{P 495-497}.

Plus que Dieu, au-delà de Dieu etc. paraissent des expressions rudes. Mais parce qu'on ne voit ni terme, ni nom pour répondre à ce dont on se sent et on se voit tout embrasé, on se réduit et on s'exprime comme on peut^{P 510}.

Celui qui à force de mourir et fluer continuellement en Dieu est devenu simple, demeure comme impuissant à réfléchir. Il demeure stable et arrêté en son repos, ne désirant sortir de là sinon lorsque Dieu l'en tire. Et lors il sort sans sortir, pratiquant ce qu'il doit faire, libre et sans empêchement, afin de rentrer selon son total au plus profond de son désert solitaire. Ces

personnes sont vues comme fleuve regorgeant d'amour, de lumière, de saveur et de délices ineffables^{R 683c, R 683 B}.

Les formes et le vocable même d'amour s'anéantissent. Car alors le sujet se trouve heureusement transformé au feu de Dieu^{R 754a}.

Rien de ceci ne rejaillit plus dans les sens ; et il est de nécessité que l'âme soit établie et confirmée en une très grande et très simple force d'esprit, qui l'arrête et constitue fermement et immobilement en son objet ; afin que Dieu vive en elle comme sans elle^{R 767c}.

Alors l'amour n'a plus d'être, de vie, ni d'opération comme pour elle, mais désormais son infini objet qui est Dieu, vit, agit, et pâtit en elle en tout sens et manière, et en tous événements. L'âme dis-je, en cet état ne vit que de la vie, et en la propre vie de Dieu. Elle a atteint sa similitude avec Dieu par-dessus la même similitude ; elle a atteint son image et son exemplaire en son propre fond originnaire, et elle est entièrement transfuse en son immense amplitude, par-dessus toute démonstration possible. [...]
Pour donc faire vivre Dieu en nous, il faut que nous mourions totalement ; et comme cela ne doit et ne peut être naturellement devant le temps de notre dissolution, il faut que nous mourions en la foi et la créance du rien de toutes choses, et de nous-mêmes au respect de Dieu^{R 145a}.

[...] Celui donc qui affecte seulement les formes et intelligences du haut et du profond, si mystique qu'il puisse être, n'est pas capable de notre présent flux et écoulement et ne sait ce que nous disons^{R 147 C}.

Un bel extrait d'un important manuscrit demeuré inédit⁶⁶ donnera une idée de la difficulté à comprendre les notes prises par certains moines quand elles n'ont pas été éclaircies par Donatien :

[...] le flux de la créature en Dieu procède de son industrie pure plus ou moins vivement touchée de Dieu, pour pouvoir appréhender Dieu petit à petit et le connaître en ses effets, tant en la créature que dehors d'elle aux autres. [...] la créature se sent outrée et ponctuée des vifs attrait de Dieu, à la suite desquels elle sort par divers degrés et par diverse succession d'ordre et de temps d'elle-même et des choses créées et entre par amour et

⁶⁶ Archives d'Ille-et-Vilaine, 9H42, folio 2 sq.

dépouillement de soi plus ou moins avant en Dieu. [...] Mais il est tout au contraire de ceux qui tirent Dieu à eux à la manière des écoliers, lesquels par efforts de spéculation naturelle l'accommodent à leurs sens et leurs goûts, duquel se sentant sensiblement et naturellement délectés, il leur semble par cela s'approcher grandement de Lui, et avoir sous grande connaissance et grand goût de Lui, ce qui n'est qu'affection et sentiment purement naturel. Lesquels se trouvant doctes par la science acquise, ils étendent le discours et leurs voies en cela le plus largement et le plus loin qu'ils peuvent, de sorte que leur ponctuation n'est que pure théologie d'école, étudiée [f° 2v^o] plus ou moins facilement digérée par spéculation, purement humaine. Et comme ils ont lu quelques mystiques, ils en mêlent quelquefois des mots en leur digestion ; si qu'à cette occasion on peut dire que leurs discours en délivre plus ou moins appuyé, mélangée et ornée de quelques petits filets d'or, ou si on vent, frotté d'un peu de miel...

[Au contraire] la sapience est infuse de Dieu dans les cœurs simples qui s'occupent simplement en des sujets affectueux, laquelle les unit et les recueille en vérité par dessus toutes multiplicités de recherches d'école, les pénétrant d'une saveur divine qui ne convient qu'à Dieu qui la verse expressément pour rendre semblables [les] âmes amoureuses de lui par l'infusion de ses lumières et de ses goûts. À quoi l'âme étant fidèle, elle continue de poursuivre Dieu par son attrayant rayon délicieux par dessus tout ce qui se peut penser, quoique cela se fasse par diversités de voies en toutes lesquelles Dieu tient nécessairement cet ordre. [f. 3] Ce que se continuant ainsi, les âmes font progrès en la connaissance de Dieu, d'elles-mêmes, [...] elles en deviennent doctes en l'art de la science d'aimer Dieu, auquel le très saint Esprit les instruit d'une ineffable manière pour étendre, pour pénétrer et pour surpasser toutes choses créées en elles-mêmes. Tels sont les vrais et solides effets de la divine sapience abondamment infuse aux âmes assez saintes. C'est pourquoi toutes leurs études et leurs soins, n'est que de se rendre de plus en plus simples et uniques en leur occupation continuelle autour de Dieu.

Là le vide est tout plein^{R 169 D}.

Disciples et *Directoire* spirituel.

Le rayonnement de Jean fut très important, car il laissa après lui une génération de disciples ardent : Bernard de Sainte-Magdeleine (1589-1669), Dominique de Saint-Albert (1596-1634), Marc de la Nativité (1617-1696), Maur de l'Enfant-Jésus (1617/8-1690). Nous allons revenir bientôt sur les plus mystiques, Dominique et Maur.

Ils voulurent transmettre par écrit ce renouveau spirituel et rédigèrent le *Directoire* de l'Ordre constitué de quatre volumes de la *Conduite spirituelle des novices*, qui parurent en 1650/1⁶⁷. Ceux-ci combinent les apports successifs de Dominique, de Bernard qui notait ses enseignements aux novices dans l'intention (non réalisée) de les publier ; de Marc, renommé pour les thèses de théologie mystique qu'il venait de soutenir au chapitre de Poitiers, maître des novices chargé par le chapitre de 1647 de leur rédaction — il y consacra deux ans dans la solitude du couvent d'Aulnay — ; enfin du jeune Maur qui sortit de l'obscurité à cette occasion : le chapitre l'adjoignit à Marc pour mettre au point les règles que le père Bernard préparait depuis treize ans⁶⁸.

On est en effet à une époque de consolidation ; le mystique Jean n'est plus là, il faut s'adapter, car les novices à former sont nombreux : la méditation méthodique refait son apparition, car tous n'ont pas accès immédiat à l'oraison aspirative. Mais le *Directoire* sera tout imprégné du feu mystique de Jean. En particulier dans le quatrième volume, intitulé « *Méthode claire et facile pour bien faire oraison mentale...* »,

⁶⁷ K. J. Healy, *Les méthodes de prière du directoire de la réforme de Touraine chez les Carmes, Abbaye de Bellefontaine*, 2011 [traduction de *Methods of prayer in the Directory of the Carmelite reform of Touraine*, Institutum Carmelitanum, Rome, 1956]. Cette étude présente aussi Jean et ses disciples.

⁶⁸ M. de Certeau, « Le Père Maur de l'Enfant-Jésus, Textes inédits », *Revue d'Ascétique et de Mystique*, n°139, 1959, 266 sq., 268.

les derniers chapitres de la première partie vibrent de sa ferveur. Ils décrivent et donnent des moyens pour pratiquer, dans la liberté, l'oraison aspirative chère à Jean : « *prière brève, qui part d'un cœur brûlant dans un élan très intense [...] préparation à [...] une prière sans forme et sans paroles dans la contemplation de Dieu et l'union avec lui.* »⁶⁹. Ils différencient nettement la mystique de la sainteté : il ne s'agit pas d'atteindre la perfection donnée par l'application des règles, mais d'avoir l'expérience de Dieu. Ils ont soif d'une « *élévation de l'esprit en Dieu [...] comme une étincelle qui sort du brasier ardent de l'amour de Dieu* », où « *le but de ces aspirations est d'avancer, et non seulement de nous maintenir dans le chemin de la perfection.* »

Cette œuvre majeure des grands carmes tranche heureusement avec toute une littérature spirituelle didactique dévote : une dynamique qui traduit l'élan mystique de ses rédacteurs, anime et oriente un texte par ailleurs solidement charpenté⁷⁰. Un traité très structuré est consacré en fin d'ouvrage à la prière aspirative vers laquelle convergent les autres formes : il met l'accent sur la présence divine.

Voici un extrait suivi qui montre ce qui était proposé à de jeunes novices méditants d'origines diverses :

Les différentes manières de pratiquer la présence de Dieu.

⁶⁹ C. Janssen, « L'oraison aspirative chez Herp ... chez Jean de Saint-Samson », *Carmelus*, 1956, vol. III, p.19 à 216, (cit. p.21).

⁷⁰ Les quatre volumes des *Directoires des novices* (Paris, Cottureau, 1650-1651) ont intéressé des carmes des deux réformes. Etude par K. J. Healy, *Les méthodes de prière... / Methods of prayer... , op.cit.* ; réédition par P. Innocent de Marie Immaculée, du dernier volume, *Méthode claire et facile pour bien faire l'oraison mentale et pour s'exercer avec fruit en la présence de Dieu*, éd. Beyaert, Bruges, 1962. [V. tout particulièrement, les chapitres 28 et 29 (début), p. 195-207, 30 et 31 (début), p. 211-224, 33 (début), p. 269-277]. – Enfin il existe un cinquième volume (non compris sous le *Directoire*), *Traité de la componction*. – Voir aussi DS 10.284/7 car l'art. « Marc de la Nativité de la Vierge » est consacré en grande partie au *Directoire*.

Les saints Pères qui ont traité de la vie spirituelle distinguent trois sortes de présence de Dieu : l'une est imaginaire, l'autre intellectuelle, et l'autre affective.

Qu'est-ce que la présence de Dieu imaginaire ?

La présence de Dieu est imaginaire, lorsque nous nous représentons l'humanité sacrée de Notre Sauveur, et que nous faisons toutes nos actions en sa présence, comme si nous Le voyons des yeux corporels, tâchant de les accomplir avec la même perfection qu'Il les ferait Lui-même, s'Il vivait encore sur la terre. Ou bien encore, c'est lorsque nous nous représentons Dieu, sous une forme corporelle, vastement étendue dans le monde, remplissant le ciel et la terre de son immensité, tout ainsi que la lumière du soleil remplit l'air. C'est aussi lorsque nous Le considérons vivifiant toutes choses par son intime habitation, et donnant l'action à toutes les créatures, ainsi que l'âme vivifie et donne l'action à tous les membres du corps. C'est enfin, lorsque nous Le concevons comme environnant, pénétrant et inondant tout l'univers, ainsi qu'une vaste mer, dans laquelle nous sommes, nous vivons et nous nous mouvons, comme les poissons dans la mer matérielle.

Car, tout ainsi que les poissons trouvent toujours l'eau en quelque part qu'ils aillent, de même nous ne pouvons aller en aucun lieu, tant secret ou retiré qu'il soit, que Dieu n'y soit présent [paraphrase de Ps. 138, 7-11] : Seigneur, disait le Psalmiste, si je veux monter au ciel, Vous y êtes, et si je veux descendre jusqu'au plus profond des abîmes, je Vous y trouverai. Si je pense m'échapper de Vous, partant de grand matin, pour me retirer aux confins de la mer, Vous me trouverez là ; et je n'y saurais pas même aller si votre main toute-puissante ne m'y conduisait. Si je veux me couvrir des ténèbres de la nuit, je ne me cacherai pas toutefois de vos yeux très pénétrants, car Vous voyez aussi clair la nuit que durant le jour, et ce qui se fait dans les ténèbres ne Vous est pas plus caché que ce qui se fait à la face du soleil.

Qu'est-ce que la présence de Dieu intellectuelle ?

La présence de Dieu est intellectuelle lorsque, sans image ni représentation corporelle, mais par un simple acte de foi, nous considérons Dieu, ou bien comme irrité par nos péchés, ou bien comme méritant infiniment d'être

servi de nous ; ou bien disposant toutes choses en ce monde par son admirable Providence ; ou bien enfin, plus généralement, lorsque nous nous servons de quelques vérités ou maximes spirituelles pour tenir notre esprit recueilli en les ruminant, et pour nous élever à sa divine Majesté. Celui, par exemple, qui a une vive foi et ferme créance actuelle que rien ne se fait au monde sans la volonté ou permission de Dieu, et que rien ne lui arrive en son particulier sans que sa divine Providence ne le lui envoie, celui-là, dis-je, a une présence de Dieu intellectuelle, et dans toutes les occasions qui lui arriveront de faire ou de souffrir quelque chose, il ne manquera pas de rapporter le tout à la volonté de Dieu, comme à sa première cause.

Qu'est-ce que la présence affective ?

La présence de Dieu est affective lorsque par un sentiment actuel, lumineusement et savoureusement goûté, l'âme demeure dans une certaine inclination actuelle vers Dieu, qu'on peut appeler état d'adhésion ; d'autant qu'en cet état, l'âme a non seulement Dieu présent, mais de plus elle Lui est conjointe. On peut encore dire, plus généralement, que cette présence de Dieu est affective, lorsque l'amour de Dieu est si ardent en notre âme que, comme d'un brasier vivement allumé, il en sort continuellement des étincelles, c'est-à-dire des aspirations embrasées. Si bien que nous savons très parfaitement combien Dieu est aimable, non pour l'avoir lu, ou entendu, mais pour l'avoir expérimenté⁷¹.

⁷¹ Quatrième volume du *Traité de la conduite spirituelle des novices*, « Méthode claire et facile pour bien faire l'oraison et pour s'exercer avec fruit en la présence de Dieu », Deuxième partie : Présence de Dieu, Chapitre XXX. De la présence de Dieu laquelle est nécessairement conjointe à l'Oraison aspirative.

Dominique de Saint-Albert (1596-1634)

Le carme le plus proche de l'esprit qui animait Jean fut son disciple bien-aimé Dominique de Saint-Albert, malheureusement disparu précocement à l'âge de trente-sept ans⁷². Brûlant d'amour, il définissait les mystiques comme ceux « *qui sentent en eux un incendie d'amour éternel qui ne s'éteint ni jour ni nuit* ». Nous venons de voir qu'il fut chargé, dès l'âge de vingt et un ans, de rédiger l'ouvrage pour la formation des jeunes carmes. Dominique meurt le 24 janvier 1634, après avoir été maître des novices à Angers, lecteur en théologie, régent d'études, vicaire provincial et prieur à Nantes.

Il existe une intéressante correspondance entre lui et son maître Jean de Saint-Samson qui souligne l'âpreté du temps et l'intensité qui animait Dominique⁷³. Ce dernier semble avoir eu au début quelques difficultés liées à un intellect trop actif, puis la grâce le combla au point qu'il se plaignait de sa force :

Lettre 1. Il me semble que je suis un homme double, tout à la spéculation et tout hors d'icelle, tout hors quant à l'affection, et tout dedans quant à l'obédience qui m'y applique. Je ne sais quelquefois si jamais j'ai fait oraison, d'autant que je me trouve tout absorbé en questions et spéculations ; mais là-dessous je demeure stable et tranquille, faisant qu'au fond tout cela ne m'est rien. Je ne puis quasi retourner à moi-même, car je suis tellement hors de moi que je ne sais, quant au sens, s'il y a un Dieu [...] Pour moi, je pense être lors que je ne suis plus ; même souvent, quand je me retrouve encore avoir de l'existence, je me sens crier à notre Seigneur : « Hé quoi, mon Dieu, suis-je encore ? » Je reconnais que nous ne jouissons pas encore à pleine voile de cette divine face, en ce que nous

⁷² S.M. Bouchereaux, « Dominique de Saint-Albert » 3-167, 307-334 [contient la *Vie du Père Dominique*... par Donatien de Saint-Nicolas, ainsi qu'un échange de lettres], *Analecta Ordinis Carmelitarum*, vol. II, Nova series, / vol. XV, 1950, Fasc. I ; K. J. Healy, *Les méthodes de prières*... , *op.cit.*, « II. Le vénérable Dominique de Saint-Albert », 245-261 ; DS 3.1542/3.

⁷³ S.M. Bouchereaux, *op.cit.*, [échange de 21 lettres entre Dominique et Jean].

ne pouvons nous manifester les uns aux autres tels que nous sommes. Je désirerais me manifester à vous tout tel que je suis. Vous savez que jamais je ne vous ai rien celé de ce qui se passait en moi ; je crois que notre Seigneur, si c'est pour mon bien, vous fera plus clairement connaître ce qui est de l'état de mon intérieur et de ma pauvre misère. Mon frère, je suis délaissé pour maintenant, quoique quelquefois notre Seigneur me donne des assurances de ma stabilité en Lui, par-dessus toutes mes spéculations et occupations. [...]

4. [...] *De vous dire les grâces que notre Seigneur me fait et la façon dont Il me traite, les paroles n'en peuvent rien exprimer ; une chose me fait trembler, c'est le peu de fidélité que je porte à y correspondre ; car notre Seigneur vient à moi, ce me semble, avec toute sa divinité. [...] Mon âme ne désire être sinon un miroir transparent par lequel le soleil éternel passe de part en part, se retrouvant toujours dedans Soi-même. Je ne veux que rien de Lui demeure en moi, et qu'Il ait son perpétuel flux et reflux sans me rien laisser. Mon frère, vous goûtez ce que c'est. Infidèle que je suis, si notre Seigneur n'a pitié de moi ! Je vous prie de prier sa divine Majesté ou de ne plus venir si fort, ou qu'il me donne la grâce de le suivre, ou pour le moins de me laisser traverser de part en part à Lui. Hélas ! En cette divine lumière, je vois dans moi tant d'ordures ! [...] Pour vous, vous allez rapidement comme un gros fleuve vous rendre dans cet abîme d'amour ; mais moi je vais tardivement et petitement ; encore faut-il pourtant amare amorem aeternaliter nos amantem [aimer l'amour qui nous aime éternellement]. Dieu nous en fasse la grâce. C'est ce que je désire. Votre pauvre frère Dominique. Ce 31 décembre 1625. D'Angers.*

5. [...] *Nous nous connaissons mieux l'un l'autre en l'unité d'esprit en laquelle nous nous rencontrons à l'embouchure de cet océan infini d'amour que non pas quand nous sommes séparés de la source d'où nous fluons et où nous refluons. [...] Je vous écris d'autant plus librement que le Père prieur est capable de nos sentiments. [...] Ce 24 juin 1626. De Ploërmel.*

8. [De Jean de Saint Samson :] *J'ai grande pitié de vous, votre science vous coûte cher ; mais Dieu en qui vous mourez d'une mort si vive et si*

mortelle l'a prévue sans vous, et l'ordonne et le fait en lui et en vous, comme sans vous. [...] Mais si nous croyons que Dieu fait cela, comme il le faut croire, il le faut soutenir avec allégresse et patience, autant que faire se pourra, en attendant que sa Majesté en dispose autrement par quelque autre événement. [...] De Rennes, 20 novembre 1629.

9. [...] *Je ne désire pas connaître et savoir, mais aimer à l'infini. [...] Ce 6 février 1630.*

11. [De Jean de Saint Samson :] [...] *C'est cela qui vous approfondit tant mieux et tant plus en son infinie suressentielle vastité, sans que vous en ayez la perception autrement que par la très simple et très nue foi qui, vous étant une très simple lumière, vous montre et vous dit par elle-même que cela est ainsi. [...] Rennes, ce 26 mars 1630.*

12. [De Jean de Saint Samson :] *Je me réjouis grandement en notre Seigneur de ce que vous ne théologisiez plus spéculativement ni scolastiquement, mais mystiquement, simplement et largement, conformément à la simplicité et à la suréminence de votre simple fond. [...] Faites donc votre mieux en tous sens et manière, pour vous conserver en pleine santé, afin que vous soyez l'instrument vif de Dieu, pour éternellement faire de vous et en vous à son bon plaisir, tant en vous que dans les créatures. [...] Rennes, ce 14 mai 1630.*

13. [...] *Mon frère, que c'est d'aimer, je ne sais que c'est et ne désire autre chose. Nous nous voyons en notre centre, où nous nous reposons et agissons en des manières que nous ne pouvons expliquer par paroles. [...] Mon frère, si j'avais quelque désir en ce monde, ce serait de la solitude, mais je trouve aussi bien la mort en l'occupation que dans le silence. Nous sommes à Dieu qui est en nous et nous en Lui, par-dessus les vicissitudes. [...] Ce 26 mars 1631.*

14. [...] *Mon cher frère, nous nous entrevoyons tous les jours en notre Seigneur. Vous m'avez encore mieux connu, comme je crois, à cette dernière vue l'un de l'autre à Rennes. [...] C'est pitié de tendre à l'infini et ne pouvoir comprendre [citation latine], autant insatiable à désirer que Dieu est infini à se communiquer. Mon frère je me recommande à vos prières, vous savez quomodo unum sumus [comment nous sommes un] : cette unité peut être goûtée, mais non pas expliquée. C'est à l'embouchure*

de l'océan où nous nous rencontrons tous les jours et nous perdons, et notre bien gît à être englouti de cet amour abyssal qui perpétuellement nous dévore sans nous consommer, car vous savez comment nous sommes ceux desquels il est dit : mors depascet eos [Ps. 48,14 : la mort les dévorera], enfin amare amorem nos aeternaliter amantem. C'est tout le désir de/ votre pauvre frère Dominique. Ce 26 avril 1631.

18. [...] *Je ne saurais dire combien la charge où je suis m'est dure, après avoir goûté quelques jours les douceurs de la solitude en laquelle, quoiqu'il y ait des croix, elles sont comme prévenues, et on les attend comme de pied coi [calme, tranquille]; mais en charge on est en continuelle tempête et bourrasque [...] Ce 6 avril 1633.*

19. [...] *J'aimerais mieux, s'il était en mon option, épouser une prison perpétuelle que d'être supérieur. Si nous n'avons point de charité, ne ressentirons pas les fautes contre Dieu comme nous faisons ; mais aimant Dieu, tout ce qui le touche nous touche [...] Sous tout cela, je demeure comme l'enclume sous le marteau, non sans grande angoisse. Mon frère, qui a quelque degré d'amour meurt misérablement dans une charge. [...] Ce 5 août 1633.*

21. [...] *La mort corporelle n'est rien, mais la continuation des poignantes douleurs⁷⁴ demande une étendue d'esprit indéficiente pour demeurer en une égalité avec sérénité de visage. C'est être supérieur aux douleurs que de les souffrir avec joie, et sentant un enfer au-dedans, vivre au-dehors plein d'allégresse [...] Je ne crois pas que la volonté de souffrir puisse égaler la souffrance réelle ; un acte d'amour ne contient pas la perfection de ceux qu'on fait toute la vie, ni la volonté de souffrir les souffrances qui demandent le redoublement d'autant d'actes qu'il y a de moments en la durée des grandes douleurs. Je vous laisse à penser ce que c'est de souffrir nu comme sans réfléchir sur chose aucune ; de sorte que si l'amour prévaut en nous, pour nous faire soutenir patiemment, voir*

⁷⁴ Dominique souffrit beaucoup ses derniers mois d'un "ulcère [cancer?] avecq de grandes douleurs dans le fondement" (lettre d'Isaac de Sainte Thérèse, Bouchereaux, *op.cit.*, 142).

joyeusement, cela ne diminue point la douleur. [...] Ce 9 novembre 1633.

Citons de Dominique le *Traicté tres exquis et mistique de l'oraison mentale*⁷⁵ :

*Dès qu'on commence à faire oraison, il est très important de voir clairement l'objectif d'un exercice aussi saint. Il ne faut pas le pratiquer simplement comme les autres exercices qui visent la mort à soi-même et l'acquisition des vertus, ni comme un moyen d'être agréable à Dieu. Mais il faut l'entreprendre comme le tout de notre vie [...] l'exercice de sa présence en nous. [...] En effet, celui qui ne désire pas faire de l'oraison le tout de sa vie, mais seulement l'utiliser comme un simple moyen pour mieux servir Dieu et agir plus parfaitement, ne parviendra jamais au but de l'oraison véritable. Ce but est l'union intime et continuelle avec l'esprit incréé, car nous n'existons, ne subsistons, ne vivons que pour acquérir cette union par les actes intérieurs de connaissance et d'amour. Cette action intérieure doit être notre activité principale, et tout ce que nous faisons d'autre doit s'y référer*⁷⁶.

[...] vous devez commencer à courir après Dieu. [...] Vous percevrez uniquement par la foi qu'il réside en tout et qu'il est plus intime à vous-même que vous-même. Ainsi, vous ne penserez pas que vous êtes dans le ciel plutôt que sur la terre, mais que vous êtes en vous plus proche [de lui] que vous ne l'êtes de vous-même. [...]

Dieu nous regarde avec attention comme si nous étions la seule personne au monde à devoir être écoutée et entourée, et ce même Dieu désire passionnément demeurer toujours avec nous, nous aimer et nous appeler. Son bonheur est de se communiquer à nous, de faire sentir intérieurement à une personne qui le recherche sa douceur et sa suavité. Quand vous

⁷⁵ Nous remercions le Frère Klaus (Couvent des Grands Carnes, 8 rue Vauvert, 49100 Angers) qui nous l'a communiqué. Il prépare l'édition des œuvres de Dominique de Saint-Albert, dont un admirable *Exercice mystique* [sic] ... et un *Traité de l'Oraison infuse et des dispositions nécessaires...* ; voir aussi du même Dominique : « Théologie mystique... », *Études carmélitaines* 22, avril 1937, 258-269.

⁷⁶ Ch. I. « L'occupation la plus importante pour un chrétien, c'est de faire oraison ».

aurez profondément imprimé cette vérité dans votre cœur, l'oraison consistera à vous animer d'un amour réciproque [...]

L'âme] doit peu à peu s'abandonner à Dieu et supprimer même les paroles essentielles qu'elle s'efforçait de proférer, et rester dans la nudité du désir de Dieu.

L'amour et le désir de Dieu sont si directs qu'il ne s'agit pas de la vision de Dieu, mais de Dieu en lui-même et pour lui-même [...] ayant investi notre désir, c'est lui qui le meut, l'étend, le dilate, l'enfonce en lui-même, et à mesure qu'il le comble, le rend plus capable et ainsi, le rend plus pauvre. Dans cette situation, l'intelligence n'agit que par la foi nue. Celle-ci a montré à la volonté que Dieu est incompréhensible, qu'il dépasse tout sentiment et toute intelligence. [...] comme c'est un esprit pur, qu'on ne voit pas et qu'on ne sent pas, mais en qui l'on croit seulement, il faut, pour être vraiment uni à lui, emprunter un moyen inconnu et ineffable et que nous le connaissions non par des moyens discursifs, mais seulement de manière directe⁷⁷.

Il faut bien comprendre que Dieu s'unit à quelqu'un beaucoup mieux et plus intimement quand l'âme est passive sous son action et ne fait rien⁷⁸.

Nous devons surtout rechercher la science des saints qui produit l'amour en nos cœurs, et nous ne devons désirer prêcher, étudier, etc., que pour nous unir davantage à Dieu par amour. [...] Continuons à penser que nous devons faire des études pour aimer Dieu davantage et non pour acquérir plus de connaissances sur lui [...] En étant ainsi contraint de meubler son intelligence par de multiples images créées, c'est bien l'enfer le plus dur que peut souffrir un cœur amoureux qui cherche le visage de Dieu dans la nudité et la simplicité [...]⁷⁹

Cassien rapporte une sentence d'Antoine⁸⁰ : si quelqu'un, après l'oraison, se souvient de ce qu'il a prié, son oraison n'est pas parfaite. Celui qui est en train de méditer sait ce qu'il a fait, de même celui qui pratique les

⁷⁷ Ch. II. « Des moyens à utiliser pour avancer dans l'oraison d'union ».

⁷⁸ Ch. III. « Comment on doit affronter lumières et ténèbres dans l'oraison ».

⁷⁹ Ch. V. « En quoi consiste la vraie contemplation en cette vie ? ».

⁸⁰ Jean Cassien (+ entre 430 et 435) et saint Antoine (+356), moines.

colloques, les paroles familières et les conversations amoureuses, peut savoir ce qu'il a dit à Dieu, de même celui qui aspire à lui par des conversations essentielles. On peut donc penser que saint Antoine trouvait que, pour faire une oraison parfaite, il fallait être uni à Dieu et adhérer à lui d'une manière inconnue, par-delà des paroles bien composées et construites et tout autre moyen créé par l'action de Dieu. C'est lui qui nous inspire et continue à agir en nous, et nous collaborons avec lui non seulement vitalement, mais librement et d'une façon digne d'éloges. [...]

Est-ce que ce n'est pas une extase continue de ne pas agir selon notre nature, mais d'être revêtu d'une action toute divine et surnaturelle qui n'est autre qu'une participation de l'amour incréé dont Dieu s'aime lui-même, grâce à laquelle nous vivons de la vie même de Dieu ?⁸¹

⁸¹ Ch. IX. « Sur tous ces chemins mystiques et dans tous ces états perdus... »

Maur de l'Enfant-Jésus (1617/8 -1690)

Maur Le Man naquit probablement au Mans⁸². On peut supposer qu'il fréquenta le collège jésuite de la Flèche. Il entra chez les carmes de l'Observance à Rennes le 21 février 1633 et fit profession l'année suivante, prenant le nom de Maur de l'Enfant-Jésus. Le choix de ce nom pourrait traduire l'influence de son maître des novices, Bernard de Sainte Magdeleine : lorsque celui-ci était sous-prieur en 1615 à Angers, on rapporte que le définiteur, opposé à la réforme alors naissante, voulait imposer un prieur de son choix ; la communauté mit une statue de l'Enfant-Jésus à la place que celui-ci devait occuper au chœur, avec l'inscription : *Prior noster* [notre prieur]⁸³. On retrouve dans cette anecdote l'influence du réformateur des grands carmes, Philippe Thibault (1572-1638), qui partageait la dévotion bérullienne à l'Enfant-Jésus, insistait sur la pauvreté de Jésus et désirait voir réaliser chaque année une crèche de Noël par ses carmes ; le premier ouvrage de Maur aura pour titre : *La crèche de l'Enfant-Jésus*. Il retiendra de toute cette dévotion le thème important de la pauvreté spirituelle, qui sera repris par la suite chez ses dirigé (e) s, en particulier la jeune Mme Guyon⁸⁴.

Il poursuivit le cursus de formation propre aux grands carmes, consistant en deux années de séminaire suivies de quatre années de théologie. Selon Marc de la Nativité, Maur

⁸² M. de Certeau, « Le Père Maur de l'Enfant-Jésus... », *op. cit.* ; *Thèse* (qui fut dirigée par L. Cognet) de D. Di Domizio, « Maur de l'Enfant-Jésus (+1690), A study of his life and works », Institut Catholique, réf. 9099, Th. 254. – Nous avons publié l'intégralité de l'œuvre de Maur, quelque peu sévère mais profonde et très structurée : Maur de l'Enfant-Jésus, *Écrits de la maturité 1664-1689* & *Entrée à la Divine Sagesse*, Sources Mystiques, Éditions du Carmel, 2007 & 2008.

⁸³ Di Domizio, *op. cit.*, p. 3.

⁸⁴ Les cheveux de Mme Guyon qui servirent à la confection d'une crèche et de ses personnages lors de son emprisonnement à la Bastille, sont conservés à la B.N.F., papiers La Reynie, ms. N. Acq. Française 5250.

fut aimé par Jean de Saint-Samson pour sa « piété singulière »⁸⁵. Avant même l'achèvement de la rédaction conjointe du *Directoire* de l'Ordre, il fut envoyé en 1648 dans la province de Gascogne pour y introduire la réforme⁸⁶. Nommé maître des novices au couvent de Bordeaux (1650), il demeurera désormais dans cette province jusqu'à sa mort, à l'exception de brefs déplacements vers le nord, à Rennes où se situait le centre du rayonnement réformateur, et plus rarement à Paris.

Toute réforme qui tente de se faire au sein d'un ordre ancien (à la différence de la réforme espagnole des déchaussés qui « sortit » de l'ordre), rencontre des difficultés : du temps du fondateur Thibault, des tensions étaient apparues avec les non-réformés de Ploërmel⁸⁷. À Bordeaux, c'est la forte personnalité du père Jean Chéron (1596-1673) qui va donner bien du souci à Maur et aux partisans de la réforme.

Maur ne fut en effet nommé provincial qu'au bout de cinq ans mouvementés : le père Chéron qui avait été prisonnier des Turcs, voulait récupérer sa charge et lutter pied à pied. Enfin nommé, Maur « rétablit pourtant le calme et l'unité dans sa province. Cet homme paisible et tout habité de Dieu s'imposait à tous.⁸⁸ »

La décade 1655-1665 fut en effet plus calme, mais Chéron continua la polémique, cette fois en se plaçant sur le terrain théologique. Il publia en 1657 son *Examen de la Théologie mystique, qui fait voir la différence des lumières divines de celles qui ne le sont pas, et du vrai, assuré et catholique chemin de la perfection de celui qui est parsemé de dangers et infecté d'illusions ; et qui montre qu'il n'est*

⁸⁵ Di Domizio, *op. cit.*, p.3 qui traduit sa source : Arch. Ord., II, 42, f°70.

⁸⁶ Di Domizio, *op. cit.*, p. 16 ; v. p. 21, note 26.

⁸⁷ C. Janssen, *Les origines de la réforme des carmes en France au XVII^e siècle*, Martinus Nijhoff, s'Gravenhage, 1963, chapitre IV, pages 166, 180.

⁸⁸ M. de Certeau, *op. cit.*, p. 269 où il donne un résumé savoureux de l'affaire.

pas convenable de donner aux affections, passions, délectations et goûts spirituels la conduite de l'âme, l'ôtant à la raison et à la doctrine : tout son programme anti-mystique était ainsi esquissé ! Outre l'intervention du déchaussé P. Honoré de Sainte-Marie⁸⁹, historien remarquable dont nous reparlerons, celle du jésuite Jean-Joseph Surin (1600-1665) contribua à défendre la cause de l'oraison par sa *Guide spirituelle*⁹⁰ : lui et Maur étaient en effet devenu amis après la douloureuse expérience de Surin à Loudun. L'analyse du débat qui met en cause Maur (non nommé, pas plus que son maître Jean de Saint-Samson), ainsi que le carme Nicolas de Jésus-Marie (ce dernier directement nommé⁹¹), ne présente guère d'intérêt, compte tenu du caractère excessif de l'attaque par Chéron. Michel de Certeau nous dit que « Maur eut la sagesse de ne pas répondre. Il ne se préoccupait que d'instruire ceux et celles qui, en nombre croissant, sollicitaient sa direction spirituelle. Il continuait d'écrire, mais pour eux, pour répondre à leurs besoins, pour apaiser leurs craintes et leur ouvrir la voie de la pauvreté spirituelle et de l'union à Dieu. »

Certeau parle ensuite de la collaboration étroite qui s'établit entre Maur et Surin : « ... Cette période est aussi marquée par ses relations avec le Père Surin qui, rentré à Bordeaux en 1632, retrouvait lentement, autour des années 1656-1658, la santé qu'il avait perdue pendant les exorcismes de Loudun. Le jésuite se remettait à circuler dans la ville et à prêcher dans les couvents, tout particulièrement dans celui des Carmélites de la rue Permentade où étaient

⁸⁹ S.-M. Bouchereaux, *La réforme des carmes en France et Jean de Saint-Samson*, Vrin, 1950, p.449/50.

⁹⁰ J.-J. Surin, *Guide Spirituel*, Desclée de Brouwer, 1963. Voir sur la « campagne » de Chéron, l'*Introduction* par M. de Certeau, p. 1-61.

⁹¹ Nicolas de Jésus-Marie avait édité la *Phrasiarum mysticæ theologiæ R.P.F. Joannis a Cruce elucidatio* (Cologne, 1639), traduit par le Père Cyprien de la Nativité et publiée en appendice aux *Œuvres spirituelles du B. Père Jean de la Croix*, Paris, 1641.

entrées sa sœur et sa mère, et où le Père Maur se rendait lui-même fréquemment. Il se lia d'amitié avec le Carme [...] ses voyages [vers la Bretagne, centre de la réforme], attestés par la correspondance de Surin, permettaient à celui-ci de communiquer plus facilement avec ses filles spirituelles et de les confier à un ami sûr »⁹².

En 1671, à l'occasion de la restauration de l'ermitage de Lormont, situé sur la Garonne près de Bordeaux, Maur, qui recherchait la paix, demanda à vivre « au désert » : on sait le rôle important de ces lieux de retraite dans la vie carmélitaine. On le lui permit : il y passa donc la fin de sa vie en compagnie de deux autres ermites et fit construire, un peu plus haut que l'ermitage, une petite annexe où il logea Messire Charles de Brion⁹³ venu là en pénitent, vers 1679-1680, après de brillants débuts à la Cour de Louis XIV. Il vivait dans une grande pauvreté⁹⁴. On retiendra la liste des huit livres figurant dans l'inventaire de sa « bibliothèque » privée : s'en détachent les œuvres de son maître Jean de Saint-Samson (dans la grande édition in-folio de Rennes), de Pères latins (Léon le Grand,

⁹² M. de Certeau, *op. cit.*, 272. - À propos de la célèbre Jeanne des Anges, il nous informe que « le Père Maur se montre un sage : il n'a pas l'air d'apprécier beaucoup les révélations que Jeanne prétendait tenir de son Ange gardien et qui lui permettaient de donner des consultations sur les questions les plus diverses. Le Carme fait ici preuve de plus de prudence que Surin. Il était bon juge en matière de spiritualité ; aussi la Mère de Saint-Eli, carmélite de Bordeaux, lui fait-elle lire les *Questions importantes à la vie spirituelle sur L'Amour de Dieu*, ouvrage que Surin venait d'écrire et qu'il prêtait à ses Philothées. » On se reportera au grand œuvre de M. de Certeau : J.-J. Surin, *Correspondance*, Desclée de Brouwer, 1966, 945 (brève notice élogieuse sur Maur).

⁹³ L'abbé de Brion (? -1728) ne semble pas avoir su poursuivre l'apostolat spirituel de Maur, même si ses écrits sont nombreux et abondants.

⁹⁴ L'inventaire de sa cellule ne comportait qu'une « petite couchette à tresteaux, deux chaises à bras, une méchante table de sapin couverte d'un treillis bled ».

etc.), de Jean de la Croix, de Tauler (les *Institutions*), de Ruusbroec, et la *Summa* de Thomas d'Aquin⁹⁵.

Son influence ne s'interrompt pas, car il continuait à écrire à ses dirigées, à rendre visite aux couvents de Bordeaux, aux visitandines, aux feuillants, aux carmélites. C'est dans le « saint désert » qu'il mourut en 1690⁹⁶.

Son œuvre s'échelonne depuis 1650, date de la publication du *Directoire* auquel il contribua, jusqu'aux dernières lettres à une religieuse de 1689. Sur ces quatre décades, la structure s'affermi et la doctrine s'approfondit. En 1652, des opuscules sont rassemblés sous le titre de *L'entrée à la divine sagesse...* En 1664, apparaît l'ouvrage de la maturité, le *Royaume intérieur de Jésus-Christ dans les âmes...* dont le titre suit en quelque sorte naturellement le précédent. En 1673, est achevé le plus important de deux brefs, mais beaux *Traité de la vie intérieure*, restés manuscrits. D'une même grande paix et simplicité témoignent aussi les *Lettres* de direction spirituelle adressées à Mme Guyon (~1670 à ~1675); puis, au terme d'une longue vie, les belles *Lettres adressées à une religieuse* (~1680 à ~1689)⁹⁷.

Dans les vingt et une lettres adressées à Mme Guyon, Maur soutient une mystique qu'il respecte et dont il devine le potentiel⁹⁸. Il donne la quintessence de son expérience pour aider celle qui l'appelle au secours, car elle ne comprend rien à ce qui lui arrive. Il a vécu ce qu'elle traverse et le lui explique pour l'orienter vers son destin, qui est grand. Il s'exprime

⁹⁵ M. de Certeau, *op. cit.*, 10-11, établit les éditions du XVII^e siècle qui constituaient probablement cette modeste « bibliothèque ».

⁹⁶ M. de Certeau, *op. cit.*, p. 274.

⁹⁷ *Opus complet* : Maur de l'Enfant-Jésus, *Écrits de la maturité 1664-1689 & Entrée à la Divine Sagesse*, *op. cit.* (Coll. Sources Mystiques, Éditions du Carmel, 2007 & 2008).

⁹⁸ Outre *Écrits de la maturité*, *op. cit.*, v. Madame Guyon, *Correspondance I Directions spirituelles*, Champion, 2003, 50-74. Sur son "inspiration" par Maur et Jean de Saint-Samson, v. aussi Pourrat, *La spiritualité chrétienne*, IV, 181-182, repris par Bouchereaux, *La réforme...*, *op. cit.*, 448.

d'égal à égale, lui décrivant simplement les choses telles qu'elles sont pour l'aider à supporter ce qui est inéluctable. La voie présentée est rigoureuse, car l'interlocutrice est favorisée par la grâce et ne doit pas s'arrêter en chemin. Une dynamique de la transformation de l'âme se dégage : elle consiste à faire passer l'homme de son existence propre au règne de Dieu en lui. Un dépouillement rigoureux est incontournable, mais il est possible d'aider ce travail de la grâce divine par un seul moyen : en s'y abandonnant complètement dans la perte de tout repère. Les constats sont radicaux :

... chacun fait son petit établissement spirituel selon lequel on veut passer la vie, les uns en oraison, les autres en beaucoup d'austérités, d'autres en bonnes œuvres extérieures, mais il faut mourir et tout abandonner. (2^e lettre de Maur)

Aucune méthode ne fait l'affaire, il faut abandonner tout ce qu'on a lu sur le sujet :

Il ne faut point chercher ni passiveté, ni repos, ni aucun de tous les états et manières dont il est parlé dans les livres. Il ne faut que se laisser dans l'abîme de la volonté de Dieu. (12^e lettre)

On peut quand même orienter la volonté :

... regardez Sa volonté en toutes choses, tâchant que la vôtre passe tellement en celle de Dieu qu'elle devienne comme une même chose avec elle. (2^e lettre)

La créature raisonnable ne saurait rentrer parfaitement en Dieu, qui est son centre et le principe d'où elle est sortie, qu'elle ne se perde totalement à elle-même. (19^e lettre)

Il faut perdre tout appui :

C'est ce qu'Il a commencé à faire, vous jetant dans ce désert intérieur dans lequel vous dites qu'Il vous a mise. Il faudra y entrer plus avant et le traverser, si vous voulez atteindre à la jouissance du Bien souverain qui vous a touché le cœur dès votre enfance. N'y pensez pas trouver de route, ni des sentiers où vous puissiez avoir quelque assurance de votre voie. (1^{ère} lettre)

Mme Guyon se croit égarée et séparée de Dieu, mais il lui confirme, en partageant sa propre expérience, que c'est bien là ce qu'il faut traverser :

Dieu [...] la dépouille si entièrement de toutes les lumières et de tous les bons désirs qu'elle avait pour cela, et la réduit dans un tel état de sécheresse et d'obscurité, et même d'impuissance de s'aider elle-même en quoi que ce soit, qu'il lui semble que tout est perdu pour elle, et que tout ce qu'elle a vu et éprouvé autrefois de la part de Dieu, sont des illusions.
(20^e lettre)

Un tel dépouillement est nécessaire, car :

[...] pour se dénuder si nuement et se perdre dans un si profond abîme, il faut que l'opération de Dieu absorbe celle de la créature. (1^{ère} lettre)

[...] Il faut se perdre et s'abandonner totalement à l'opération divine, qui exécute son dessein en nous sans que nous sachions comment, sinon que nous souffrons et que notre esprit semble se diviser de l'âme, et que nous sommes pénétrés jusqu'à la moelle des os. (13^e lettre)

Quoi qu'il en soit, la consigne reste :

Marchez devant vous quoique vous ne sachiez où vous êtes ! (20^e lettre)

Il l'appelle à passer au-delà de tout état :

[...] l'on ne voit plus ni perte, ni abandon, ni dépouillement, ni ravissement, ni extase, ni présent, ni éternité, mais la créature expérimente que tout est Dieu. (1^{ère} lettre)

[...] L'abandon et le néant ne nous paraissent plus, lorsque nous y sommes consommés et abîmés. Nous y vivons et demeurons comme nous voyons les poissons vivre et se mouvoir en l'eau. (4^e lettre)

Alors le vide peut être rempli :

Il est devenu le principe et la cause principale de tous ses mouvements, de ses actions. (3^e lettre)

[...] Dieu par Sa grâce Se faisant un autre nous-même, gouverne tout l'intérieur : c'est pourquoi Il détruit et anéantit ce nous-même. (11^e lettre)

Dans sa dernière lettre, Maur lui lance cette injonction qui résume tout :

Hé bien ! Ne vous accrochez donc plus à rien. (21^e et dernière lettre)

Michel de Saint-Augustin (1621-1684)

Professeur de philosophie à Gand dès l'âge de vingt-cinq ans, il devint le directeur de la célèbre béguine Maria Petyt (1623-1677). Il occupa de nombreuses fonctions dans l'ordre et favorisa l'introduction de la réforme « de Touraine » aux Pays-Bas espagnols.

A. Deblaere nous dit qu'il unit « l'esprit fondamental du carmel et la richesse de la tradition contemplative des Flandres [le citant] : “L'âme véritablement extatique est celle qui ne s'appuie sur, ni n'est aidée par aucune expérience sensible ou illumination intérieure, mais tend à Dieu par foi nue et amour simple, abstrait et aliéné des sens.” Elle prépare à l'union essentielle où cette âme n'adhère à Dieu pour aucun de ses dons ou de ses attributs, mais simplement parce que c'est Lui. » A. Deblaere explicite aussi, avec grande clarté, ce qui nuit à l'appréciation du grand carme — et fausse encore trop souvent de nos jours la lecture des mystiques :

« Les théologiens qui s'attachèrent à faire triompher la réforme thérésienne du carmel lisaient ces écrits selon une grille de significations philosophico-théologiques qui en faussait le sens : l'abstraction dont parle Michel et qu'il faut entendre au sens d'*abstrahere* (détourner l'attention des objets extérieurs vers l'intérieur) était comprise par eux au sens figuré de concepts intellectuels abstraits, et tendant donc à exclure l'humanité du Christ ; de même l'union essentielle leur apparaît non comme un terme situant le lieu de l'expérience spirituelle, mais comme un concept panthéiste : et ainsi de suite⁹⁹ ».

L'œuvre latine abondante du carme a heureusement été traduite récemment, mais en partie seulement¹⁰⁰ :

Puisque l'âme trouve nécessairement son repos, soit en Dieu, soit dans le monde créé, la pauvreté d'esprit mettant le monde créé en quarantaine,

⁹⁹ DS 10.1187/91 (A. Deblaere). Nos extraits : 10.1189, 10.1190/91.

¹⁰⁰ Michel de Saint-Augustin, *Introduction à la vie intérieure*, Parole et Silence, 2005.

l'âme ne peut que se tourner vers Dieu. En outre, cette pauvreté abolissant tout obstacle entre Dieu et l'âme, il en découle qu'elle s'unit en essence avec Dieu et qu'elle ne fait plus qu'un seul esprit avec Dieu. Quand rien ne s'interpose entre deux masses d'eau quelconques, immédiatement elles se réunissent [...] (214)

Quand nous concentrons notre regard sur une mouche ou un brin de paille suspendu en l'air, nous ne pouvons voir le ciel directement [...] si nous n'y concentrons pas notre vue, alors nous regardons le ciel sans écran : de même aussi, quelque infime que soit tel ou tel objet [...] il fait écran entre Dieu et notre âme. (219) [...] la vision directe de l'essence franche et stricte de Dieu, tout comme l'amour qu'on lui porte, modelé sur Lui-même, transcendent en excellence toute la réflexion [...] pour les perfections de Dieu... (220)

Ne te laisse pas entraîner et abuser en écoutant la foule de ceux qui prennent la mouche au seul mot de théologie mystique qu'ils ne peuvent supporter, sous prétexte qu'elle induirait les hommes à viser trop haut [...] [elle] n'est rien d'autre [...] que la science pratique de Dieu et des choses divines [...] savoir l'exercice de la foi en la présence divine partout et en toute chose créée, et la mise en conformité de notre volonté avec celle de Dieu. Sont-ce là des questions si raffinées que cela et difficiles à comprendre ? (342-343)

Que l'âme [...] laisse comme un courant tout emporter à Dieu à qui tout remettre dans la simplicité de son cœur ; et pour s'y maintenir, elle s'efforce de brider l'importunité de tout bouillonnement et des impulsions naturelles, pour pouvoir vaquer à Dieu directement, sans entrave et plonger en lui, devenue absolument déiforme dans tout ce qu'elle fait. (421-422)

[...] tout doit être surnaturel et divin [...] l'âme ne peut prendre aucune part, ne peut rien comprendre ni rien dire exactement sur ce que Dieu opère sur elle [...] Cela s'explique du fait que Dieu y accomplit ces opérations sans mettre en jeu l'imagination ou quelque faculté des sens, mais en esprit, loin de tout sens physique et que, donc, l'âme, encore unie au corps [...] est incapable de les percevoir [...] sauf peut-être [...] en s'appuyant sur les effets ou les états qu'elles entraînent. (480)

Maria Petyt (1623-1677)

Issue d'une famille aisée des Pays-Bas espagnols, elle suivit sa « voix intérieure » dans divers états de vie. Michel de Saint-Augustin la délivra de multiples observances ascétiques et l'assura dans son oraison de simplicité ; seize mois plus tard il quittait Gand, mais il accepta de continuer sa direction par lettres. En 1657 à Malines, Maria sera rejointe par d'autres béguines et formera une communauté qui vécut d'une manière retirée¹⁰¹.

Elle écrivit un remarquable récit de sa vie sur l'ordre de Michel ainsi que des comptes-rendus sur sa vie spirituelle. Nous reviendrons au tome III sur cette autobiographie. Liant en une tresse événements personnels prosaïques et événements de vie intérieure mystique, elle annonce par son intimité, la *Vie par elle-même* de M^{me} Guyon.

¹⁰¹ DS 12.1227/9 (A.Derville) ; Albert Deblaere, S.J. (1916-1994) *Essays... Essais sur la littérature mystique, Saggi... with contributions...* [de ses élèves] Edited by Rob Faesen, Leuven univ. - Peeters, 2004, "Maria Petyt, écrivain et mystique flamande (1979)" 223-290.

Pour aller plus loin !

Jean de Saint-Samson est l'auteur mystique français important du dix-septième siècle, mais il reste méconnu à cause de sources qui posent problème : dictées à ses novices dont quatre mille pages à Rennes... Ces derniers devinrent à leur tour mystiques, mais, vivant au sein de clôtures, ils n'ont pas publié. De même la grande mystique Maria Petyt qui rédigea des milliers de pages en flamand d'époque. C'est toute une filiation ramifiée qui reste à découvrir. La réforme espagnole de Teresa et Juan de la Cruz a occulté cette branche carmélitaine...

La Réforme des Carmes en France et Jean de Saint-Samson par Suzanne-Marie Bouchereaux, Paris, Vrin, 1950. Indisponible.

Jean de Saint-Samson

Jean de Saint-Samson, La pratique essentielle de l'Amour, Textes établis et présentés par Max Huot de Longchamp et Hein Blommestijn, « Sagesses chrétiennes », Éd. du Cerf, 1989. (206 pages. Disponible. Cinq textes présentés individuellement : La pratique essentielle de l'amour, Exercices de l'Amour suprême, Le retour de l'épouse à son Époux, Exercice de l'amour simple, Résumé de la vraie liberté.

Jean de Saint-Samson, Le vrai esprit du Carmel, Œuvre assemblée par le P. Donatien de S. Nicolas. Sources manuscrites, Édition critique présentée par D. Tronc avec une étude par Max Huot de Longchamp, Éd. du Centre Saint-Jean-de-la-Croix, coll. « Sources mystiques », 2012, 607 p.

Jean de Saint-Samson, L'œuvre à lire, dossier, D. Tronc, 2018, HC, 355 p.

Dossier/ Lire Jean de Saint-Samson, un mode d'emploi/ Le Cabinet mystique & extrait de l'Œuvre assemblée par le Père Donatien de Saint Nicolas. Sources manuscrites. / Textes choisis. / La direction de Dominique de Saint-Albert/ Une autorité pour Madame Guyon

Dominique de Saint-Albert

Dominique de Saint-Albert, Œuvres mystiques, fr. Klaus & D. Tronc, HC, 526 p. en préparation

Marc de la Nativité

Marc de la Nativité, Méthode claire et facile pour bien faire l'oraison

Impression en ligne du pdf reproduisant cette édition ancienne :

MÉTHODE CLAIRE ET FACILE pour bien faire l'Oraison Mentale.

ET POUR S'EXERCER AVEC fruit en la Présence de Dieu.

Faisant le quatrième Traité de la Conduite Spirituelle des Novices.

Pour les Convens Reformez de l'Ordre de Notre Dame du Mont-Carmel.

A Paris, Chez Joseph Cottureau, rue saint Jacques à la Prudence

1650 [Impression en ligne du pdf reproduisant cette édition ancienne

Maria Petyt

Maria Petyt [1623-1677] Mystique flamande I Notices & Études par Albert Deblaere, Dossier assemblé par Dominique Tronc, lulu.com, coll. « Chemins mystiques », 406 p.

Maria Petyt [1623-1677] est une figure flamande qui égale les plus grandes : la béguine Hadewijch (~1250) ; des Françaises comme Marie de l'Incarnation du Canada (1599-1672) et Madame Guyon (1648-1717). Elle témoigne avec ces dernières d'une expérience menée à terme. Elle partage leur indépendance. Elle connut la solitude propre aux spirituelles mystiques.

L'intérêt dépasse celui offert par un assemblage de fragments rédigés par Marie Petyt grâce à la valeur du pénétrant Albert Deblaere, lui-même profond spirituel. De larges citations bien choisies de Maria parsèment ses études.

Ces textes livrent et analysent une expérience mystique menée à terme sur toute la durée d'une vie en suivant un chemin parfois difficile. L'intériorité vécue « jusqu'à la moelle des os » est associée au rendu très vivant d'une existence restée cachée au sein du monde bourgeois flamand.

Je restitue deux notices (relativement) récentes rédigées par A. Derville et P. Mommaers et des florilèges. Après ce hors d'œuvre, les études du P. Deblaere couvrent l'essentiel du tome I ; en commençant par sa plus récente, brève et synthétique ; en continuant par une thèse beaucoup plus ample et mystiquement profonde, qui, première chronologiquement, tenta d'aborder la richesse mystique en respectant la théologie catholique. Le tome II permet d'apprécier plus amplement les témoignages rédigés par la mystique.

Maria Petyt (1623-1677) Mystique flamande II Textes traduits par Louis van den Bossche & Leurs contextes, Dossier assemblé par Dominique Tronc, lulu.com, coll. « Chemins mystiques », 380 p.

Après avoir bénéficié de l'intérêt qui fut porté avec constance sur Marie Petyt par le très pénétrant spirituel Albert Deblaere, voici en tome II les traductions antérieures entreprises par Louis van den Bossche, dont se détache une suite continue autobiographique.

C'est en fait tout l'ensemble qui demeure irremplaçable. Il risquait d'être perdu. Il rétablit la vie intime d'une très grande figure digne héritière d'Hadewijch. Elle nous est plus proche par ce que l'on peut considérer comme un journal intime moderne.

Son autobiographie constitue un contrepoint unique à la « Vie par elle-même » de madame Guyon, vécu également difficile de l'autre grande « dame directrice » presque contemporaine.

Maur de l'Enfant-Jésus

Maur de l'Enfant-Jésus, Écrits de la maturité 1664-1689, coll. « Sources mystiques », Toulouse, Editions du Carmel, 2007, 344 p.

[le principal auteur mystique Grand Carme depuis le réformateur Jean de Saint-Samson fut en relation avec madame Guyon.]

Maur de l'Enfant-Jésus, Entrée à la Divine Sagesse, Editions du Carmel, coll. « Sources mystiques », Toulouse, 2008, 263 p.

[Cinq courts, mais profonds traités mystiques achèvent la restitution du corpus.]

Table des matières

JEAN DE SAINT-SAMSON3

« Le cabinet mystique adressé aux âmes plus illuminées. »5

Pages choisies dans sa « Première partie contenant divers traités ou exercices, proportionnés aux différents états de la vie contemplative. »5

Chapitre Premier. Des attraits qui disposent plus prochainement l'âme à la vie contemplative. Et de l'amour nu et essentiel.7

Chapitre 2. Des rigueurs de l'amour, de la caliginosité divine ; et de la suressence des mystiques. 13

Chapitre 3. De l'amour brûlant et consommant. 17

Chapitre 4. De la hauteur, longueur, largeur, et profondeur des mystiques ; et quelques enseignements pour leur conduite. 25

Chapitre 6. Et mort pénible de l'amour consommant, du gibet pénible d'amour, et du regard divin. 37

Chapitre 7. De la vraie liberté des esprits plus perdus en Dieu. 41

Chapitre 8. De la vraie vie en unité sans différence. 43

Chapitre 9. La consommation du sujet en son divin objet, ou la souveraine consommation de l'âme en Dieu par amour. 49

Chapitre 10. Suite du précédent sujet, en forme de supplément ou d'appendice 61

Extraits du Vrai Esprit du Carmel..... 81

Chapitre 3. De la connaissance de soi-même [chap. 7] 83

Chapitre 17. Les industries de l'âme, et la conduite que Dieu tient sur elle pour l'élever à l'état d'amour pur. 89

Chapitre 22. De l'amour unitif et de l'oraison par voie mystique. Et comme cette voie est opposée à la scolastique. 105

Chapitre 23. De l'amour divin, son commencement et son progrès, par ordre et par degrés 121

Pratique essentielle de l'amour de divine théorie en lui-même [chap. 23]. (ms. n5 = Vrai Esprit, chap. 23) 135

La Réforme du carmel français par Jean de Saint-Samson (1571-1636) et ses disciples 151

Multiplés réformes. 151
La vie d'un frère convers aveugle. 153
Les « dits » de l'amour divin. 159
Disciples et *Directoire* spirituel. 167
Dominique de Saint-Albert (1596-1634) 171
Maur de l'Enfant-Jésus (1617/8 -1690) 179
Michel de Saint-Augustin (1621-1684) 187
Maria Petyt (1623-1677) 189

Pour aller plus loin ! 191

